

SPIRITUS

les villes

lieux privilégiés de la mission

mission dans les villes

Thierry Paquot	L'urbanisation planétaire	259
Pierre de Charentenay	Silence et cacophonie. La religion en ville	270
Bill Twitchett	Bâtir la ville. Un signe de vie à venir	281
Olivier Chegaray	Les jeunes à Tokyo	290
Joséphine Bashige	La femme africaine. Du village à la ville	300
Djalma Rodrigues de Andrade	Le rôle des élites en Amérique latine	308
Jack Sier, Leo van Lanen et Herman Ijzerman	Rotterdam, la mission urbaine	315
Gérard Vieira et Jean Daviet	Dagoudane-Pikine : naissance d'une ville et d'une église	324
Séminaire du CELAM	Pastorale urbaine	331

	Synode spécial pour l'Afrique	
Pierre Schouver	Chronique d'un synode	340
John Onaiyekan	L'Eglise dans la société	347
Tharcisse Tshibangu	Tâches pour les théologiens	355
Eugen Ezukwu	La théologie africaine. A propos de deux livres de Kā Mana	360
	Notes bibliographiques	364
	Informations	368

En l'an 2000, un terrien sur deux habitera en ville. Des vingt-cinq plus grandes cités du monde, dix-neuf se situeront dans le tiers monde. Ces prévisions nous font deviner un vaste mouvement de migration des populations vers les agglomérations urbaines. Les villes, lieux de rencontre, sont le creuset où s'élaborent de nouvelles réalités culturelles. On peut légitimement parler d'une entrée dans une nouvelle civilisation. C'est là qu'émerge un nouveau type d'humain : « l'homo urbanus ». Et cela ne va pas sans risque pour tous ceux, jeunes ou moins jeunes, qui sont attirés vers la ville dans l'espoir d'un « mieux-vivre ».

Cette recomposition urbaine à dimension planétaire atteint l'homme religieux et questionne la foi des croyants. On évoque une « discrète cacophonie des religions », la privatisation de la foi, une recomposition religieuse, une pastorale urbaine à inventer. L'importance et l'urgence de la mission en ville nous invitent à revoir nos priorités missionnaires.

Redemptoris Missio le souligne avec force : « Aujourd'hui, l'image de la mission ad Gentes est peut-être en train de changer. Ses lieux privilégiés devraient être les grandes cités où apparaissent des mœurs nouvelles et de nouveaux modèles de vie, de nouvelles formes de culture et de communication et qui, ensuite, influent sur l'ensemble de la population. Il est vrai que le choix des plus petits doit conduire à ne pas ignorer les groupes humains les plus marginaux et les plus isolés, mais il n'en n'est pas moins vrai que l'on ne peut évangéliser les personnes ou les petits groupes en négligeant les centres où naît, pour ainsi dire, une humanité nouvelle avec de nouveaux modèles de développement. L'avenir des jeunes nations est en train de se forger dans les villes » (37b).

Même si le phénomène de l'urbanisation présente des constantes, les situations sont diverses et complexes. Ce dossier ne peut en aborder que certains aspects. Les trois premières contributions tentent une analyse du phénomène urbain sous des angles différents. Le reste du dossier s'intéresse à certaines catégories d'habitants des villes, les jeunes, les femmes..., ou suggère des orientations pastorales.

Spiritus

L'URBANISATION PLANÉTAIRE

par Thierry Paquot

Philosophe et sociologue, Thierry Paquot enseigne à l'École d'Architecture de Paris-La Défense-Nanterre. Auteur de nombreux articles, il a participé à la publication de plusieurs ouvrages spécialisés sur les sociétés urbaines. Il a publié récemment Vive la ville! (coll. Panoramiques, éd. Arléa-Corlet, 1994).

Partant des détails bien concrets de la vie citadine, T. Paquot nous conduit à travers un panorama planétaire du phénomène urbain. Il nous permet de comprendre un peu mieux la complexité, les bouleversements, les risques et les chances de l'urbanisation mondiale, en particulier sous certains aspects culturels et religieux.

le spectacle urbain

En ce dimanche ensoleillé de juin, le parc interdépartemental de Choisy attire les chalands. Les voitures sont même garées sur la pelouse. On ne compte plus les barbecues laissant s'envoler des fumets bien appétissants. Je suis étonné par l'extraordinaire variété ethnique des promeneurs. Certes, on ne se mélange pas, mais on cohabite en laissant une zone libre entre deux rassemblements. Là, on reconnaît un groupe tamoul et l'on admire les saris aux couleurs vives des femmes. Plus loin, des Iraniens jouent aux dominos; les femmes couvertes d'un tchador élégant papotent en surveillant les enfants qui, vêtus de shorts, courent après un ballon. A côté d'eux, une famille portugaise au complet discute fort en trinquant plus d'une fois. La glacière jouxte le brasero sur lequel cuit un impressionnant poisson, et un lit d'enfant brise la ronde des chaises de camping.

Un pique-nique ne s'improvise pas, il faut tout, tout comme à la maison, comme au pays. Car c'est du pays que l'on parle, du moins, je l'imagine. Un couple de Français enlacé prend le soleil, à moitié nu. Un groupe d'Antillais danse au rythme d'une musique sortant d'un énorme magnétophone. Quelques dizaines de mètres plus loin, deux immigrés maghrébins endimanchés regardent la Seine. Que se murmurent-ils à l'oreille ? Le fleuve est-il comme le leur ? Les invite-t-il au voyage ? Un joggeur en nage, l'obligatoire walkman rivé sur son crâne, court avec obstination. Des cyclistes en VTT tentent des prouesses en évitant les chiens.

En ce dimanche ordinaire, dans un parc de banlieue coincé entre une autoroute et une voie ferrée, survolé par les avions – l'aéroport d'Orly est tout proche – j'observe, bon public, le spectacle urbain.

La métropole est bien un *creuset culturel*. Elle est aussi un assemblage bricolé de *temporalités différenciées*. Ainsi, cet homme d'une soixantaine d'années qui bêche son lopin, à quelle époque appartient-il, là dans son jardin ouvrier en sursis ? A la même que cette jeune immigrée de la seconde génération, au corps moulé dans un jean étroit et un tee-shirt aux couleurs de New York, qu'aucun des deux ne connaît ?

image séduisante et inquiétante

La ville réelle et la ville imaginaire se superposent en une nouvelle image, à la fois séduisante et inquiétante, comme si la ville était toujours contradictoire et comme s'il fallait penser cette contradiction et jouer avec elle. La ville n'est ni noire, ni blanche. Elle nous offre une palette de couleurs indéfinissables. Georges Perec, remarquable démystificateur de notre univers quotidien encombré de choses imposées par un système économique implacable, l'écrit majestueusement : « *La ville est là. Elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autre. Nous sommes nés dans des villes que nous respirons. (...) Il n'y a rien d'inhumain dans une ville, sinon notre humanité.* » Nous pourrions accuser le trait et étendre ce constat à toutes les populations, qu'elles résident ou non en ville.

En effet, l'urbanisation n'est pas, est plus, qu'un seuil statistique, une donnée quantitative, c'est aussi et surtout un **processus transformateur** des mœurs, des attitudes, des croyances, des valeurs. L'urbanisation de la planète ne signifie pas seulement un transfert géographique des campagnes vers les villes, mais l'**entrée dans une nouvelle civilisation** reposant sur de nouvelles valeurs sociétales. C'est cela qui nous oblige à repenser la plupart des

théories explicatives du « fait urbain ». Car, si la ville – entendue comme un regroupement d’une population conséquente vivant du surplus agricole dégagé par la paysannerie avoisinante – existe depuis plusieurs siècles, la ville moderne, elle, non seulement ne se manifestait qu’au tournant du XVIII/XIX^e siècle, mais s’affirme chaque jour davantage sur la surface de notre petite planète. Nous sommes au cœur d’une évolution dont nous ignorons l’aboutissement. Nous pouvons, par contre, en décrire de nombreux mécanismes et en analyser certaines tendances.

LE POIDS DES CHIFFRES

Ce n’est un secret pour personne : en l’an 2000, un terrien sur deux sera un citadin, au sens où il habitera dans une agglomération urbaine. Durant le XX^e siècle, la population mondiale a plus que triplé, le nombre des villes dépassant le million d’habitants a été multiplié par 18, celui des villes de plus de deux millions par 28. En nombre d’habitants, les villes millionnaires abritent un terrien sur sept contre un sur vingt au début du siècle, et deux citadins sur cinq contre deux sur quatorze en 1900. On mesure ainsi à la fois l’accroissement historique sans précédent des citadins, et le changement d’échelle dans la taille des villes.

Du reste, le mot « ville » ne suffit plus à désigner la diversité des situations démographico-culturelles nées de l’urbanisation et on lui préfère souvent des termes comme « métropole », « mégapole », « conurbation », « mégalo-pole »... Il est vrai que la plupart des définitions du terme « ville » se bornent à constater la présence « d’un grand nombre (?) d’habitants » en un même espace, souvent clos d’une muraille ou d’une enceinte de protection. A la place de ces villes fermées des siècles passés, nous trouvons aujourd’hui des sites urbains aux frontières floues, aux limites difficiles à cerner.

l’expansion urbaine

Une ville ancienne vient buter sur une banlieue qui, elle-même, se répand dans un périurbain, lui-même en attente d’être raccordé à un lotissement, prolongement inévitable d’une autre banlieue... **La ville est sans fin** car elle est ouverte à tous les flux. La ville moderne ne naît pas de l’industrialisation mais de l’incroyable maillage des voies de communication. C’est le train qui fait, au siècle passé, les banlieues des grandes villes, comme ce sont les autoroutes et les lignes de TGV qui provoquent la concentration urbaine dans telle partie d’un territoire plutôt que dans une autre.

Une telle observation est encore plus juste pour les pays en voie de développement où l'urbanisation accélérée de ces vingt dernières années ne s'est pas accompagnée d'une industrialisation, mais d'une démultiplication des échanges et donc des transports privés ou publics, individuels ou collectifs. Si *l'Europe* est le berceau de la civilisation urbaine moderne, l'on peut raisonnablement penser que son taux d'urbanisation (rapport de la population des villes à la population totale d'un pays) n'augmentera que faiblement. Par contre, des continents, comme *l'Afrique* et *l'Asie*, vont connaître dans les quarante prochaines années un accroissement de leurs populations urbaines. Déjà, les prévisions pour le début du prochain siècle annoncent que, sur les 25 plus grandes villes du monde, 19 seront localisées dans le tiers-monde.

et ses limites

Mais cette croissance des mégapoles a des limites et l'on constate de plus en plus un renforcement démographique d'agglomérations importantes mais non démesurées. Au siècle prochain, la carte des villes offrira au regard une hiérarchie de points indiquant des *densités différentes* et non pas un semis d'une centaine de monstres urbains. Des mégapoles d'une vingtaine de millions d'habitants côtoieront de nombreuses villes de 100.000 habitants et des zones d'habitats dispersés jouxteront de véritables déserts.

Aux Etats-Unis, on assiste depuis une dizaine d'années à une diminution des populations des grandes villes au profit de la « suburb ». A cette migration du centre-ville vers des banlieues résidentielles correspond aussi une redistribution sociale et ethnique dans l'espace. Ces centres perdent la classe moyenne blanche et la partie la plus aisée de la population noire et conservent les plus défavorisés, les blancs déclassés et les diverses minorités ethniques. Dans certaines villes même, les gens de couleur sont majoritaires comme à Atlanta, Baltimore, Detroit, La Nouvelle Orléans et Washington. Les hispaniques représentent plus de 60 % des habitants de Miami, 40 % de ceux de Los Angeles, plus de 20 % à Denver, Chicago ou Houston.

Un tel dépeuplement (Chicago a perdu près d'un million de citoyens en trente ans, Atlanta a régressé de 20 % en vingt ans comme Philadelphie ou Boston...) s'accompagne d'une désindustrialisation et d'un appauvrissement généralisé. La ville a alors des ressources fiscales réduites mais ses charges de fonctionnement augmentent. La population « à assister socialement » dépasse les capacités de la ville. La petite délinquance se généralise. La drogue comme compensation pour les uns, comme revenu d'une économie

parallèle pour les autres, s'affirme et impose ses règles « sociales » de fonctionnement. La société voit son tissu se déliter, ses références s'estomper, sa cohésion s'effriter. Si la ville est souvent l'expression d'un enrichissement et d'un progrès, elle peut aussi être le lieu emblématique d'une crise sociale qui se présente sous les signes d'une crise urbaine.

Ces chiffres sont des indicateurs. Ils doivent nécessairement être analysés et commentés, car en eux-mêmes ils ne disent pas grand-chose. En ce qui concerne l'urbanisation planétaire, ils signalent des **tendances**. Celles-ci ne sont pas strictement irréversibles. Ainsi, la métropolisation s'effectue, mais l'on remarque un sommet et un développement de villes de taille plus modeste. On établit un lien solide entre l'urbanisation et la production de richesse (le PIB), mais de grandes villes connaissent une grave crise économico-fiscale. La liste de tels paradoxes ne montre pas des exceptions, mais précise la règle. En effet, la ville moderne est celle du désordre, du complexe, et non pas du raisonnable, du simple. La réalité urbaine n'est pas binaire ou duale, elle est multiple. A l'unité du processus d'urbanisation de la planète correspond la diversité des situations. Chaque ville est différente, mais toutes les villes ont un air de famille.

ÉMERGENCE DE L'HOMO URBANUS

La ville moderne est l'héritière des villes marchandes et des villes universitaires, plus que des villes de garnison ou des villes administratives. Elle est marquée par les flux qui, sans cesse, la parcourent : des flux de marchandises, d'argent, de capitaux, d'informations, d'hommes, de femmes, de rumeurs, de langues, de cultes, d'énergie... Aussi ne faut-il guère s'étonner d'y trouver l'homo urbanus, ce descendant de l'homo oeconomicus.

quel est donc ce nouveau personnage ?

Il s'agit tout simplement de vous, de moi, de ce bipède s'ébrouant dans le milieu urbain, de cet « animal politique » dont nous parle Aristote, qui se préoccupe de la cité, de sa ville et de son avenir. Il est né, vraisemblablement, en Occident de parents inconnus ! Il a grandi en ville, a prospéré et *autant transformé la ville que celle-ci l'a façonné*. L'homo urbanus est le sujet de la civilisation urbaine. Celle-ci est dorénavant mondiale et accueille tous les individus – homme ou femme – qui relèvent le défi de l'urbain. Ainsi s'effectue le dépassement de l'opposition ville/campagne, en permettant à l'urbain de se déployer et de se peupler d'individus autonomes par rapport aux lignages,

aux familles traditionnelles, aux clans que les sociétés rurales entretiennent pour leur propre reproduction.

L'homo urbanus est l'acteur principal de la ville moderne, peu importe son sexe, peu importent ses occupations, peu importe son origine nationale. Il élabore les droits à la ville et exprime la nouvelle urbanité : le savoir-vivre urbain. L'homo urbanus est un personnage complexe qui dépérit dans l'uniformité et ne peut s'exprimer que dans l'échange, le débat, le renouvellement, la confrontation, la tolérance. La diversité des situations économiques, sociales, religieuses et culturelles qui cohabitent dans la ville moderne doit permettre à l'homo urbanus de nouer des réseaux sociaux propices au respect de la liberté.

le prix de la liberté

La liberté est considérée par de nombreux penseurs comme le cadeau offert par la ville à ceux qui viennent à elle. C'est à la fois une récompense et un attrait. Dans *Le déclin de l'Occident*, O. Spengler note : « ... à peine la vie urbaine a-t-elle surgi comme telle, à peine la population de ces petites oasis a-t-elle développé un esprit de communauté qui sent que sa vie propre est différente de la vie du dehors, le charme de la liberté personnelle commence à produire son effet et à attirer sans cesse de nouveaux courants d'existence dans ses murs. Il y a là une sorte de passion d'être citadin et de répandre la vie citadine. » Il parle d'« esprit citadin », d'« âme urbaine », tout comme les sociologues de l'Ecole de Chicago.

Ces derniers, au cours des années vingt, vont être amenés à étudier les *relations inter-ethniques* qui s'effectuent ou qui ne s'engagent pas au sein d'un espace urbain particulièrement imposant : Chicago. Ce faisant, ils démontrent l'importance de la communauté d'origine pour l'individu urbanisé depuis peu. Cette dialectique ininterrompue entre l'individu et la communauté n'est pas la même d'une communauté à l'autre. Chacune a ses règles de fonctionnement qui, progressivement, subissent toutes « l'effet urbain ». Selon qu'on appartient à telle ou telle communauté, on s'intégrera plus ou moins rapidement, plus ou moins profondément. L'intégration, l'assimilation, le melting-pot, l'autoségrégation, la cohabitation pacifique..., toutes ces possibilités relationnelles sont possibles dans la ville moderne. *Il n'existe pas un seul modèle d'apprentissage de la ville ou d'adoption de son mode de vie*. Si les références culturelles héritées du village polonais ou coréen d'origine participent encore activement à la vie communautaire dans la ville d'accueil, les temps d'adaptation du migrant en dépendront.

En arrivant en ville, le *migrant rural* découvre tout un nouveau monde. Il doit, d'un coup, réagir à des attitudes urbaines totalement nouvelles pour lui et, en même temps, réévaluer ses conceptions du monde qui, au village, ne posent aucun problème. Le tiraillement culturel est terrible et permanent. Ses enfants, ou mieux ses petits-enfants, nageront dans la ville comme les poissons dans l'eau, avec aisance et ravissement. Lui, par contre, va en baver. Ses gestes maladroits, son accent et ses tournures langagières, ses plats préférés, ses vêtements, ses dieux mêmes, viennent d'ailleurs et le disent ! On s'en moque. Il en a honte. Il ne sait sur quel pied danser... Mais, en plus, il s'individualise, il devient, sournoisement, subrepticement, un homo urbanus, et là les choses se compliquent. Il est pris dans le vertige de la liberté. Il est confronté aux choix que le système urbain ne cesse de lui imposer. Il est orphelin de son village natal et doit, seul, décider. Il devient le sujet d'une histoire bien spécifique : la sienne, ce qu'il appelle son destin. Et ce destin est relié à celui de sa cité, à celui du monde entier.

tous égaux

Et ce « **il** » est aussi un « **elle** » car la ville « dégenre ». Il n'y a pas si longtemps, en Europe, les hommes et les femmes ne pouvaient avoir la même formation et exercer le même travail. L'économie reposait sur une division sexuelle des tâches qui entraînait une division sociale et technique du travail. Les outils, les espaces et même certains mots d'une langue de métier ne concernaient qu'un sexe en particulier. Chacun et chacune avaient une place dans l'ordre des choses, leur place. L'urbanisation des mœurs « dégenre », elle casse la dichotomie entre l'économie domestique, vernaculaire ou non marchande et l'économie du marché, l'économie monétarisée. L'individu-homme et l'individu-femme sont de plus en plus interchangeables.

Ce processus est loin d'être achevé, surtout dans de nombreuses sociétés du tiers-monde, mais touche directement les familles de travailleurs immigrés. A titre d'hypothèse, je propose d'analyser *la montée de l'intégrisme musulman* comme un refus de ce dégenrement, poussé par l'urbanisation et l'introduction de la modernité-monde au cœur des médinas. L'islam distingue précisément ce qui appartient à l'homme et ce qui touche la femme. Dans la mosquée comme dans la cité et dans la famille, la femme n'occupe pas la même place que l'homme. Il est certain que la modernité-monde (et je pense à la télévision et ses feuilletons « profanes », à l'école laïque, au modèle familial de l'ancien colonisateur, à la société de consommation et à ses publicités...) heurte de plein fouet des principes coraniques vécus comme des certitudes. Une telle remise en cause ne peut que provoquer des réactions. L'une d'elles

peut être un mixage des valeurs traditionnelles et des « valeurs » de la modernité-monde ; une autre peut être un affrontement violent, une réfutation de ces « valeurs » importées malgré soi et l'affirmation de la validité historique du texte de référence. Il faudrait, bien évidemment, creuser davantage une telle hypothèse. On pourrait en émettre d'autres concernant d'autres contrées et d'autres croyances.

le temps urbain

Attardons-nous sur une valeur particulièrement prégnante de la vie urbaine, le temps. Voilà bien un des principaux ingrédients de notre vie quotidienne comme de notre vie terrestre tout entière. Le temps est à la fois de l'instant qui dure-un-peu et une action qui résulte d'un projet. Chaque société a sa conception du temps et de son usage. Mircéa Eliade a montré comment l'homme religieux avait conscience de la diversité des natures du temps. Un temps sacré et un temps profane peuvent très bien se succéder, sans aucunement briser le rythme de l'un ou de l'autre. La présence du sacré dans tous les éléments qui l'environnent donne à chacun de ses gestes une dimension religieuse et réaffirme son appartenance à un cosmos particulier.

Avec l'urbanisation, le travail salarié, l'échange monétarisé, les communications satellisées, le **temps s'uniformise** dans sa perception et sa comptabilité. D'une certaine façon, il se laïcise et perd ainsi énormément de sens. Le calendrier liturgique ne correspond plus au calendrier mondial, une homogénéisation des temps se profile et vise, de fait, à *privilégier le temps économique* au détriment des autres temporalités.

Le cycle ancestral des saisons n'a plus de raison d'être face au temps artificiel des marchés mondiaux. Dans n'importe quel supermarché du monde développé et, dans une moindre mesure dans certaines épiceries des quartiers occidentalisés des villes du tiers-monde, on peut se procurer des fruits et des légumes de saison sans se soucier des latitudes et des hémisphères ! La terre est ronde mais le monde est mondial. Et les oranges d'Espagne complètent celles d'Afrique du Sud en une ronde continue, niant le temps de la récolte... Les avions, les trains, les horaires boursiers, les rythmes télévisuels... imposent de plus en plus la dictature de leur conception du temps. La montre, l'agenda, les échéances commerciales, les cadences industrielles ne se soucient guère du temps religieux, du temps pour soi, du temps en dehors du temps, comme celui de la méditation, de la flânerie, du rien. Qui a mesuré, anthropologiquement, les répercussions de l'effacement de la sieste ?

la ville et le sacré

Eliade note : « L'homme moderne areligieux assume une nouvelle situation existentielle : il se reconnaît uniquement sujet et agent de l'histoire, et il refuse tout appel à la transcendance. Autrement dit, il n'accepte aucun modèle d'humanité en dehors de la condition humaine telle qu'elle se laisse déchiffrer dans les diverses situations historiques. L'homme se fait lui-même, et il n'arrive à se faire complètement que dans la mesure où il se désacralise et désacralise le monde. Le sacré est l'obstacle par excellence devant sa liberté. Il ne deviendra lui-même qu'au moment où il sera radicalement démythifié. Il ne sera vraiment libre qu'au moment où il aura tué le dernier dieu. » Pour ajouter plus loin que cette position extrême doit être tempérée par la précision suivante : l'homme areligieux descend de l'homme religieux.

Je préfère parler *d'intimisation de la foi, de personnalisation de la croyance* que d'areligiosité. Trop de témoignages convergent vers cette idée que la ville accueille les cultes les plus étrangers à sa nature. Une remarquable enquête de Guy Poitevin et Hema Raikar menée à Puna¹ montre des femmes fraîchement arrivées en ville qui « bricolent » leurs pratiques cultuelles villageoises avec la norme urbaine. On peut toujours s'arranger, sans parler des dieux spécifiquement « urbains » qui remplacent avantageusement les dieux « ruraux »... Ainsi que le constate Georges Balandier dans son essai « Le dédale » (éd. Fayard, 1994), « *le retour de la religion, c'est aussi le retour du passé lointain, la réappropriation de la mémoire avec ce qu'elle porte en elle de risques d'affrontement dès lors que les manipulateurs des passions politiques l'instrumentalisent* ».

Il faut de la *mémoire* pour s'ouvrir au futur... Il en faut d'autant plus que ce futur-là est chevillé à l'idée d'individu et non plus de communauté. Alors le rituel sert de passerelle entre l'individu isolé en ville et la communauté à laquelle il appartient encore. Comme le remarque Gérard Robuchon² « les dieux migrent aussi » et doivent s'adapter aux us et coutumes du lieu. A Paris, les Tamouls dressent dans leurs chambres de bonnes des autels où les dieux locaux voisinent avec une statuette phosphorescente de la Vierge de Lourdes ou de sainte Thérèse de Lisieux... On pourrait multiplier les exemples qui montrent à quel point les pratiques cultuelles ne sont pas rigides et à quel point elles sont indispensables au migrant pour fabriquer un

1 / « Femmes coolies en Inde », éd. Syros, 1994.

2 / « Etagères à bons dieux. Autels domes-

tiques tamouls en immigration » in « Ferveurs contemporaines », sous la direction de C. PÉTONNET, éd. L'Harmattan, 1993.

« chez lui » ailleurs. Nous retrouvons là l'importance de la notion de temporalité. Le temps est un des facteurs d'individuation.

lieu de recomposition culturelle

La ville moderne, en attirant à elle des hommes et des femmes déracinés, les libère des contraintes de sociétés patriarcales aux normes rigides et les lâche dans le tourbillon de la citoyenneté. Un tel brassage, un tel mouvement ne se fait pas sans violence et sans échecs. La ville ignore la gratuité... ou plus précisément la fait payer !

Le sujet, le « je », ne se développe pleinement que lorsqu'il vit en accord, au sens musical, avec la ville. Il existe toute une pathologie propre au milieu urbain... J'ai mentionné les décalages dans la perception du temps ; j'aurais pu prendre comme exemple le rapport à la nature qui change fondamentalement entre la campagne et la ville. J'aurais pu évoquer la question du pur et de l'impur et y ajouter, pour compliquer l'affaire, le sexe. Dans le bidonville de Puna qu'étudient Guy Poitevin et Hema Raikar, une femme qui a ses règles ne franchit pas le seuil de la maison, n'approche pas du coin-cuisine,...

La ville mélange et distingue les apports des différentes cultures. Ces cultures percutent la transition urbaine et doivent se repositionner, donnant à la ville cet aspect d'inachèvement, de recomposition culturelle qui lui semble évident, banal. Les romanciers traduisent bien ces enchevêtrements culturels. *La leçon de natation* de l'Indien Rohinton Mistry nous montre un immeuble ordinaire de Bombay où se retrouve un peu du monde entier et où les mélanges culturels se font cahin-caha ; Huang Fan dans *Le goût amer de la charité* nous décrit une banlieue de Taipei où la cohabitation entre des classes d'âges différents provoque des incompréhensions et des tensions ; Michel Sauquet nous offre avec *L'oiseau-carcasse*³ une radiographie d'une ville « totale », Brasilia, où les confrontations culturelles et sociales ne s'embarrassent pas des « prévisions » bureaucratiques du développement... L'Égyptien Mahfouz, le Turc Kemal, le Sud-Américain Marquez, sans oublier la génération suivante, ont pris comme héroïne la ville, la grande ville, celle qui charme, qui trie, qui accueille et qui rejette.

La ville aux mirages étincelants, aux rêves indéfinis, poursuit inlassablement son expansion territoriale, sa conquête des esprits. Les enfants des rues, les

3/ Successivement publiés en 1991 chez Hatier, 1992 chez Flammarion, 1991 chez F. Bourin.

femmes souvent seules à assurer la vie de toute la famille, les bidonvillois de tous les pays, les exclus de l'« univers impitoyable » de la marchandise, ils sont des millions à croire en un *mieux-être*, en un *futur urbain*.

Nous sommes au cœur de ce processus et nous pouvons, nous devons l'infléchir vers *plus de justice sociale, plus d'attention à chacun*. La ville ne peut être un facteur de civilisation que si elle facilite *la rencontre avec l'autre*, que si elle permet à chacun d'habiter ses espaces. Il s'agit avant tout d'être. Il n'existe pas de plus belle perspective. Malgré tout.

Thierry Paquot

*Edition Descartes et Cie
52, rue Madame
75006 Paris*

bibliographie

Les publications de qualité sur la ville remplissent des bibliothèques entières. Il est impossible, et sans grand intérêt, d'en dresser le catalogue. Les ouvrages signalés ci-dessous sont d'utiles introductions à tel ou tel aspect de la question urbaine.

La cité à travers l'histoire, par Lewis MUMFORD (traduction française, Seuil 1964) est le classique en la matière. Sa lecture, et sa relecture, est à la fois agréable et stimulante.

De Jéricho à Jérusalem, villes et économie dans l'histoire, par Paul BAIROCH (coll. « Arcades », Gallimard, 1985) rassemble de nombreuses statistiques et aborde le phénomène urbain de façon mondiale et comparative.

L'urbanisation du monde, par François MORICONI-EBRARD (Coll. « Villes », Anthropos, 1993) offre un tableau chiffré de l'urbanisation planétaire et n'hésite pas à tordre le cou à de nombreuses idées reçues.

Villes et civilisation urbaine, XVIII-XX^e siècle, anthologie préparée par Marcel RONCAYOLO et Thierry PAQUOT (Coll. « Textes essentiels », Larousse, 1992) regroupe les textes majeurs des principaux penseurs de la ville.

Le monde des villes, ouvrage collectif dirigé par Thierry PAQUOT, à paraître en 1995 aux éditions Complexe, s'interroge sur le savoir actuel sur la ville et tente d'examiner les tendances qui travaillent les sociétés urbaines, continent par continent et thème par thème.

A ces ouvrages de type généraliste, on peut ajouter des essais plus personnels et moins genre « outils de travail », comme :

Les villes invisibles, d'Italo CALVINO (traduction française, Seuil 1974).

Espèces d'espace, de Georges PÉREC (édition Galilée, 1974).

La poétique de l'espace, de Gaston BACHELARD (édition PUF, 1957).

Du geste à la cité, formes urbaines et lien social au Japon, d'Augustin BERQUE (coll. Bibliothèque des sciences humaines. Gallimard, 1993).

Vive la ville, de Thierry PAQUOT (Coll. « Panoramiques », édition Arléa-Corlet, 1994).

SILENCE ET CACOPHONIE

LA RELIGION EN VILLE

par Pierre de Charentenay

Pierre de Charentenay s.j. est titulaire d'une maîtrise de sociologie et d'un doctorat en sciences politiques. Ancien rédacteur en chef des Cahiers pour Croire Aujourd'hui, il est le président du Centre Sèvres, Institut Supérieur de Théologie et de Philosophie jésuite à Paris.

Hier, la ville apparaissait comme le lieu d'une sécularisation inéluctable. Aujourd'hui, on y découvre une prolifération de nouveaux mouvements religieux qui montrent à quel point chacun a besoin de références et de symboles lui permettant d'unifier sa vie. Pour être crédibles, les grandes Eglises sont appelées à proposer des propédeutiques nouvelles répondant à cette quête, à travers des signes qui manifestent une foi vécue dans toute sa profondeur.

Le Breton, descendu du train à la Gare Montparnasse, perdait la foi dans les quelques jours qui suivaient son arrivée dans la capitale. Il quittait le monde religieux de la campagne pour trouver le monde sans Dieu des villes. Il passait de l'un à l'autre sans espoir de retour. Cette image caricaturale a tenu lieu de dogme sociologique pendant de nombreuses années, jusqu'au jour où les campagnes elles-mêmes ont subi les effets de la sécularisation. Dieu lui-même change en Bretagne, selon Yves Lambert qui a étudié les transformations de la pratique religieuse dans une petite ville bretonne, Limerzel¹. Puis c'est la ville elle-même qui s'est mise à changer et à devenir le théâtre d'une créativité sociale et religieuse nouvelle. Les schémas trop simplistes sur le phénomène religieux en ville sont donc à revoir.

^{1/} Yves LAMBERT, *Dieu change en Bretagne, la religion à Limerzel de 1900 à nos jours*, Le Cerf, 1985, 452 p.

la recomposition urbaine

Et pourtant c'est bien sur un fond de sécularisation qu'il faut d'abord envisager la place de la religion dans la ville du xx^e siècle².

On entend par sécularisation un processus multiple par lequel la religion embrasse une portion de plus en plus restreinte de la vie sociale. Durkheim en décrivait l'évolution: « *A l'origine, la religion s'étend à tout; tout ce qui est social est religieux*; les deux mots sont synonymes. Puis, peu à peu, les fonctions politiques, économiques, scientifiques s'affranchissent de la fonction religieuse et *prennent un caractère temporel de plus en plus accusé* »³. Parallèle à la modernisation de nos sociétés, l'origine de la sécularisation est bien difficile à cerner. Mais le mot est récent puisqu'il apparaît dans les années 50 avec un auteur américain Howard Becker qui montre que nos sociétés essentiellement sacrées deviennent séculières⁴.

Ce processus se précise dans l'ère moderne par la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la laïcité des institutions et le phénomène généralisé de la rationalisation appliquée à tous les secteurs de la vie. La science a envahi l'existence au point que certains en déduisent que la religion est promise à l'effacement. Nous serions dans un monde désenchanté qui n'a plus besoin d'un au-delà.

Les sociétés expérimentent donc **une recomposition totale** des rapports entre le social et le religieux en passant d'une civilisation rurale à une civilisation urbaine. Dans ce nouveau cadre, le tissu communautaire traditionnel disparaît, y compris la référence religieuse, sans qu'un nouveau système de valeurs apparaisse. Les lois, les règles, les institutions canalisent les différences et les conflits alors que l'individu s'affirme devant la collectivité. Le système de valeurs des villes repose donc plus sur des principes et des lois que sur des valeurs traditionnelles. Pour vivre ensemble, il faut encore que l'individu sache pourquoi il accepte une règle commune. Dans les mégapoles, le lien social ayant complètement disparu, chacun se retrouve devant ses pulsions et ses désirs sans aucun repère pour les gérer. Passant « de la communauté à la

2/ Dans cet article, nous nous limitons bien entendu à la religion dans la ville moderne et ne prétendons pas traiter de la religion dans les villes de tous les temps.

3/ Emile DURKHEIM, *De la division du travail social*, Paris, Lacan, 1922, p. 143.

4/ Voir l'histoire du concept de sécularisation dans l'article de Olivier TSCHANNEN, *Social Compass*, 39(2), pp. 291 à 308.

singularité »⁵, nos sociétés sont soumises à des tensions nouvelles qu'il leur faudra bien affronter.

On peut vivre en ville sans religion. C'est le cas de la très grande majorité des populations urbaines. Dans certains continents où l'on dit que les habitants sont bien volontiers croyants, les villes sont le creuset d'un nouveau type d'homme non croyant. La baisse des vocations est très sensible dans les villes de l'Inde par exemple, depuis déjà plusieurs années. Les cadres africains quittent l'Eglise en même temps qu'ils s'installent en ville et une pastorale particulière est nécessaire pour eux. La ville sera le lieu d'une pratique volontaire et militante pour des croyants personnellement convaincus et sachant vivre leur foi sans support sociologique.

C'est bien d'une recomposition symbolique dont il faut parler dans cet univers sociologique urbain. La ville, par son anonymat, *privatise l'expérience de la foi et supprime les références religieuses communes*: le bâtiment église est perdu au milieu des immeubles, telle la cathédrale St Patrick de New York dont les tours sont écrasées par la hauteur des gratte-ciels. Pendant les années 70, les années catacombes du catholicisme, celles de l'enfouissement et du levain dans la pâte, on a même construit à Paris des églises en sous-sol, précisément pour qu'elles ne soient pas vues: chapelle Saint-Bernard à Montparnasse, ou Centre Jean-XXIII à La Défense.

Le retour du religieux dont on parle depuis une quinzaine d'années doit se lire sur ce fond de sécularisation et de recomposition. Toutes les enquêtes concernant la vie religieuse et les croyances des Français confirment la perte de l'emprise des grands systèmes religieux sur les populations urbaines.

médiatisation et mondialisation

Théâtre de transformations multiples, l'urbanisation est aussi le lieu de *l'avènement de la modernité*, voire de la *post-modernité* dont une des caractéristiques est la médiatisation-mondialisation. L'ère de la ville moderne correspond à l'ère des médias et de la communication internationale. Ce phénomène culturel fondamental qu'est la médiatisation, ainsi que la multiplication des échanges, agissent bien évidemment sur la religion. Le pape est devenu une vedette mondiale, pour ne pas dire « la » vedette mondiale par excellence, capable de rassembler des millions de personnes partout

5/ Titre de la remarquable étude de sémiométrie de Eric STEMMELEN parue dans *L'état de*

l'opinion 1993, Sofres, Le Seuil, 1993, pp. 181 à 198.

où il se rend sur la planète. Tout le monde le connaît, et les journaux suivent ses faits et gestes et ses déplacements, mais ce n'est pas pour cela que tout le monde est croyant. L'ère de la ville et des médias produit la surinformation mondiale, l'impression du « je sais tout », mais aussi le flou du « je ne sais pas à quoi je crois »⁶. La mémoire du passé est perdue en proportion de la vitesse de l'information du présent. La foi n'a plus ses racines parce que le présent n'a plus de passé.

Dans cette communication anonyme avec le monde entier et dans ce déracinement, le triptyque urbanisation, médiatisation, mondialisation crée *un sentiment d'insécurité*: pourrions-nous survivre comme sujet, sujet identifié par ma langue et mes coutumes, par mon identité, dans cette absence de référence, dans cette uniformisation mondiale des comportements, des consommations, des films, des vedettes, etc. ?

Dans certains cas, les menaces sur l'identité peuvent ainsi produire *un mouvement de fondamentalisme religieux*. Ayant perdu la place de substrat culturel qu'il avait dans une société traditionnelle, le religieux retrouve un rôle dans un fondamentalisme défenseur de l'identité et devient un habit pour une volonté d'être soi-même. Il est réutilisé socialement. Or ce phénomène est avant tout urbain parce qu'il est politique et lié au pouvoir. On l'observe sous deux formes différentes: d'une part la réaction identitaire de l'intégrisme catholique tel que nous pouvons l'observer en France dans ses formes marginales, qui ne menace en rien ni l'Église ni la société. D'autre part dans ses formes très particulières de l'intégrisme islamique tel qu'on l'observe dans les nations comme l'Iran, l'Algérie, le Soudan et dans quelques autres pays, phénomène beaucoup plus dangereux localement.

la discrète cacophonie des religions en ville

Malgré les effets de la sécularisation et son voile d'indifférence et de silence jeté sur la ville qui réduit et continue à réduire l'intérêt pour toute foi religieuse, de **multiples initiatives** transforment le paysage religieux urbain. Si la religion majoritaire reste massivement présente par ses institutions et ses responsables, c'est bien à une cacophonie de créations nouvelles auquel il faut faire référence. Car les initiatives vont dans tous les sens, depuis les

6/ Un sondage CSA paru dans *Le Monde* du 12 mai 1994 montre bien le flou des croyances.

consultations de voyante dans une roulotte, à une lecture d'Évangile dans l'Hôtel Nikko et une procession sur la butte Montmartre.

Le phénomène apparaît d'abord à la fin des années 60 sous la forme de *nouveaux mouvements religieux ruraux*, composés en fait de citadins retournés à la campagne. Puis de nombreux mouvements urbains⁷ se créent aussi bien aux États-Unis qu'en Europe. Pourquoi cette efflorescence ? Les Églises apparaissent comme des bureaucraties profanes qui ne facilitent pas l'expression et dont les prêtres sont vus comme des fonctionnaires. Le citadin refuse cette Église froide et anonyme. Il veut de l'émotion, du contact direct, de l'expression spontanée, des réponses immédiates à son questionnement sur le sens des choses et de la vie, sens qu'il ne perçoit pas dans sa vie moderne. Il veut un recentrement sur lui-même pour avoir des solutions à ses problèmes. Il ne s'interroge plus sur l'autre, mais sur lui. Ce qui compte, c'est la conscience de soi, la réalisation de soi, l'expression de soi.

Pris dans le flou des croyances comme dans le flou des pratiques, le citadin veut comprendre, tout au moins éclairer le *mystère* qui est le propre de l'existence humaine. Dans l'irrationalité du monde et de ses recoins inconnus se cache pour lui quelque chose de divin que la ville avait détruit et qu'il faut rechercher : d'où l'engouement pour une émission comme « Mystère » de TF1 où l'on mélange allégrement et sans discernement les thèmes religieux et les thèmes simplement fantastiques.

Autre manifestation de la nouvelle religiosité urbaine, *l'expression de la religion populaire*. Contrairement à des raisonnements trop rapides, la religion populaire n'a pas disparu des villes. Les manifestations en sont multiples : les pratiques religieuses et thérapeutiques autour d'un lieu de pèlerinage comme la chapelle Sainte-Rita près de la Place Blanche à Paris, ou l'expression d'intentions de prière dans la basilique Notre-Dame de Bonne Garde à Longpont-sur-Orge dans l'Essonne. Les cierges restent une des pratiques religieuses les plus fréquentes dans toutes les grandes églises. De même le phénomène des processions, qui revient en force, a des appuis populaires très larges, qui sont aussi urbains, comme les processions de la Semaine sainte en Espagne ou dans le monde catholique de racines espagnoles (Amérique latine et Philippines), et celles du 15 août à Paris. Les grands lieux de pèlerinage, légitimés comme Lourdes ou encore non reconnus comme Medjugorje, se développent. Or qui

7/ On lira avec intérêt le chapitre 4, « Nouveaux mouvements religieux » du livre de Danièle HERVIEU-LÉGER et Françoise CHAM-

PION, *Vers un nouveau christianisme*, Le Cerf, 1986, pp. 137 et suivantes.

vient dans ces lieux ? Des habitants des campagnes certes, mais surtout des urbains qui cherchent un contact plus direct avec le religieux. Des lieux de pèlerinage urbain eux-mêmes n'ont jamais été aussi fréquentés : la chapelle de la Médaille miraculeuse de la rue du Bac est un des lieux les plus visités de Paris. Cette religiosité que l'on pensait dépassée, inutile, et sans signification dans le monde de la modernité s'avère être un lieu d'expression irremplaçable.

Au-delà de la religion populaire, apparaissent de nombreuses formes d'expression religieuse dans des groupes multiples, des initiatives pastorales, des mouvements presque officiels, ou des manifestations plus marginales comme le phénomène des marabouts africains⁸, ou le « cabaret mystique », découvert par Françoise Champion, où se recrée une sorte de bricolage mystico-ésotérique urbain.

Pour interpréter toutes ces manifestations, il faut encore apporter des nuances selon les zones de la ville. Car la dynamique des *centres villes* n'a rien à voir avec les déserts symboliques des banlieues, même si les circulations de l'un à l'autre sont faciles. On observe la concentration des élites en ville, certaines paroisses des centres de grandes villes étant des lieux de grande richesse culturelle et religieuse avec des pratiques qui vont à l'entour de 10%. Mais elles sont aussi le lieu de création sociale par excellence, fruit du brassage et de la rencontre, fruit aussi de la liberté donnée par l'anonymat sur lequel surgit la parole religieuse. Le meilleur exemple en est la paroisse Saint-Louis d'Antin, près de la gare Saint-Lazare, au cœur de la mégapole parisienne, qui propose de multiples activités et rencontres pour les voyageurs de passage ou les travailleurs du quartier. L'anonymat devient alors un facteur positif pour la rencontre et la disponibilité.

En revanche *les banlieues* restent lourdement marquées par un phénomène d'anomie sans recomposition aucune. Elles sont plongées dans un processus de décomposition que l'on peut observer aussi bien dans les grandes banlieues des pays développés, Paris, Lyon, New York et tant d'autres, que dans les banlieues des grandes métropoles du tiers-monde, Abidjan, Bogota ou Mexico, avec des pratiques religieuses en dessous de 1% de la population. Ce ne sont plus des minorités chrétiennes, ce sont des groupuscules dont la base est le plus souvent sociologique voire ethnique. Il n'est pas rare que dans les grandes banlieues françaises, les seuls jeunes venant au catéchisme sont soit des enfants de la bourgeoisie encore présente sur place, soit ceux des Antil-

8/ Quelques études ont déjà été faites là-dessus dont celle de Liliane KUCZYNSKI, *Figures de l'Islam. Connaissances et représentations*

des marabouts africains à Paris, in Archives de Sciences sociales des religions, 1989, 68/1, pp. 39 à 50.

lais, des Africains ou des Asiatiques du quartier. L'homogénéité est rompue. L'église urbaine devient le lieu de refuge de l'étranger, mais la masse des Français n'y vient plus.

l'absence de référence

Par toutes ces pratiques, chacun s'invente sa religion dans ce que Danièle Hervieu-Léger appelle un « intégralisme subjectif »⁹. Il s'agit de « *construire un monde de signes dans lequel le sujet se donne à lui-même la représentation d'un monde unifié* ». L'auteur cite un ingénieur qui déclare que « *c'est à moi qu'il revient de discerner le sens qui m'est donné à travers ma vie de tous les jours, selon l'inspiration que me donne l'Esprit, et avec l'aide de ma communauté, dans laquelle je partage mes expériences* ».

La foi ne correspond plus à un donné objectif qui s'impose au sujet, mais elle fait partie d'un ensemble de croyances qui s'offre à chacun dans une sorte de supermarché du sens et des biens symboliques. Il y a effectivement retour à un certain désir religieux, mais sans référence particulière. Pourquoi telle Eglise plutôt que telle autre ? L'Eglise catholique n'a plus d'autorité spéciale. Elle représente une religion parmi d'autres. Et les jeunes le disent clairement. Divers enquêtes l'ont montré récemment.

On retrouve ces changements dans les études portant sur les valeurs des Français¹⁰. Les valeurs les plus recherchées par les habitants des grandes villes sont *la singularité et l'harmonie*. Ceci signifie d'abord une certaine distance, voire une rupture par rapport à tous les systèmes établis, même un détachement critique. Mais ces valeurs expriment en même temps une recherche d'harmonie avec soi-même, avec autrui, avec la nature. Dans une certaine sublimation, elles poussent aussi vers le culturel, l'intellectuel, le religieux. Dans de tels systèmes, on n'est plus dans une simple recherche de consommation, mais dans une recherche de soi-même et de sens.

Les références, religieuses ou sociales, objectives et classiques, sont tombées. Ceci est confirmé par une autre enquête menée par Yves Lambert sur les jeunes¹¹. Au primat du bonheur individuel et mondain, s'ajoute *une volonté*

9/ Voir la conclusion du livre de Danièle HERVIEU-LÉGER, *La Religion pour Mémoire*, Le Cerf, 1993, p. 248.

10/ Voir l'étude de sémiométrie de Eric STEMMELEN, « De la communauté à la singularité », citée plus haut.

11/ Yves LAMBERT, *La religion et la recomposition du symbolique chez les jeunes Français*, *Social Compass* 38(4), 991, pp. 357 à 372.

d'indépendance et d'auto-détermination. Tous les systèmes, qu'ils soient politiques, scientifiques ou religieux, sont alors inévitablement relativisés. Dans une enquête européenne de 1981, un cinquième seulement des jeunes de 18-24 ans estiment « qu'il n'existe qu'une seule vraie religion ». Dans l'enquête d'Yves Lambert, 44 % disent que « c'est au choix de chacun ». Le christianisme est donc perçu comme une religion parmi d'autres. L'important pour eux n'est pas tellement de savoir si la religion est vraie ou fausse, mais de voir ce que cela peut apporter en termes de valeur, de sens de la vie, d'épanouissement.

L'image de Dieu, elle-même, évolue. Les jeunes sont plutôt déistes; ils n'ont pas la notion d'un Dieu personnel. Une telle observation permet d'affirmer une proposition fondamentale: « *La dérive des trente dernières années se fait plus vers le déisme que vers l'athéisme* »¹². On croit bien en Dieu, mais c'est un Dieu providence, un Dieu perfection, un Dieu force et énergie. On n'est pas loin ainsi des idées et des pratiques du New Age tel qu'il apparaît aux Etats-Unis et qui correspond à un milieu urbain: un vitalisme profond qui favorise l'intensité de la vie (vivre, être bien dans sa peau), une communion avec la nature (si désirée quand on est en ville) qui est souvent identifiée à Dieu, un soin et une exploration du corps, lieu de la conscience et de la liberté (explosion des clubs d'aérobic et de remise en forme).

vers une anthropologie religieuse urbaine

« *Les nouvelles de la mort de la religion ont été exagérées* » dit avec malice le sociologue américain Peter Berger. Et ailleurs il écrit: « *La réversibilité du processus de sécularisation est probable en raison de l'ennui généralisé d'un monde sans dieux* ». L'homme ne se satisfait pas de la civilisation froide et silencieuse du béton. Il ne se suffit pas de la consommation. Et quand il est dans l'impasse, il retrouve parfois le chemin de la foi de manière tout à fait étonnante. La ville est précisément le lieu de ce renversement. La société moderne ne peut donc pas combler les attentes de ses membres, les attentes qu'elle produit. Chez ceux qui veulent rester le cœur éveillé et ne pas s'endormir devant la télévision, une nouvelle interrogation surgit dans la sphère du religieux. C'est le paradoxe de la modernité qui dissout sans cesse la religion, mais qui ne cesse d'en créer le besoin.

Nos perspectives changent nécessairement. Nous ne pouvons plus séparer la réalité en des secteurs sociaux, culturels ou religieux complètement distincts.

12/ Voir la conclusion de l'article d'Yves LAMBERT ci-dessus, p. 370.

On voit alors revenir **la perspective holiste**¹³, conception ethnologique classique, qui suppose que les phénomènes religieux (mythes, cultes, rites) rentrent en interaction avec un ensemble de phénomènes politiques, sociaux, culturels et économiques vécus par les groupes étudiés. Certes, nous ne sommes plus dans le monde traditionnel ou primitif dans lequel tout est totalement imbriqué sous la tutelle du religieux. Mais, malgré une plus grande dissociation entre les divers vécus urbains, il existe des lieux multiples d'articulation qu'il faut chercher entre ces pratiques religieuses, les réalités sociales urbaines et tous les paramètres non religieux (immigration, vie en grande métropole, quartier difficile, etc.). L'examen du fait religieux urbain demandera une recherche proprement urbaine sur les lieux de vie, les quartiers, les acteurs, etc. Il nous faut retrouver un certain holisme urbain. Mais il est difficile à pratiquer en raison de la très grande dissociation des faits concernés parmi lesquels le fait religieux n'a plus de place socialement privilégiée.

Ces nouvelles perspectives sont illustrées depuis plusieurs années par l'évolution de la Société d'Ethnologie française qui autrefois s'intéressait au phénomène religieux dans les campagnes et qui se penche aujourd'hui sur tous ces phénomènes religieux urbains. On a vu apparaître cette nouvelle préoccupation dans un colloque tenu par cette Société à Strasbourg en 1988 sur le thème « Ethnologie des faits religieux en Europe »¹⁴. Des études deviennent alors possibles, voire nécessaires, sur une anthropologie des transformations du fait religieux en ville. Il en existe déjà qui examinent les implantations des rites et des cultes religieux du tiers monde importés dans le monde développé, notamment en ce qui concerne l'Afrique, soit avec les marabouts déjà cités, soit directement sur la question de la santé¹⁵.

une pastorale à réinventer

De toutes ces perspectives, **quelques axes de conclusion** se détachent qui importent vivement pour la pastorale de l'Eglise dans les villes d'aujourd'hui. Dans cette cité moderne, porteuse de nouveauté, lieu de la toute-puissance, de l'organisation, de la rationalité et du contrôle humain, le citoyen crée son monde sensible et vivable autour de notions-clés comme la forme, le refus du stress, la recherche de sensorialité et d'émotion, la per-

13/ Sur ce point de l'holisme urbain, on se reportera à l'analyse fort pertinente de Jacques GUTWIRTH livrée dans son article « Anthropologie urbaine religieuse: une introduction », in *Archives de Sciences sociales des religions*, 1991, n. 73 (janv.-mars), pp. 5-15.

14/ Les actes de ce colloque ont été publiés par les Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS) à Paris.

15/ Sylvie FAINZANG, *Pour une anthropologie de la maladie en France. Un regard africain*, Paris, EHESS, 1989.

sonnalisation de l'existence. Mais il découvre en même temps la solitude, la fragilité humaine et la vulnérabilité. Il cherche à sa manière, et sous des modes très individuels, des repères pour vivre. Malgré toutes les valeurs de puissance et de maîtrise qui l'entourent, il reste ouvert, de par sa propre fragilité, à toutes les valeurs du christianisme: la faiblesse, l'humilité, l'intériorité, la Croix. La cité moderne n'est donc pas à priori contre la religion, même si la sécularisation continue d'y accomplir son œuvre.

Par sa fluidité et son appel à l'autonomie des personnes, la modernité de la ville **réouvre le champ religieux de la modernité technicienne** qui l'avait fermé, mais il l'ouvre de manière incohérente dans une multitude de phénomènes et de pratiques religieuses où l'Eglise catholique n'est pas créditée d'une autorité particulière. Notre regard des années 70 est bousculé. Il nous faut nous ouvrir à un regard neuf, sans a priori sur la réalité religieuse urbaine. Le problème posé aux grandes Eglises « *n'est plus tant la confrontation avec un environnement incroyant* », qui avait motivé des stratégies contre l'athéisme, que « *l'ajustement à une prolifération croyante qu'elles ne contrôlent pas, y compris dans les rangs de leurs propres fidèles* »¹⁶. Les pratiques changent. Dans le champ religieux en général, on l'a vu suffisamment. Mais elles changent aussi dans l'Eglise. Mgr Vilnet, évêque de Lille, expliquait à l'Assemblée des évêques réunie à Paris en avril 1994, qu'il y avait probablement plus de pratiquants de la charité que de pratiquants liturgiques.

En montrant que plus rien n'est évident, les bouleversements de la scène religieuse invitent à penser aux **propédeutiques**. L'Eglise catholique ne s'imposant plus comme institution religieuse légitimante, elle doit prévoir les entrées, les passerelles qui pourront amener jusqu'à elle. Sans chercher à devenir attrape-tout, il importe d'envisager les moyens à prendre pour toucher certaines populations, notamment en assouplissant le réseau institutionnel ecclésial jusqu'à la prise en compte de l'informel, et en variant les activités proposées, en particulier dans les paroisses. Les rassemblements, les pèlerinages, l'art, la musique, les associations, les groupes spontanés ont ainsi de l'avenir devant eux.

Ces propédeutiques ne sont évidemment pas suffisantes, car les problèmes de la religion et de la foi ne se posent pas seulement en termes de stratégie à employer, mais de **crédibilité**. La parole de l'Eglise sera entendue dans la

16/ Danièle HERVIEU-LÉGER, dans une interview donnée au journal *Le Monde*, le 10 mai 1994.

mesure où elle aura une certaine autorité. Une nouvelle exigence s'inscrit donc pour la vie de ses membres, comme pour l'institution. Le réservoir symbolique religieux que constitue la foi doit être gardé dans son exigence, sa vérité, sa pratique, non par des normes imposées ou des règles extérieures, mais de l'intérieur, même si à côté, dans le monde, on ne cesse de bricoler ses propres croyances. Ceci explique notamment le succès des monastères aujourd'hui, dont on sait qu'ils sont submergés de visiteurs: le croyant est certain d'y trouver l'essence même de la foi.

Le fonctionnement de l'institution ecclésiale est donc appelée à changer. Il ne peut plus être monolithique, cherchant à maintenir une unité rigide de ce système. Il est en effet appelé à **se fractionner** dans des alliances de réseaux et des relations associatives dont la dynamique interne est nécessairement différente. La figure du curé seul maître à bord de la paroisse est en voie de disparition au profit d'une autorité plus souple et plus informelle. Les contrôles seront moindres, mais les activités nombreuses, comme une sorte de supermarché où chaque croyant trouvera la nourriture qui lui convient pourvu que la dynamique interne de l'esprit reste vivante. La chance des villes est de pouvoir répondre à des soifs si diverses, car la ville reste le lieu de concentration des compétences et de la créativité.

Pierre de Charentenay

*Centre Sèvres
35, rue de Sèvres
75006 Paris*

BÂTIR LA VILLE

SIGNE DE VIE À VENIR

par Bill Twitchett

Bill Twitchett, architecte-urbaniste australien travaillant avec le diocèse d'Arras en France, vient de passer cinq mois au Caire en lien avec Caritas-Egypte. Il termine actuellement une thèse de doctorat en Géographie-Aménagement à la Sorbonne-Paris IV.

Réfléchissant sur le phénomène de la croissance des villes à partir de l'exemple du Caire, Bill Twitchett suggère quelques orientations pour un développement ouvert sur le monde.

Bâtir la ville, aménager le milieu urbain est une entreprise complexe. Chaque jour, les médias se font l'écho de problèmes et de désordres. Mais il convient de signaler aussi que construire et aménager la ville est un enjeu positif, un engagement à prendre ensemble pour la qualité de vie des générations futures.

croissance démographique

La croissance démographique a fait exploser les villes, mais le rythme de cette croissance varie considérablement selon les régions du monde. Il est en partie nuancé par les politiques nationales. Les pays à forte croissance, tels le Kenya ou l'Égypte, ont vu leur taux diminuer légèrement, tandis que Singapour s'est trouvé dans l'obligation de mener une campagne d'encouragement des naissances. La RFA et l'Australie ont vu leur taux de natalité tomber en dessous du minimum nécessaire au maintien de la population, mais ces pays ont connu une croissance due à l'immigration.

Dans bien des sociétés, au sein de familles traditionnellement multicellulaires, la liberté de procréation appartient au couple mais elle est relativement « surveillée ». Pendant la Conférence Internationale sur la population, programmée cette année au Caire, nous pourrons mesurer l'écart considérable existant entre les prises de position de l'Eglise et celles des instances internationales.

Dans ce contexte, l'important est de mieux comprendre comment les villes vont continuer à croître et à quelles conditions leur croissance sera accompagnée *d'un développement matériel adéquat*. Tous les pays ne disposent pas des mêmes possibilités. Le climat, facteur important de qualité de vie, peut influencer considérablement sur le degré de besoins réels de développement matériel. La dimension culturelle est aussi à prendre en compte en toute évaluation.

vivre en collectivité

L'immeuble collectif à étages multiples, avec partage de responsabilité entre familles, est un des premiers lieux d'exigence de la vie urbaine. Le couple décide mais les conséquences de ses décisions sont assumées partiellement par les collectivités extra-familiales. Le *logement « collectiviste »*, fourni par la collectivité, implique un certain degré de dépendance vis à vis d'une autorité extérieure. D'autres nuances peuvent être apportées dans une discussion sur les éléments fondateurs de la ville à travers l'utilisation de mots tels que logement, logis, habitation et habitat. Ce dernier terme, de plus en plus utilisé, introduit une connotation écologique, celle de l'humain en son premier milieu naturel et social qui pour lui est vital !

il n'y a pas de modèle

Il ne peut pas y avoir de modèle planétaire de *développement matériel* applicable à toutes les villes... mais faisons attention aux extrêmes. Au cœur même de l'Occident nanti, les exigences de solidarité avec les sans-abri, les « SDF », les réfugiés, mettent en cause le droit fondamental de l'homme.

Dans nos villes, on peut constater une situation paradoxale. Grâce à un développement matériel plus poussé, la proportion des espaces aménagés augmente et en même temps la famille mono-cellulaire se retrouve isolée. Il devient difficile de traduire en termes urbains les chaînes de solidarité qui existent dans les villages. Les ruptures culturelles liées aux migrations dans tous les azimuts peuvent être brutales. La forme urbaine de la vie en

commun peut aggraver ou soulager les difficultés. L'immeuble collectif semblerait moins propice que la rue à faciliter de nouvelles relations de voisinage.

vie urbaine

Même si les modèles eux-mêmes nous échappent, essayons cependant d'identifier certains aspects des conditions de la vie urbaine :

- les étoiles ne se voient plus. Nous sommes passés du firmament à l'éclairage public et il y a un risque réel de réduction de la perception de l'univers ;
- les arbres ne sont plus « en liberté ». Dans les campagnes, l'homme vit en symbiose tangible avec une végétation en renouvellement constant. On passe des forêts aux récoltes. En ville, notre dépendance du monde végétal s'exprime par chaînes de distribution alimentaire interposées, mais notre perception de la régénération de la nature est amoindrie ;
- les enfants ne connaissent que le « lait en boîte ». Le citoyen perd-il la conscience de son harmonie avec la vie animale ?

Une certaine convergence culturelle se dégage de la vie urbaine à travers le monde. Elle prend racine dans l'expérience de l'immeuble d'habitation, de l'usine, du bureau et des moyens de transport. Quelles que soient les racines culturelles et religieuses des villes que l'on compare, on trouve des formes communes pour des technologies communes. Le « club » des mégapoles est mondial. Ainsi, comme c'était le cas pour l'abri primordial, la « carapace urbaine » est vitale et elle nécessite un travail d'entretien, de rénovation et d'extension.

une éthique planétaire

Quelles compensations trouvons-nous dans ces « univers » fabriqués de main d'hommes ? Des rappels culturels et spirituels peuvent intervenir, mais le langage traditionnel risque fort de ne plus être compris car le langage ancien n'a plus la même signification pour les citoyens. Pourtant, cette fin de millénaire a vu apparaître un certain nombre d'éléments d'une éthique humaniste planétaire : la Déclaration universelle des Droits de l'homme, pensée fondatrice de différents organismes internationaux, les Prix Nobel décernés à des personnes qui excellent dans différents domaines d'activité, les différents organismes internationaux de secours. Même s'ils cherchent encore leur chemin, ils ont le mérite d'exister malgré les incompréhensions et les critiques. Mais la transcendance d'autrefois, comment s'exprime-t-elle ?

Les reportages détaillés sur toutes sortes de désordres nous submergent. La confiance en l'avenir, si exaltante au milieu du xx^e siècle, fait place à de sombres pronostics et à l'angoisse en ce qui concerne la ville, le monde dans son ensemble et l'avenir tout court. S'agit-il de l'apocalypse ou de l'humanité à la dérive? Les scientifiques se regroupent dans leurs recherches sur l'origine de l'univers et le déroulement des événements cosmiques pour mieux imaginer l'avenir de « notre » planète. Ce qu'ils trouvent ce sont des « trous noirs ». Malgré le gigantisme de nos villes, l'humanité ne serait-elle que dérisoire?

L'EXEMPLE DU CAIRE

croissance humaine et complexité de la société

La croissance démographique fulgurante du Caire, comme celle de bien d'autres villes géantes, est un des phénomènes de notre temps. Rien de plus approximatif que le chiffre de la population d'une grande ville à un moment donné. Voici pourtant, pour l'année 1994, quelques données concernant des circonscriptions bien répertoriées :

- le Gouvernorat du Caire : 6.750.000 habitants sur une « superficie habitée » de 214,2 km²¹ ;
- le Grand Caire : 12.300.000 habitants, sur une « superficie habitée » de 337km²² ;
- les trois gouvernorats touchés par l'agglomération: 18.800.000 habitants pour une « superficie habitée » de 2.263,5 km², soit une densité d'environ 8.000 habitants par km² ;
- la région « d'accessibilité prioritaire » : 24.500.000 habitants pour une superficie de 36.000 km², soit une densité de 667 hab par km²³.

Mais « une population » n'est pas une masse informe. L'Egypte est une société complexe avec une histoire longue et mouvementée. A la suite de plus de deux mille ans de soumission à des pouvoirs étrangers, les quarante dernières années ont été marquées par la libération et la guerre, ce qui va jusqu'à déterminer la forme même de la ville du Caire aujourd'hui.

En matière d'organisation du cadre de vie, qui sont **les acteurs**? Au Caire, à côté des représentants de l'Etat parmi lesquels il faut compter les respon-

1/ *Statistical Year Book*, Arab Republic of Egypt, 1990.

2/ CEDEJ, Le Caire. Estimatifs pour 1994.

3/ Référence à une définition de la région urbaine dans la thèse *Site urbain: potentialités* en cours de préparation par l'auteur.

sables militaires, on trouve les grands organismes de promotion immobilière. L'Égypte est aussi un pays aux nombreux diplômés issus de ses nombreuses universités, ce qui amène une « fuite des cerveaux » qui la vide régulièrement de son élite par émigration, provisoire vers des pays pétroliers ou définitive vers certains pays occidentaux. Enfin et surtout, il y a un peuple en forte croissance.

des politiques d'aménagement

Cette croissance régionale est liée à la mise en œuvre de *plusieurs formes d'urbanisation spécifiques* chargées de sens politique et social, voire spirituel. La mise en forme de la ville est en effet un langage explicite et mérite réflexion.

Le site lui-même du Caire est parmi les endroits du monde où l'enracinement d'une ville est presque inévitable: carrefour intercontinental de qualité incomparable, lieu traditionnel du gouvernement d'une nation en plein développement. La politique générale pour l'aménagement du Grand Caire, définie dans le « Master Scheme », détermine la localisation des zones d'emploi et d'habitat. Il sous-entend que le gouvernement doit fournir des logements pour le peuple. Il préconise aussi un certain désengorgement des quartiers anciens en faisant l'option d'un urbanisme discontinu et de centres régionaux complémentaires au « Central Business District ». En ce qui concerne sa mise en application, des difficultés de coordination se manifestent entre services à l'échelle de l'Etat, du Gouvernorat et de la collectivité locale.

Certains Ministères, dont celui de la Défense, jouent un rôle parfois ambigu dans certaines actions foncières et immobilières: ces contre-projets s'intègrent difficilement dans les projets rationnels de développement du Grand Caire. De plus, les interventions persistantes de divers promoteurs semi-publics et privés provoquent des écarts entre les projets approuvés et les ouvrages réalisés. On pourrait se demander à qui profite jusqu'ici ces opérations d'envergure. Il faut aussi tenir compte des occupations non officielles de terrains désertiques en bordure des grandes routes et sur les plages⁴ ainsi que des quartiers d'urbanisation spontanée.

Parmi les **différents types d'urbanisation**, les Villes nouvelles et les « New Settlements » sont le fruit d'une volonté politique de la part du gouvernement. Certains de ces ensembles ont su attirer des industries d'envergure,

4/ Galila EL KADI, *L'urbanisation spontanée du Caire*, Tours 1987.

mais les logements sont moins nombreux que programmés et cependant peu habités. L'avenir pourrait encore s'engager autrement à partir des acquis actuels. Pour cela, il serait essentiel de libérer l'initiative personnelle et de dégager le visage humain dans ces opérations d'envergure.

Medinat Nasr et le Moqattam sont des opérations d'urbanisme courageuses engagées dans la bonne direction d'extension de la ville sur les terrains désertiques, mais de caractère assez écrasant.

Ezbet el Haggana avec ses cent mille habitants en bordure de la route de Suez, à 12 kilomètres du centre du Caire, est un quartier de développement informel qui a le mérite d'occuper un terrain désertique. Pour sa transformation, cette agglomération pourrait s'inspirer de l'exemple de Hayy as Salam à Ismailiya, opération mondialement reconnue pour sa justice et son efficacité à l'égard des pauvres.

Un autre quartier de caractère informel, *Boulaq al Dakhrour* sur la rive gauche, était un village agricole qui a été englouti dans la vague d'urbanisation spontanée sur les terres agricoles. Pourtant, la protection de telles terres fertiles est une des exigences vitales pour l'avenir de la nation!

Ces différentes formes urbaines révèlent certaines pratiques religieuses et leur incidence inévitable sur la qualité de la vie spirituelle. Dans les quartiers neufs, des mosquées officielles sont construites. Dans les quartiers à urbanisation spontanée, se retrouve une population qu'on a eu tendance à ignorer, à ne pas admettre, mais les statistiques sont là. Des quartiers laissés à l'abandon ont été pris en charge non par les collectivités locales mais par les confréries à travers les mosquées non officielles. De leur côté, les chrétiens rencontrent certaines restrictions concernant leur droit à la construction de lieux de culte.

options et actions possibles

Les opérations pour l'extension du Caire représentent un exploit dont la réussite n'est pas encore acquise, mais la ville n'est pas perdue pour autant. Ces réalités engagent l'avenir de la société cairote. Des options sont à prendre et des actions à engager. Voici quelques clés pour un développement juste et équilibré.

1. La protection des terres agricoles est une priorité absolue. Il y a urgence. En cas de laissez-faire, les conséquences nationales seront graves.

2. L'extension normale de la ville serait un développement sur les terrains désertiques vers l'est de l'agglomération, assurant une accessibilité progressive pour la population.

3. L'agglomération polynucléaire a fait ses preuves ailleurs et cette option est réalisable au Caire. L'opération clé serait le développement de Moqattam-Est, ouvrant un tout autre avenir pour la ville en offrant une alternative à une surconcentration dans l'ancien centre d'affaires.

4. Au Caire, la révolution automobile a atteint certains quartiers et a provoqué un engorgement. Cela souligne le rôle important des transports collectifs dans l'avenir. La première ligne du métro régional est un succès certain et de telles infrastructures sont nécessaires pour confirmer l'échelle régionale de l'urbanisation. Le tramway, repensé en termes de prémétro avec amélioration continue, garde tout son intérêt pour l'avenir. Des efforts complémentaires entre secteurs publics et privés sont à envisager.

5. « L'humanisation » des programmes publics de logement est d'importance capitale avec une priorité à la participation et la prise en charge progressive par le secteur privé, ainsi que par les collectivités locales.

Des redressements sont-ils possibles? Selon Jean-Louis Pagès⁵ la réponse est «oui». Le désengorgement du centre se fait déjà. Des études récentes pour le Gouvernorat de Giza indiquent que les possibilités de faire évoluer les conditions de vie dans les quartiers spontanés de la rive gauche sont considérables. Une meilleure communication entre tous les participants à l'œuvre commune est indispensable. Les ONG auraient-elles un rôle à jouer dans ces démarches ?

POUR LA VIE À VENIR

vers des sociétés pluralistes?

Dans le monde actuel on peut identifier de plus en plus d'exemples de sociétés multi-ethniques. Les médias se sont arrêtés longuement sur le drame de Sarajévo, mais des exemples semblables se multiplient de San Francisco à Sydney, de Rio à Lagos, de Delhi à Beijing. Les grandes villes sont de plus

5/ Directeur du groupe français auprès de la «General Organisation of Physical Planning», en détachement de l'Institut d'Aménagement

et d'Urbanisme de la Région Ile de France, 1994.

en plus des lieux d'accueil de populations les plus diversifiées. Ce sont des villes d'immigration sur fond de pays traditionnels, tels la France et l'Allemagne, ou bien sur fond de pays neufs, tels le Brésil et l'Australie. Dans toutes ces villes, il y a obligation de rencontre, d'écoute et de concessions mutuelles. Dans certains cas, nous sommes passés en une seule génération du village à la mégapole multi-ethnique, avec l'obligation de travailler ensemble pour préparer l'avenir.

un cadre de vie commun

Quand une population est rassemblée et doit partager site, ressources et infrastructures, se mettre à l'œuvre pour créer un cadre urbain commun est une exigence redoutable. L'urgence est de « constituer un corps » selon des critères valides qui restent à définir. Le gigantisme est-il voulu et par qui ? Un rassemblement humain sur un site urbain occupe aujourd'hui un espace régional, si l'on tient compte de la ville et de ses diverses extensions fonctionnelles. Dans notre monde, nous pouvons identifier une multitude de microcosmes régionaux à vie intense.

La démarche d'aménagement, bien inscrite dans le temps, est une chance pour la formation à la vie commune. La ville est patiente. Regardons les berges de la Seine et bien d'autres œuvres, réalisées par les nombreuses générations qui se sont succédé. Ainsi, l'alternance des différentes priorités peut s'enchaîner selon les options successives des pouvoirs provisoirement en place. Dans les pays occidentaux, la notion d'un gouvernement avec son opposition permet une certaine souplesse dans la réalisation des projets, ce qui n'est pas toujours le cas dans le reste du monde. Il en résulte que la prise en compte des acquis et le temps pour les apprécier ne sont que peu admis par nos sociétés, obnubilées par les sondages de popularité politique et par le chômage.

La ville n'est-elle pas aussi un lieu pour être ensemble, un lieu de contemplation, un lieu où on peut vivre l'espérance du Christ qui vient. **L'Eglise y aurait-elle un rôle à jouer ?** En Europe, elle a quelques raisons de regarder avec nostalgie vers le temps passé de la chrétienté, quand la ville était une et belle. Aujourd'hui, ce sont des actions pastorales, éducatives et socio-médicales qui assurent une présence d'Eglise dans les villes, y compris là où l'Eglise est minoritaire, comme à Delhi, Dacca, Le Caire. L'Eglise n'aurait-elle pas à jouer un rôle de catalyseur dans la construction du corps social et urbain ? Comment se définir et se faire accepter dans ce nouveau rôle ?

le village planétaire et la cité

Le terme de « village planétaire » est facilement employé en raison du développement stupéfiant des communications à l'échelon mondial. Ceci peut satisfaire notre nostalgie du village, en même temps qu'une envie d'être ensemble, de ne faire qu'un. Mais ce concept, malgré son intérêt au niveau de la pensée, fait abstraction du corps de l'homme, avec toute sa valeur. A l'échelon urbain et régional, dans un cadre bien aménagé, la population peut espérer être en contact intime avec le milieu naturel qui est le sien et dont elle est responsable. Le rassemblement humain dans un site urbanisé garde donc tout son intérêt comme microcosme, lieu d'une nouvelle prise de conscience planétaire plus complète.

La ville est aussi un lieu émetteur et récepteur d'informations concernant l'ensemble du monde: connaissances sur la matière, le temps géologique et paléontologique, la biologie et la médecine, prise de conscience du rôle du gaz carbonique et des CFC dans l'équilibre planétaire, informations sur les confins de l'univers par l'exploitation du télescope Hubble explorant la vie et la mort des astres. L'Eglise a sa place à la frontière entre ces connaissances et la révélation de Dieu.

Dans la Bible, « Babylone » était devenue symbole de la perdition et de l'incompréhension entre les hommes sans Dieu. Nous n'en sommes pas restés là et le temps d'un peuple tourné vers « Jérusalem », lieu saint, garde sa valeur symbolique. Maintenant, nous sommes au temps de l'Eglise qui loue le Seigneur partout, et pourquoi pas en ville ? Aujourd'hui, les femmes et les hommes quittent « le jardin » dans l'exode le plus massif qui soit dans leur histoire. Ne serait-ce pas pour qu'ensemble ils cherchent à bâtir ces villes « où tout ensemble fait corps »⁶, image de la Cité qui déjà nous appelle. Quelle est cette « Jérusalem Céleste » dont l'Eglise est témoin ? Allons-nous vraiment vers « la Cité »?

Bill Twichett

*103, rue d'Amiens
62000 Arras*

LES JEUNES À TOKYO

par Olivier Chegaray

Olivier Chegaray, des Missions Etrangères de Paris, est arrivé au Japon en 1967. Il a travaillé en paroisse et au service des étudiants de Tokyo. Il a publié de nombreux articles et des livres, notamment « Tokyo, métropole des jeunes » (Ed. Autrement). Il est actuellement curé de la paroisse de Shimura (banlieue de Tokyo), responsable du Centre des Etudes Sociales de Tokyo et membre de la commission diocésaine des jeunes.

Lieu du yin et du yang, de l'ombre et de la lumière, Tokyo fascine les jeunes et forge leurs références morales: jouir et consommer. La pression des médias nourrit un conformisme et un individualisme étouffants. C'est un défi pour l'Eglise: comment rejoindre ces jeunes et leur aspiration à des relations nouvelles ?

Tokyo, avec ses innombrables écoles et universités, ses vastes possibilités d'embauche, ses installations culturelles prestigieuses et ses hauts lieux de la consommation, attire une multitude de jeunes. Pour ceux venus de la province, c'est la ville de tous les affranchissements par rapport aux pesanteurs de la province et au cercle fermé de la famille. Pour tous, elle est la capitale de tous les possibles, des rêves les plus fous et des désirs les plus excentriques. Très vite, cependant, elle se révèle ville de solitude et de rejet. Celui qui n'arrive pas à s'adapter au mouvement incessant des modes et à suivre la compétition effrénée qui y règne se trouve rapidement et impitoyablement mis sur la touche.

ville en « clair » et « obscur »

On sait que l'Asie de l'Est divise traditionnellement le monde en zones d'ombre (yin) et zones de lumière (yang). D'une manière comparable on peut

dire qu'un partage est opéré aujourd'hui par les jeunes, non pas selon les critères de la géographie ou de la pensée, mais selon ceux de la *société de consommation*. Dans la ville, appartient à la *lumière* tout ce qui brille, pétille, amuse et divertit ; à *l'ombre* au contraire ce qui distille l'ennui, les pesanteurs du passé, l'insécurité et l'ingérence.

Depuis des années, les jeunes ont commencé à désertier la grisaille des quartiers industriels du nord et de l'est, qui sentent la sueur et l'ennui, pour investir les quartiers plus lumineux et modernes de l'ouest : Shibuya et ses satellites. A la suite de ces migrations, ces quartiers se sont très vite transformés : boutiques fantaisistes, tripots farfelus, fast-food, boîtes et salles en tout genre se sont mis à pulluler. Le clivage ainsi opéré entre zones claires et sombres repose moins sur une perception objective des lieux que sur un imaginaire tenace entretenu sinon créé de toutes pièces par les nombreux médias.

Clair et obscur sont devenus analogiquement les deux pôles et l'axe central de *la morale nouvelle*. Le clair est associé à l'image du chic, du plaisir, de l'aisance et de l'élégance, mots qui définissent aujourd'hui le critère absolu de ce qui est beau, vrai et bien et finissent par devenir les références impératives de la bonne conduite. Le sombre, au contraire, c'est le versant opposé, ce qui rappelle les normes paralysantes du passé, ce qui inhibe le désir ou freine la jouissance.

Tout ce qui est associé à la génération travaillante de l'après-guerre, c'est-à-dire la sueur, le sérieux, le sacrifice et l'effort, font partie d'un monde honni et rabat-joie... De même tout ce qui rappelle les mouvements de contestation, les luttes ouvrières et étudiantes des années 60, les manifestations de rue... toutes ces pratiques appartiennent désormais à un monde du ressentiment jugé périmé et indécent. Le « cityboy » et la « runrun girl » apparus durant les années 80 sont détendus, cool, heureux, sans complexe, désengagés, habiles à tirer profit de toutes les techniques du mieux-vivre et voués au culte de la nouvelle religion urbaine dont le credo, entonné incessamment par les voix multiples des ondes, revient toujours au même : ne pas s'en faire, jouir le plus possible, consommer, être bien dans sa peau.

ville-catalogue et vogue des manuels

Les entrepreneurs de toute obédience ont trouvé dans la jeunesse fortunée d'aujourd'hui une clientèle idéale, prête à dépenser sans compter, aidée en cela par les possibilités quasi illimitées de crédit. Grâce à elle, Tokyo est devenue un espace privilégié de consommation et un marché juteux. Certains

quartiers, tel Harajuku, sont de grands bazars et d'incessantes kermesses, envahis le dimanche par une foule innombrable de jeunes déambulant d'une boutique à l'autre. Les grands magasins de la ceinture dorée de Tokyo se sont transformés également en immenses marchés du superflu où l'on vient chasser l'objet rare et peu cher, ou le fétiche culturel qu'il fera bon exhiber pour paraître branché. Une grande quantité de magazines pour jeunes se sont donné pour mission de répertorier et d'inventorier minutieusement le bazar et guider ainsi les jeunes dans leur chasse. Ils font aussi une perpétuelle mise à jour de ce qui est « dans le vent », la tendance du moment, la façon de s'habiller ou de se comporter.

La hantise du jeune d'être rejeté de la communauté urbaine et quasi fictive à laquelle il s'identifie, entraîne l'obsession contraignante d'être « branché ». La peur de détonner et le manque de confiance en soi, traits marquants de la société japonaise, expliquent cette hantise, ainsi que le désir profond d'être admis et reconnu. En définitive, cela entraîne un épais conformisme; tout le monde ressemble à tout le monde, malgré le désir de chacun de se singulariser.

Tokyo n'est pas seulement une grande kermesse, c'est aussi une immense scène où se produisent incessamment des « événements » à ne pas manquer: apparition de vedette, campagne de promotion, festival de musique. Depuis le milieu des années 70, une revue (*Pia*) s'est donnée pour tâche de fournir une information hebdomadaire aussi complète que possible sur tout ce qui se passe à Tokyo en gardant une neutralité absolue: ni critique, ni appréciation. Elle a connu un tel succès que tout événement ne paraissant pas dans ses pages n'a aucune chance de succès. A la longue cependant, une telle masse d'informations, grossie encore par la venue d'autres magazines du même genre, a entraîné une lassitude et un désarroi grandissants chez les jeunes qui s'épuisent à les lire et ne savent plus quoi choisir.

Depuis trois ans, un nouveau magazine, *Tokyo Walker*, a réussi à détrôner *Pia* et tous les autres. Cette revue donne pourtant moins d'informations, mais la raison de son succès (450.000 exemplaires) vient du fait qu'elle guide le choix des jeunes en traitant elle-même l'information. En somme, elle pense pour eux, leur évitant la fatigue de choisir. La tendance actuelle des magazines qui visent, non pas à faire penser les jeunes mais à penser pour eux, est symptomatique d'un phénomène qui va se généralisant: la dépendance massive des jeunes vis-à-vis des « manuels » auxquels on demande des réponses commodes et toutes faites à toutes les questions, même celles qui concernent la vie la plus intime.

On assiste ainsi à la prolifération d'une presse qui consacre ses pages à enseigner manières et comportements dans les situations les plus variées: comment choisir un petit ami, que dire à un rendez-vous, comment se présenter... De plus en plus de pages aussi sur la bonne façon de faire l'amour, activité qui semble de loin la plus ardue à l'heure où, pourtant, tout est jugé permis.

Cette manie de recourir aux manuels n'est évidemment pas étrangère aux habitudes acquises dues à un système d'éducation aberrant et plus particulièrement à la façon dont se passent les examens. Ceux-ci sont, en fait, des tests: à chaque question il suffit de répondre par oui ou non, sans avoir besoin d'avoir bien compris le problème. L'abus de ces tests, répétés incessamment durant le temps scolaire, conduit les jeunes à penser qu'à toute question, quelle qu'elle soit, il existe une réponse toute faite qu'il suffit d'acquiescer et de produire selon une technique enseignée dans les « juku » (boîtes à bac) qui sont eux-mêmes considérés comme plus importants que l'école. Pour la majorité des jeunes qui ont ainsi usé leur culotte sur les bancs de ces juku, le savoir et la vie tout court sont avant tout affaire d'apprentissage par cœur et de techniques à appliquer telles quelles dans telle situation donnée.

ville du repli et de la solitude

En contraste avec le brouhaha joyeux de la grande kermesse médiatique, on constate une grande solitude et un renfermement de plus en plus marqué chez les jeunes, après des années de violence dans la rue, les foyers et les écoles. Ce repli taciturne, de plus en plus souvent, s'accompagne d'un refus de l'école. Par ailleurs, l'individualisme narcissique encouragé par les médias a fini par créer des murs épais entre les jeunes et détruit toute valeur de solidarité.

La concurrence effrénée à l'école et à l'usine, entretenue par un système ultra compétitif, l'informatisation généralisée ont aggravé l'isolement et le rejet de l'autre. La famille s'est vidée de toute sa substance: chacun mène sa vie à côté des autres sans s'occuper de personne. La télévision installée dans toutes les chambres est regardée isolément, chacun prend ses repas séparément. Une enquête révèle que la plupart des jeunes passent des heures, seuls, dans leur chambre dans une ambiance d'ordinateurs... Le téléphone aussi est dans toutes les chambres et il est devenu le moyen de communication le plus utilisé, permettant d'éviter la confrontation directe et le face-à-face. Sortir et donner un rendez-vous sont considérés comme fastidieux. D'après les statistiques, il semble que la fréquentation des lieux traditionnels de jeunes, cinémas et même discos, soit en pleine baisse.

L'« humanité nouvelle » née dans les villes au début des années 80 produit désormais des êtres hermétiquement clos, êtres « capsulaires » ou « coconneux » pour reprendre les expressions de sociologues. La perte de tout sens de la solidarité crée des phénomènes pathologiques qui alarment les éducateurs: régressions, fuites dans l'imaginaire, abus du simulacre. La fille sur l'écran devient infiniment plus désirable que la fille réelle. Les jeunes vivent de plus en plus dans un monde fictif et ils ont parfois du mal à faire la différence avec le monde réel.

Le seul espace de communication reste bien souvent le petit groupe de copains, souvent fermé et plutôt régressif qui, au lieu d'ouvrir le jeune aux autres, aggrave la tendance au repli et au refus de l'autre.

Dans les quartiers « sombres » de la capitale, la seule amarre rattachant aux autres se trouve être souvent le « convenience store », petit supermarché ouvert 24 heures sur 24, entièrement informatisé, fonctionnel et neutre. Intégrés à quelques grandes chaînes, hyperrationalisés, ils se ressemblent tous et existent à presque tous les carrefours. On peut y trouver un peu de chaleur et de lumière, un minimum de présence, sans que l'on soit obligé pour autant de sortir de soi, de rencontrer le regard de l'autre, bref de communiquer. Les fast-food et plus récemment les « restaurants familiaux », qui sont gérés à la manière des « convenience stores », ont aussi la faveur des jeunes: tout y est standardisé, l'ambiance est neutre, les menus ne réservent aucune surprise. Et, comme l'indiquent les MAC DONALD au bas de leur carte, « le sourire est gratuit »... un sourire, il est vrai, qui s'adresse à tout le monde et à personne, sourire parfaitement neutre et standard qui rassure et dispense de tout échange.

ville déconnectée du temps

La génération actuelle n'a pas connu l'effervescence de la capitale au moment des grandes émeutes des années 60-70: gares saccagées, tours assiégées, rues enflammées. Seuls de rarissimes groupuscules déguisés avec casque et foulard continuent de mimer la violence et servent plutôt de repoussoir. Selon l'avis de tous les éducateurs, la jeunesse d'aujourd'hui est étonnamment sage et tranquille.

Dans une ville toujours en mouvement et sans mémoire, les jeunes vivent un présent artificiel et fictif soigneusement déconnecté de toute référence quelconque à un passé ou un futur. L'immaturation est recherchée pour elle-même, liée au refus de tout engagement ou prise de responsabilité. Les deux mots les

plus entendus quand on côtoie les jeunes dans le métro et la rue sont : « iyada » « j'en veux pas », mot qui exprime le rejet de tout ce qui pourrait venir troubler ou agresser un présent consommé pour lui-même, et « mendo-kusai » « ça m'ennuie ». On observe une désaffection quasi totale vis-à-vis des mouvements, de tout ce qui embrigade et engage, une défiance instinctive vis-à-vis de tout mot d'ordre ou slogan à couleur idéologique.

ils s'éloignent de l'Eglise

Un fait massif s'impose : à part quelques exceptions, les *communautés paroissiales* ont de plus en plus de mal à toucher les jeunes. Quand ils viennent de province, et plus particulièrement des fortes minorités catholiques de Nagasaki, ils font une apparition et puis on ne les voit plus. Happés par le tourbillon incessant de la grande kermesse, ou enfermés dans l'univers clos et gadgetisé de leur chambre, ils sont insaisissables et ne réagissent à aucune des invitations qui leur sont faites. Les jeunes qui ont leur famille à Tokyo ont vite fait de rejeter la paroisse identifiée à l'univers contraignant et étroit de la famille. Ceux qui continuent de venir participent très peu aux activités de la communauté : ils viennent rencontrer un petit cercle de copains issu la plupart du temps de l'école du samedi ou du dimanche. Celle-ci est par ailleurs en pleine crise d'effectifs : les tout jeunes enfants refusent eux aussi de venir, préférant, le dimanche matin, aller au club de l'école ou au « juku » où l'on se fait plus facilement des copains. Généralement, les parents s'inclinent.

L'absence des jeunes et des enfants dans les églises est devenue réellement préoccupante. Prêtres et adultes font pourtant des efforts considérables pour tenter de les accueillir, essayer de les intéresser : une enquête récente auprès des prêtres du diocèse en témoigne.

Comme le remarque l'évêque auxiliaire de Tokyo, Mgr Mori, le problème n'est pas essentiellement structurel ou organisationnel, mais surtout culturel. Le *langage* de l'Eglise, essentiellement langage de la mémoire, de la solidarité, de l'engagement, n'est absolument pas compris par les jeunes. Aimer, croire, donner, s'unir, autant de mots qui vont complètement à contre-courant de tout ce qui se dit ou s'écrit dans les bandes dessinées ou émissions de tout genre. Les comportements cléricaux, les homélies de la messe, le paternalisme des réunions... tout répugne à leur sensibilité. Prêtres et animateurs s'interrogent : il faudrait parler une autre langue, se référer davantage à ce que regardent et lisent les jeunes, employer davantage leurs propres moyens de communication, tel le téléphone et l'ordinateur. Que faire ? Beaucoup se découragent ou renoncent en invoquant leur âge.

Du côté des *mouvements*, ce n'est guère l'optimisme non plus. A Tokyo, l'aumônerie étudiante vient de cesser ses activités par faute d'effectifs dans ce qui constitue pourtant la plus grande ville étudiante du monde... Les mouvements de jeunesse sont à l'agonie et ne savent que faire pour se renouveler. Seuls quelques minigroupes, axés sur la prière (Taizé) ou à couleur plus ou moins charismatiques (SADE), quelquefois assez régressifs, continuent petitement de recruter.

L'Eglise n'est pas la seule à connaître la désaffection des jeunes: toutes les grandes organisations religieuses, et même les nouvelles religions nées après guerre qui ont attiré bien des gens en leur temps, sont en pleine perte de vitesse. Seules quelques « nouvelles religions » marginales continuent à attirer. Leur forte identité communautaire, la chaleur humaine qui y règne, le merveilleux qu'elles mettent en œuvre répondent aux besoins d'un petit nombre qui se sentent seuls ou s'adaptent mal à la turbulence médiatique et joyeuse qui les environne.

que faire ?

Quelques prêtres plus engagés parmi les jeunes cherchent des réponses au malaise constaté. Le P. Rivas, jésuite, insiste sur la nécessité de créer des lieux joyeux et « clairs », sans pour autant verser dans la tentation facile mais néfaste des beuveries et karaoke à gogo. Il faut, dit-il, trouver un bon équilibre entre l'ambiance claire-joyeuse et une certaine profondeur spirituelle que ne récusent pas les jeunes.

le « réseau » des jeunes

Récemment, la tentative la plus couronnée de succès est venue d'un jeune prêtre, responsable de la commission diocésaine des jeunes, le P. Haresaku. Pour lui, le problème fondamental est que la plupart des jeunes n'arrivent plus à percevoir *l'identité et la raison d'être de l'Eglise* dans le monde moderne. Ils se sentent mal à l'aise dans son étroitesse et sa rigidité. Que l'Eglise dise mieux ce qu'elle est, avec des mots qui sachent convaincre et qui sonnent vrai.

Pour lui, l'identité et le pourquoi de l'Eglise se trouvent dans son universalité, c'est-à-dire sa capacité d'ouverture aux autres et à mettre les hommes en relation les uns avec les autres pour en faire le Corps organique du Christ. Cette universalité a trop été exprimée et réalisée en termes d'institution et de communauté, entités qui supposent une séparation fixe entre un dedans et un

dehors. Les jeunes haïssent l'enfermement dans un enclos fixe. Ils veulent des structures souples et flexibles.

Pour le P. Haresaku, le terme qui correspond le mieux à la nature de l'Eglise est celui de « réseau » (network). Un réseau n'a ni dedans ni dehors. C'est un processus ouvert en extension constante, une capacité d'accepter la pluralité des différences et de relier de façon souple et dynamique. Le réseau constitue pour lui l'image la plus adéquate pour exprimer la nature du Royaume de Dieu qui n'est ni un contenu, ni un contenant, mais *un processus créateur de relations*.

Depuis quatre ans, le P. Haresaku et son équipe ont tenté de mettre en œuvre ces idées. Il a créé le « réseau » des jeunes, groupe qui n'a pas de réel contour ni de statuts arrêtés ou précis. Seuls sont fixes un téléphone et un permanent. Tous ceux qui sont venus au moins une fois font partie du groupe. Des rencontres ont lieu régulièrement pendant deux nuits et trois jours. La « rencontre » est le mot clef. La rencontre suffit à susciter d'autres rencontres qui vont vers la constitution d'une communion souple et toujours plus large.

Les idées étaient bonnes et le réseau a connu un bon succès à ses débuts. A la longue cependant, les participants ont commencé à se lasser de la rencontre en tant que telle, et de rencontrer toujours les mêmes... On a remédié à cette déficience en mettant toujours un peu plus de contenu: la dernière réunion a été, en fait, une session très intensive de théologie, demandée elle-même par les jeunes qui n'ont plus aucune notion de catéchisme... Actuellement, relativement essoufflé, le réseau est un peu en panne. Il aura eu du moins le mérite d'innover et de faire se rencontrer des jeunes.

restaurer la relation perdue

L'an dernier, un peu en réaction par rapport aux conceptions du « réseau », un autre groupe de prêtres, plus engagé dans les questions sociales, a lancé une autre initiative actuellement en voie de concrétisation. L'analyse de la situation repose, cette fois, sur le constat suivant. Dans la société où nous vivons, les diverses relations sont brisées : le rapport enfant-parent ou maître-élève, le lien de l'amitié, la relation entre bien-portant et handicapé, le lien de l'homme avec la nature... Le premier but du groupe doit être de restaurer le « relationnel ». Pour atteindre ce but, le premier pas consiste à essayer de briser la « capsule », le cocon artificiel et fictif que tisse l'environnement médiatique et que renforce le système de l'école et de l'entreprise.

Le problème est moins un problème d'Eglise que de société. Mieux vaut renoncer à toute velléité de faire revenir à l'Eglise ceux qui s'en sont éloignés, ou d'annoncer un message devenu incompréhensible pour la plupart. Il s'agit avant tout de briser la coquille et, pour cela, d'aider les jeunes à sortir d'eux-mêmes pour rencontrer autrui. Dans ce but, le groupe propose des expériences de vie qui soient dépaysantes. Tout en sensibilisant le plus possible de jeunes, le groupe a élaboré un programme assez impressionnant qui a été imprimé et distribué au plus grand nombre. La première série d'initiatives comporte les activités suivantes: rencontres avec des travailleurs immigrés, séjours en zone rurale dans une ferme désaffectée, voyages en Asie, et quelques rencontres récréatives. La tentative de mobiliser ainsi les jeunes en proposant des expériences concrètes voudrait dépasser les compartimentages de mouvements, l'embrigadement et les structures.

Il est encore trop tôt pour se prononcer sur le succès de l'entreprise. Malheureusement, il semble que la réponse des jeunes soit quasiment nulle. A un moment où les distributions de tracts n'ont plus aucune efficacité, le problème reste entier de savoir comment prendre contact avec les quelques milliers de jeunes catholiques qui sont supposés résider à Tokyo et que l'on ne voit jamais.

quel avenir ?

Le tableau dressé plus haut peut paraître bien noir. Il est vrai que l'éloignement des jeunes de l'Eglise est mal vécu par une petite communauté déjà si peu assurée de ses fondations. Beaucoup de jeunes prêtres se découragent, tandis que la tentation des anciens est de juger et condamner en faisant des comparaisons.

L'Eglise de Tokyo, on l'a vu, essaye de répondre de son mieux à la situation, mais les solutions apportées ne sont pas forcément les meilleures. On peut par exemple regretter la tendance actuelle à vouloir à tout prix dépasser les *structures* existantes et regrouper tout le monde dans des projets qui ne sont pas toujours suffisamment mûris. Certes, ces structures sont aujourd'hui désertées, mais elles restent comme autant de précieuses balises et amarres dans l'anonymat de la grande ville, et un retour est toujours possible. Il ne faut pas les brader trop vite.

La tâche de l'Eglise ici reste d'essayer de comprendre le sens de ce qui arrive. Que signifie le repli et le refus des jeunes ? La négation a aussi un aspect positif et peut être une étape indispensable au renouveau des struc-

tures. La tentation est de broyer du noir. Il est pourtant important de rester attentif aux *signes positifs*, déjà signalés ici et là par des observateurs : recherche d'une certaine profondeur, intérêt pour les traditions, modes nouveaux de relation. Par exemple on constate un phénomène nouveau : celui des jeunes qui, le soir, aux abords des convenience stores, investissent les trottoirs et s'y assoient pour parler entre eux.

Le milieu des jeunes est extrêmement changeant et instable. L'Esprit de Dieu est au cœur des jeunes, l'avenir est leur et l'avenir est à Dieu. Il faut rester attentif à ce qui se passe, à l'inattendu. *L'inattendu*, c'est la grâce qui passe, une grâce que sûrement les jeunes savent mieux recevoir que le monde des adultes.

Olivier Chegaray

*Shimura Kyokai
I Sakashita 3822
Itabashi Ku
Tokyo 174 Japon*

LA FEMME AFRICAINE

DU VILLAGE À LA VILLE

par Joséphine Bashige

Joséphine Bashige, Sœur missionnaire de Notre-Dame d'Afrique, est zaïroise. Elle a enseigné dans plusieurs pays d'Afrique. Actuellement, elle poursuit des études à Montréal tout en assurant des sessions de formation permanente pour des religieuses au Zaïre.

J. Bashige nous offre une typologie très utile pour appréhender la diversité des contextes où se retrouvent des rurales débarquant en ville, selon qu'elles sont jeunes ou âgées, célibataires ou mariées, seules ou en groupe. Elle propose aussi des orientations dynamiques qui peuvent inspirer une pastorale positive à l'égard de ces nouvelles citadines.

BRÈVE TYPOLOGIE

Les Africaines qui arrivent en ville représentent un éventail très diversifié. On trouve ainsi la petite jeune fille (6-12 ans) amenée par un parent ou une parente pour le *service de la famille* : garderie des bébés et des petits enfants, cuisine, ménage... D'autres arrivent avec les jeunes filles de leur groupe d'âge, en quête d'*emploi* à court terme pour gagner de l'argent, parfois pour préparer leur mariage : c'est un phénomène courant dans certaines villes comme Ouagadougou ou Bamako. On rencontre aussi de grandes filles, amenées également par un parent ou venues seules, qui veulent poursuivre leurs *études* primaires, secondaires ou supérieures, ou qui recherchent un emploi ou simplement un mieux-vivre. Une jeune fille peut encore accompagner son mari ou venir le rejoindre en ville.

Certaines femmes ont déjà un emploi : fonctionnaire dans les services gouvernementaux, dans les entreprises étatisées ou privées; employée dans son entreprise personnelle: atelier de couture, salon de coiffure, restaurant, hôtel, boulangerie, cabaret à thé ou café, boutique, pharmacie, magasin d'import-export, jardinage de cultures vivrières... Mariée ou non, la femme engagée dans le monde des affaires vit dans une certaine autonomie financière.

On trouve encore *la femme âgée*, transférée en ville par ses enfants ou par un parent(e). Elle reste souvent à la maison ou dans le quartier: elle assure un petit commerce local, veille sur des jeunes enfants. Elle vit au sein de la propriété de ses enfants ou dans une maison autonome. Certaines femmes âgées, veuves ou divorcées, prennent en main leur propre existence et souvent celle de leurs enfants, petits-enfants, neveux et nièces.

Les femmes *prostituées* constituent un autre groupe. On en trouve de tous les âges à partir de 14 ans. La prostitution se vit à différents niveaux selon le choix, les possibilités de la femme, le lieu et la manière de la pratiquer. Parmi les femmes prostituées, on trouve celle de la rue, celle des lieux de complaisance, celle des hôtels et lieux touristiques, celle plus discrète qui reçoit la clientèle dans sa propre maison, ou les prostituées à bon marché.

On trouve enfin en ville la femme *guérisseuse*, ou la divinatrice des rêves et des événements à venir, la femme responsable *spirituelle* d'un groupe religieux ou la fondatrice d'une secte.

DYNAMIQUE INTERNE ET ÉVOLUTION

dans les familles d'accueil

La jeune fille amenée en ville par un membre de sa famille pour un travail domestique, et celle venue chercher de l'argent en vue de préparer son mariage, vivent sensiblement la même situation par rapport aux familles d'accueil. Leur vie est gérée par la maîtresse de maison. La jeune fille, souvent **exploitée**, travaille pendant des heures au ménage, à la garderie et aux soins des enfants... Elle est souvent mal vêtue, peu éduquée, peu instruite. Elle est mal aimée, très peu payée, parfois sans vrai salaire. Il est laissé à la générosité ou aux caprices de la maîtresse de maison. Peu considérée, elle n'est pas mise au même rang que les enfants de la maison. Parfois maltraitée, mal logée, mal nourrie, elle finit par s'enfuir. Lorsque la frustration est trop grande, elle cherche des compensations: relations sexuelles précoces, fugue

avec un garçon... Au niveau de la liberté de conscience, elle est quasiment obligée d'adopter la religion de ses maîtres. On trouve cependant quelques familles adoptives qui considèrent, éduquent et aident ces jeunes filles à fonder un foyer avec un jeune homme de leur niveau.

La jeune fille venue en ville fait souvent partie d'un **groupe d'âge** (12-16 ans). Souvent du même village, elles ont décidé ensemble de leur départ et de la durée de leur séjour.

aux études

La jeune fille venue en ville poursuivre ses études loge chez un parent ou dans une institution. Au village elle se nourrissait de rêves : liberté plus grande, disparition des garde-fous dressés par la famille, l'entourage, les mœurs, les us et coutumes... En fait, elle est peu préparée à affronter les nouveautés qu'apporte la modernité. Celle qui débarque dans ces dispositions, perd vite ses points de repère, voire son identité. **Livrée à elle-même**, pour ne pas perdre la face, elle lâche ses coutumes, ses valeurs morales et spirituelles. Au niveau relationnel, elle perd le sens de la personne, du respect du bien d'autrui, du sens du travail, de la prière (elle se laisse facilement entraîner par les sectes). Séduite par la société de consommation, elle désire devenir riche le plus rapidement possible. Elle se met en quête d'argent et use de moyens peu cohérents avec son identité que d'ailleurs elle maîtrise mal. Elle se livre alors à la prostitution totale ou partielle; elle décroche des études pour rejoindre un homme riche et séduisant ou adhère à une secte ou à un groupe spirite.

La jeune *étudiante* qui ne se laisse pas emporter définitivement par le courant reprend pied après quelques expériences. Elle termine ses études et se lance sur le marché du travail. Actuellement, la jeune femme cultivée *décide de son statut social* : elle peut se marier, vivre seule, vivre avec un ami... A ce niveau, elle est de plus en plus indépendante de sa famille.

mariée

La jeune villageoise qui vient en ville avec son mari ou pour rejoindre un époux qui s'y trouve déjà, se révèle moins fragile, car elle est adulte, avec un **statut clair et solide**. Elle intègre rapidement le groupe des femmes de son métier ou de sa tribu ou simplement de la même région d'origine linguistique. Dans ce milieu elle réussira à se lier davantage à l'une ou l'autre qui va la parrainer, l'initier aux usages courants, aux habitudes, aux comportements,

aux lieux communs (marché, magasin, hôpital), au style de vie de la ville, lui apprendre l'usage du matériel moderne: courant électrique, lumière des routes, transport en commun... Habituellement elle emboîte facilement le pas de ses compagnes du même niveau social. Sinon, elle vit un temps de perturbation. La foule anonyme indifférente creuse en elle une solitude qui peut la paralyser durant quelque temps.

La nouvelle venue s'initie également au rythme de la **vie au sein d'un groupe** d'appartenance, tel le groupe religieux dont les membres peuvent jouer un rôle important auprès d'elle. Mêlée à son groupe (d'initiation) elle expérimente en même temps sa fragilité, sa non-expérience du nouveau milieu; elle est vulnérable. Elle se différencie peu des autres. Ses points de repère sont à l'extérieur d'elle-même. En maintes occasions, elle tente d'imiter les autres dans leurs manières de faire et de vivre (comportement conjugal, coutumes lors des deuils, habillements, langage...). N'ayant pas de racines profondes, elle se laisse happer par tout ce qui est nouveau, différent, et, parfois, se comporte sans discernement.

la femme salariée

La femme, ouvrière ou employée, manifeste plus d'autonomie dans ses façons de faire, dans son style de vie personnel et relationnel. La sécurité morale, économique et sociale que lui procure l'instruction, le rôle et la place qui sont les siens dans la société lui permettent de s'affirmer davantage. Dynamique, elle endure le milieu masculin à longueur de journée. Par sa percée dans son milieu de travail comme dans son foyer et la société, elle dépasse les barrières traditionnelles du sexe et relève les défis des préjugés. Forte de son autonomie financière et de ses aptitudes, elle rivalise avec l'homme sur le marché de l'emploi et dans le rendement économique.

La course aux biens matériels et à l'argent constitue un des dangers qui la guettent. Son expérience dans le monde des affaires, tant au niveau national qu'international, peut la rendre menaçante pour son époux comme pour ses compagnes moins favorisées.

les associations, force et dangers

Lorsque cette force féminine est conjuguée au sein d'une association de femmes, elle devient une vraie puissance socio-politico-économique. Dans certains centres urbains d'Afrique noire, des associations de femmes constituent un « **pouvoir** » au sein du pouvoir, par exemple les associations de

commerçantes. Ce sont elles, en effet, qui fixent les prix des denrées alimentaires, des vêtements féminins ou d'autres matériels. Combien de fois ne voit-on pas certains pouvoirs politiques courtiser et flatter les puissantes associations féminines en vue d'obtenir leurs bonnes grâces. Le pouvoir politique passe parfois par elles, en vue de soutenir sa monnaie ou son idéologie. Conscientes de leur influence, ces « dames » sont capables de toiser les hommes politiques, de passer outre aux lois (échange parallèle de la monnaie au marché noir de Kinshasa, par exemple). Elles peuvent donner le ton et une couleur particulière à la ville ou au pays.

Une femme qui fait partie d'une association construit souvent son identité par rapport à son groupe d'appartenance qui représente pour elle un lieu idéal d'épanouissement. Elle y retrouve un univers propice où se définit sa personnalité. Son individualité n'existe en grande partie qu'en fonction du groupe car c'est là que chacune s'affirme davantage, prend des initiatives et s'engage. Il se vit souvent au sein du groupe une grande *solidarité* et des actes de charité remarquables exprimés par des gestes de partage, de générosité et de gratuité.

Cependant, tout en conservant des valeurs réelles qu'il peut promouvoir pour ses membres, le groupe est aussi **un handicap** pour la pleine construction de la personnalité de la femme, dans la mesure où il reflète la vision traditionnelle africaine des relations entre le groupe et l'individu. C'est ainsi qu'on voit la femme « associée » prendre souvent ses points de repère plutôt du groupe que d'elle-même. Cela peut affecter son discernement dans le choix des moyens qu'elle utilise et dans la poursuite de ses buts. Elle peut alors se perdre de vue plus facilement et opter pour un genre de vie qui n'est pas cohérent avec les valeurs qu'elle désire vivre, et risque ainsi de mal fixer ses priorités morales.

Où trouve-t-on ces grandes dames ? Elles sont dans divers secteurs de la vie publique et sociale, au plan gouvernemental comme dans le privé. Pour conserver leur richesse ou pour l'accroître, elles s'adonnent facilement au maraboutisme, à la sorcellerie ou à l'ésotérisme ; elles fréquentent des diseurs de bonne aventure, des prédicatrices de l'avenir... Certaines d'entre elles fondent leur propre secte où affluent toutes sortes d'adeptes. Aujourd'hui, la femme chef de secte connaît, en Afrique, un rayonnement moral et social qui défie toute attente. Des hommes de haute responsabilité socio-politique la fréquentent, la consultent et suivent scrupuleusement ses conseils. Notons que le marabout ou le chef spirituel peut être un homme autant qu'une femme.

les guérisseuses

Les femmes de ce groupe exercent une influence plus ou moins grande selon leur renommée. Bien installées, elles pratiquent leur métier avec « compétence ». On peut trouver chez elles un centre d'accueil où les malades sont hospitalisés et soignés durant des jours, des semaines ou des mois. On y traite aussi bien les maladies psychiques et mentales que la stérilité ou les maladies infantiles. On y pratique aussi la circoncision et l'excision.

Ces phénomènes de guérison se développent de plus en plus avec l'appauvrissement de l'Afrique et le coût exorbitant des médicaments modernes. Certaines femmes soignantes, qui ont reçu une éducation plus poussée, créent leur propre centre de santé ou une maternité modernes. Elles les gèrent avec plus ou moins d'efficacité. Tous ces centres, tant modernes que traditionnels, sont agréés ou tolérés par les autorités en place.

la petite commerçante

La femme qui exploite le petit commerce ou les cultures vivrières n'a que de modestes revenus. Elle **vit au jour le jour** et connaît un avenir précaire. Les fonds qu'elle investit sont souvent des prêts que d'autres femmes lui allouent à taux d'intérêt minimales, remboursables selon le consentement des deux parties. Elle travaille durant de nombreuses heures, parcourt de longues distances en quête de marchandises à vendre ou à acheter. Elle peut franchir de dix à quinze kilomètres à pied par jour.

Dans les villes africaines subsahariennes, ce groupe de femmes constitue *la classe la plus nombreuse* et il est gonflé par l'exode rural des villageoises entraînées vers la ville. Leur niveau d'instruction et d'éducation étant souvent très bas, elles s'organisent mal. Connaissant peu les lois qui régissent le travail, elles vivent dans le secteur économique *informel*. Néanmoins, leur perspicacité se révèle dans ce petit commerce. Elles sont libres de fixer les prix de leur marchandise. Habiles et avisées, elles savent exploiter les plus riches acheteurs en haussant les prix ou peuvent être plus larges avec les personnes de pauvre condition.

Le *style de vie* de cette catégorie de femmes est simple, son parler facile, ses manières coulantes, son comportement frise le laisser-aller. Souvent elle s'habille mal et s'occupe peu de son corps, du soin de ses enfants, de l'hygiène de sa maison et de son environnement. Toute sa vie se consume pour que vivent ou survivent les membres de sa famille dont l'existence dépend presque entièrement d'elle.

Les *fêtes familiales* (mariage, naissance, fin d'un deuil) ainsi que les grands moments de son groupe religieux sont les seuls moments où elle se paie le plaisir et la joie de vivre. C'est encore elle qui est la plus exposée aux dangers de la ville: attaque des voleurs, enlèvement ou disparition. On trouve parfois son corps mutilé ou jeté aux abords de la ville ou au coin d'une rue de la capitale (Ouagadougou, Bamako, Kinshasa, Bobo-Dioulasso). Fragile, elle est facilement exploitée ou manipulée par les autorités, par exemple pour les travaux communautaires qui lui incombent souvent.

QUELQUES LIGNES D'ACTION

affirmer son identité

L'intégration dans le milieu urbain nécessite de nouveaux ajustements. Partant de l'objectif qu'elle s'est fixée, grâce à des prises de conscience successives, la femme sera capable de prendre des décisions en lien avec ce qui est important pour elle. Progressivement, elle se découvrira comme personne existant d'abord en soi et pour soi. L'amour de soi n'est-il pas à la base de l'amour du prochain? Celle qui fait cette découverte s'occupera davantage d'elle-même, de son corps et de son développement personnel, en vue d'une plus grande ouverture à sa famille et à son milieu.

retrouver confiance en soi

Face à de nouvelles manières d'être et d'agir, la femme venue d'ailleurs prend conscience de son « ignorance », ce qui occulte ses compétences et la diminue à ses propres yeux. Il est important de l'aider à voir en quoi sa contribution est unique et indispensable. En partant de ses réussites on peut l'amener à découvrir ses compétences personnelles et tout ce dont elle est capable. Ainsi, elle saura prendre des initiatives nouvelles et des engagements de qualité tant au plan personnel que communautaire.

les relations avec l'autre sexe

En ville, les occasions de rencontre sont plus fréquentes qu'au village et la citadine risque de se définir avec difficulté. Elle peut se laisser ébranler dans ses façons d'entrer en relation avec l'autre sexe: ou bien, frustrée, elle montrera de l'hostilité et vivra en retrait, ou bien elle adoptera une attitude de revendication et se comportera sans retenue.

A partir des activités menées avec les femmes, on peut les amener à découvrir les facettes de leur féminité, à en être fières et à découvrir aussi la nature masculine différente de la leur. Elles pourront ainsi vivre la complémentarité et apporter toute leur contribution de femmes dans leurs familles, dans l'Eglise et dans la société.

une démarche positive

A travers ces prises de conscience, la jeune femme découvrira comment, par sa collaboration à un projet de transformation sociale au sein de divers groupes, elle s'est transformée elle-même et a été capable de mettre en œuvre des schémas opératoires. Elle découvrira comment, faisant le lien entre ce qu'elle voulait et ce qui était important pour elle, elle a choisi des moyens adéquats, distribué son temps en fonction des priorités qu'elle se donnait, ce qui l'a aidée à faire un discernement judicieux en vue de choix appropriés.

La femme citadine qui réussit ainsi à intégrer les différentes facettes de son identité réussira également à construire l'unité de son être. Elle deviendra capable de se différencier des autres et de son entourage. Sa personnalité sera aussi colorée des valeurs qu'elle veut vivre selon le sens qu'elle veut donner à sa vie. Elle se verra davantage capable de prendre sa vie en main et sa place au sein de la famille, de l'Eglise et de la société. Elle construira dans la même démarche son être de femme *capable d'entretenir sa propre vie et de donner la vie*, soutenue qu'elle sera par *la force de l'Espérance*.

Joséphine Bashige

*c/o Maison Provinciale
16, avenue du Plateau
BP 186 – Bukavu – Zaïre*

LE RÔLE DES ÉLITES

EN AMÉRIQUE LATINE

par Djalma Rodrigues de Andrade

Le Père Djalma Rodrigues de Andrade (Rio de Janeiro) a été directeur de la Faculté de Théologie et recteur du Grand Séminaire. Aumônier de la JEC et de la JOC pendant plusieurs années, il est maintenant curé de São Conrado. Collaborateur de revues théologiques, il est coauteur de l'ouvrage Classes médias e opção preferencial pelos pobres, publié récemment par les Editions Paulines (São Paulo, Brésil).

La période des dictatures militaires en Amérique latine a éloigné les élites urbaines des engagements dans la cité. Le temps est venu de proposer à ces élites les moyens de se former pour qu'elles assument leurs responsabilités dans la transformation des structures sociales, en lien avec les classes populaires.

Dans l'Eglise latino-américaine, le débat sur les rapports entre pastorale populaire et pastorale des élites dans le contexte missionnaire urbain redevient d'actualité. Il avait surgi, dans un cadre plus vaste, à propos de la direction prise dans nos Eglises par la praxis pastorale de libération à partir du Concile Vatican II ou, pour être plus précis, de la réunion du Conseil Episcopal Latino-Américain (CELAM) de Medellin en 1968¹. C'est ce qui explique pourquoi ce thème est revenu fréquemment lors des rencontres pastorales de révision et de planification.

Pour mieux situer le sujet, on doit considérer le cadre historique des événements. L'option préférentielle pour les pauvres a soulevé des problèmes qui

1/ Cf. CELAM, « *A Igreja na atual transformação da América Latina à luz do Concílio* ».

Conclusões de Medellin. Petrópolis, Vozes, 1968.

ont pour horizon, ou même pour origine, *des modèles d'Eglise hétérogènes* qu'on peut réduire à deux : d'une part, une vision de l'Eglise où prévalent le juridique et le formalisme et, d'autre part, un modèle ecclésial fondé sur la communauté de ministères et sur la participation du Peuple de Dieu ². Ces deux modèles cherchent à dialoguer avec la société et entre eux, mais pas toujours avec succès. La commémoration des 500 ans de présence chrétienne sur le continent a permis, entre autres, une ample évaluation du chemin parcouru, avec des développements qui apparaissent nettement dans le Document final de la IV^e Conférence Générale des Evêques latino-américains à Saint-Domingue. A partir de là, dans les priorités pastorales au sens où l'entend Saint-Domingue, on voit s'affirmer l'importance de la formation de cadres missionnaires issus des élites et qui leur soient destinés.

à l'écoute de l'histoire

Les difficultés auxquelles l'Eglise doit actuellement faire face en Amérique latine mettent en évidence une donnée pastorale importante : malgré les efforts post-conciliaires, un lamentable décalage persiste entre les transformations accélérées des agglomérations urbaines et la présence chrétienne qui s'y manifeste. Le problème devient de plus en plus préoccupant. Il suffit de consulter la littérature théologico-pastorale de ces dernières décades pour constater l'existence d'un vif désir d'« aggiornamento » dans les Eglises de notre continent. Ce désir se retrouve dans les assemblées successives, épiscopales ou similaires, qui ont eu pour thème l'Eglise et la ville. Au Brésil, l'archevêché de São Paulo a inclus dans son plan d'action pastorale le plus récent les grands problèmes découlant de la réalité de la mégapole dans laquelle il se situe. D'autres exemples montrent que l'Eglise du continent cherche à se mettre au pas de la cité moderne, à la suite de Vatican II, et notamment à la lumière de la Constitution *Gaudium et Spes*. Ce sont des signes d'espérance.

rôle des élites

Cependant, en général, on est obligé de reconnaître que la présence de l'Eglise, dans les grandes villes du Brésil comme dans les villes de l'Amérique latine, ne dépasse pas le stade de la simple adaptation de modèles mis-

2/ Le sujet est traité dans: A.A. CERBI *Due ecclesiology*. Bologne, EDB 1975.

sionnaires ruraux, ou de modèles viables dans de petits centres urbains. Dans les années cinquante, le P. Lebreton a formulé le « principe pour l'action » selon lequel le militant doit absolument « *adhérer à la réalité* ». Ce principe, souvent cité dans les milieux d'Action Catholique d'alors, n'a pas trouvé une expression significative dans les modèles d'évangélisation urbains. Il faut reconnaître que l'on est parvenu à élaborer des modèles de présence dans le milieu rural avec un réel succès, et même, avec un succès moindre, dans la périphérie des villes. Un exemple d'expérience réussie est celui des communautés ecclésiales de base (CEBS).

Mais on ne peut dire de même en ce qui concerne les classes moyennes et les élites. Et chez ces dernières on perçoit parfois un certain ressentiment, car elles ont l'impression d'être victimes de négligence et d'abandon de la part de l'Eglise. Il convient donc d'aborder des questions importantes telles que la *connaissance indispensable* des mécanismes endogènes qui déterminent le rythme de la ville, ainsi que le fonctionnement des facteurs culturels spécifiques qui façonnent le quotidien urbain. Dans la mesure où grandit cette connaissance, on peut apporter de manière plus efficace le message chrétien aux différents milieux urbains où la vie se manifeste. On pourra vivre alors la mystique du ferment dans la pâte, et la présence chrétienne deviendra plus efficace.

C'est ici que se place la question du **rôle missionnaire** des élites chrétiennes urbaines. Et dans le cas particulier de l'Amérique latine, il est urgent de s'interroger sur le lien entre élites et mouvements chrétiens populaires dans la construction du Royaume dans la ville.

Il faut bien admettre qu'en ce domaine on a fait peu de chemin. On doit même reconnaître *une certaine défaite* des élites chrétiennes dans la marche historique de nos Eglises. Je fais allusion à cette période de retrait auquel ont contribué, entre autres, certains facteurs politico-idéologiques, par exemple lorsque des gouvernements autoritaires ont empêché ou soumis à la censure les tentatives de participation des élites aux changements sociaux. Ce qui est arrivé aux responsables de la société civile est arrivé naturellement aux responsables religieux. L'extinction presque totale des mouvements d'Action Catholique dans notre pays prouve suffisamment ce qu'on affirme ici.

La suppression de la liberté a provoqué un sentiment de frustration ; elle a empêché une prise de position qui existait déjà chez nos frères laïcs et représentait un espoir. En vérité, la disparition des mouvements d'Action Catholique spécialisés est la cause d'un vide pastoral. Il n'y a pas eu de substitution ou de tentative de continuité mais au contraire une rupture violente. Par

la suite, qu'ils soient revenus d'exil ou qu'ils soient restés au pays, les responsables ont préféré s'éloigner de l'action ou même demeurer dans l'anonymat. Dans la vie de ces chrétiens, une période de diaspora a fait suite aux engagements antérieurs. Cette réalité allait durer quelque temps.

Cependant les faits ont montré que, malgré tout, les élites chrétiennes ne s'étaient pas éloignées tout à fait de l'Eglise. On retrouve chez elles les vestiges d'une véritable inquiétude sur l'engagement historique implicite dans la foi chrétienne. Il est donc temps de se consacrer davantage à la formation missionnaire des élites urbaines, en commençant par celles qui sont le plus préoccupées par la mission.

être élite : une responsabilité

Pour le chrétien, faire partie de l'élite n'est pas un privilège mais bien une responsabilité. Quel est donc le rôle des élites dans le projet de l'Envoyé du Père sur le monde, projet auquel l'Eglise est associée selon la parole du Ressuscité : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie » (Jn 20,21) ?

Pour situer la place des élites et leur tâche missionnaire, on peut prendre pour base l'étymologie du mot. Elite vient de « eligere » (choisir) ou de « electum » (élu, sélectionné). Cela suggère, comme on le voit, un groupe restreint, religieux, économique ou socio-culturel, de statut supérieur reconnu, inséré dans un groupe plus vaste. Le concept d'élite est donc lié à celui de commandement. Cela signifie qu'il existe des fonctions pour les élites de toute nature.

D'une façon générale, on peut reconnaître aux élites deux fonctions particulières qui manifestent d'ailleurs l'importance des personnes qui travaillent au développement des projets communautaires comme celui dont nous traitons : la transformation du monde selon la perspective chrétienne.

La **première fonction** des élites consiste à consolider les valeurs fondamentales permettant la dignité de vie dans la société. Cet effort suppose aussi la lutte pour l'adoption de ces valeurs par la collectivité. Les élites sont certainement les plus aptes à provoquer l'adhésion à ces valeurs. Leur succès dépendra de leur manière d'en témoigner dans la vie quotidienne. Cet aspect est particulièrement important car l'absence de ce témoignage explique la perte de crédibilité des élites et même des institutions dans la société moderne³.

3/ M.F. MIRANDA, *Um homem perplexo, o cristão na sociedade*. São Paulo, Loyola, 1989.

La **deuxième tâche** des élites est de mettre sur pied les structures sociales essentielles, fondées sur les valeurs évoquées plus haut. Ces structures politiques, économiques, sociales, religieuses, culturelles, etc., sont destinées à marquer la société en lui donnant son identité. Le niveau qualitatif des élites leur confère compétence et autorité parmi les différents secteurs sociaux. La crise des élites actuelles, très nette, est également dangereuse pour l'avenir de la société. Dans certains secteurs où elle est plus intense, comme en politique, elle est à l'origine d'une méfiance et d'une insécurité généralisées dans les masses populaires. Cela rend donc urgent la formation d'élites chrétiennes capables de prendre leur place, de manière plus efficace, dans le cheminement de l'Eglise sur notre continent.

de nouveaux horizons

Il ne s'agit naturellement pas ici de réalités entièrement nouvelles comme le serait, par exemple, la mise en place d'une méthode jusque-là inconnue. Il s'agit de revoir des stratégies, d'organiser des activités apostoliques confiées à différents secteurs, de sauver de l'oubli des éléments importants de la théologie de la mission. Il est important de comprendre que le mouvement de l'histoire est pendulaire, dialectique, en sorte que le sauvetage d'éléments apparemment dépassés peut être indispensable à une synthèse conduisant au progrès. Les pas de l'Eglise à travers le temps obéissent à une logique semblable.

En ce qui concerne l'élite, la préoccupation de l'Eglise de notre continent apparaît clairement dans les différents documents en provenance du Conseil Episcopal Latino-Américain (CELAM) depuis le Concile Vatican II. Le sujet a été traité à Medellin comme à Puebla et à Saint-Domingue. Il faut mentionner spécialement les récentes prises de position de différents représentants de la *théologie de la libération* : dans le cadre de leurs analyses, ils commencent à souligner l'opportunité d'une entente entre la pratique pastorale populaire et les mouvements apostoliques surgis dans les classes moyennes, mouvements qui accueillent une bonne partie des élites religieuses⁴.

Au Brésil, dans l'orbite du Centre Alceu Amoroso Lima pour la Liberté (CAAL), une organisation réunit une majorité de laïcs soucieux d'une entente pastorale entre les mouvements populaires et les chrétiens de classe moyenne. La première rencontre organisée par ce groupe a adopté comme

4/ Cf. P. RICHARD, *A Teologia da Libertação na nova conjuntura, temas e desafios novos para a década de noventa*, in Revista Ecle-

siástica Brasileira, Petrópolis, 51 (203): 651-663, set. 1991.

texte de base un article de Clodovis Boff, membre brésilien connu de la théologie de la libération et principal défenseur de ce débat parmi nous. Ce mouvement a déjà des ramifications significatives et il est devenu au Brésil la principale expression de l'effort pour réunir les élites avec la pastorale populaire⁵.

Comme on vient de le voir, tout indique que les temps sont mûrs pour un renouveau de l'engagement en vue de former des dirigeants placés aux centres d'influence et de décision de la société. Dans le cadre de cette formation, on accordera une grande place au développement de la **mystique missionnaire**. Cette mystique sera nourrie convenablement par l'échange et la révision de vie qui sont possibles lorsque des petites communautés de dirigeants s'insèrent dans les milieux de vie et de travail comme ferment de renouveau.

La place donnée à **l'incarnation** est un autre élément indispensable pour suivre Jésus Christ; elle fera donc partie de la formation spirituelle de ces dirigeants. Animées du désir de suivre et d'imiter Jésus Christ qui n'est pas venu pour être servi mais pour servir (Mt 20,28), les petites communautés, situées en plein milieu de vie et de travail, se joindront aux autres dans la construction d'une société juste et fraternelle.

On doit reconnaître que tout n'est pas prêt pour que l'effort de cette pastorale des élites obtienne le résultat souhaité. Des mises au point sont à réaliser, des difficultés à surmonter, en particulier des questions générales sur la conception qu'on se fait du laïcat dans l'Eglise. Nous sommes dans une période d'espoir mais également de risques. Si on ne reconnaît pas *l'autonomie du laïcat*, on court le risque d'encourager les élites à fuir le monde au lieu de s'y engager avec joie et courage (Ac 28,31).

L'Eglise de notre continent n'est pas étrangère à cette réalité. La préoccupation qui s'était déjà manifestée à l'occasion de Puebla a été réaffirmée à Saint-Domingue. Au Brésil les documents de l'épiscopat insistent sur la formation permanente des laïcs, leurs rapports avec la hiérarchie et leurs façons d'être présents dans le monde. Lors des réunions organisées par les diocèses, le sujet est habituellement à l'ordre du jour. Dans ses directives pastorales pour la période 1991-1994, la Conférence Nationale de l'Episcopat du Brésil reconnaît que : « ... la présence des laïcs et leurs services dans la communauté ecclésiale revêtent fréquemment le caractère de complément au minis-

5/ Cf. M.H. ARROCHELLAS, *Classes médias e opção preferencial pelos pobres*. São Paulo, Paulinas 1993.

tère sacerdotal. Cette situation a conduit, soit à la cléricisation de nombreux laïcs, soit à leur maintien dans une position d'infériorité et de dépendance face à une Eglise fortement centrée sur le clergé. Leur participation aux décisions pastorales, avec une responsabilité effective, est encore très réduite »⁶. Et la CNBB conclut: « Le moment est certainement venu pour que les Eglises définissent mieux la présence et l'action des laïcs dans la communauté ecclésiale⁷. »

deux mesures à prendre

Au moment où l'Eglise du continent encourage les élites chrétiennes des villes à un engagement missionnaire, deux mesures apparaissent fondamentales. La première consiste à *promouvoir des petites communautés* ou des groupes de travail susceptibles de retirer les militants de l'isolement auquel ils sont fréquemment sujets, comme tous les habitants des grands centres. Cette expérience de communion rendra plus faciles la révision de vie et la manière d'agir.

La deuxième mesure consiste à rechercher des modes permanents d'*union entre ces groupes*. Il ne faut pas oublier qu'eux aussi peuvent succomber à la tentation de l'isolement, reflet de l'individualisme moderne souvent présent dans le dynamisme de la ville.

Ces deux mesures constituent, à leur tour, un défi à la pastorale traditionnelle. En effet, elles mènent à la décentralisation de la paroisse sur des bases missionnaires autonomes en vue de plans adaptés à la réalité particulière du milieu où elles vivent, sans pourtant aller contre l'union de toute la communauté paroissiale.

L'Eglise ne peut être absente du monde sous peine de se renier. Elle n'existe pas d'elle-même, ni pour elle-même mais bien au service de Celui qui l'envoie et de ceux à qui elle est envoyée. C'est pourquoi elle doit sortir à la recherche des hommes, ses frères, au lieu de les attendre, et vivre en état de mission comme son Maître et Fondateur.

Djalma Rodrigues de Andrade

*Rua Marquês de Sao Vicente, 225
22453-900 – Rio de Janeiro
(RJ)Brésil*

6/ CNBB, *Diretrizes Gerais da ação pastoral da Igreja no Brasil 1991-1994*. Doc. CNBB, 48. São Paulo, Paulinas, n° 261.

7/ *Ibid.*, n° 262.

ROTTERDAM

MISSION URBAINE

par Jack Sier, Leo van Lanen et Herman Ijzerman

Les auteurs de cette réflexion sont tous engagés dans la Pastorale des Vieux Quartiers de Rotterdam (Pays-Bas). Jack Sier, assistant pastoral, travaille dans l'équipe ouest, Leo van Lanen, s.j., dans l'équipe sud, et Herman Ijzerman, pasteur réformé, est responsable de la formation et de l'accompagnement.

Les vieux quartiers de Rotterdam illustrent bien les bouleversements créés par l'afflux des immigrés dans les villes européennes. Mais comment les Eglises peuvent-elles répondre aux besoins de ces populations et les aider à se prendre en charge ? J. Sier, L. van Lanen et H. Ijzerman décrivent leur expérience et partagent leurs questions.

Au centre de la ville se trouve une sculpture de Zadkine: un homme, les mains tendues vers le ciel, un grand trou dans la poitrine. Cette statue rappelle le grand bombardement de 1940, lorsque le centre de la ville a été complètement rasé. Rotterdam a maintenant un cœur neuf, moderne, qui bat rapidement. Avec son port, c'est une ville de 600.000 habitants, laborieuse, riche en couleurs. Mais 50.000 personnes sont au chômage, soit 20% de la population active, et cette proportion atteint ou dépasse même 50% dans certains quartiers. C'est à la fois une ville internationale aux commerces florissants, à l'architecture moderne, aux beaux quartiers tranquilles, mais aussi une ville de passions, avec les jeux de hasard, la toxicomanie, la pauvreté accumulée dans certains quartiers sales et dangereux. Il existe des dizaines de Rotterdam selon l'âge, la condition sociale et le pays d'origine, le quartier où l'on vit, les perspectives d'avenir possibles, le fait de travailler ou d'être au chômage. Nous allons parler ici des quartiers où la « Mission Urbaine » est particulièrement présente à travers la Pastorale des Vieux Quartiers (PVQ).

brève histoire de la PVQ

La Pastorale des Vieux Quartiers a commencé il y a vingt ans à l'ouest de Rotterdam. Ses activités missionnaires se situent dans la tradition de la *Mission Urbaine* qui se consacre à des initiatives ecclésiales dans les secteurs à problèmes des grandes villes occidentales. On constate en effet une affinité substantielle entre la « Mission Populaire Evangélique de France », le « Community Work » en Angleterre, la Paroisse Protestante d'Harlem à l'est de New York, certaines activités de maisons de jeunesse et de service social aux Pays-Bas, et certains projets de la Mission Urbaine dans le tiers monde.

A travers le Conseil Oecuménique des Eglises, les maisons de jeunes de Rotterdam ont rapidement pris contact avec la « Mission Urbaine » d'autres villes européennes et du tiers monde. L'œuvre s'est étendue lorsque le Synode Général des Eglises Réformées des Pays-Bas a décidé de financer des activités dans les grandes villes. Ainsi est née une collaboration avec l'Eglise luthérienne qui a fourni un lieu de travail. Par ailleurs, à partir de 1988, le doyenné catholique de Rotterdam et le diocèse se sont mis à collaborer et ont nommé un permanent dans trois équipes. L'ensemble du personnel représente cinq équipes qui travaillent dans cinq vieux quartiers, soit 17 permanents missionnaires (7 femmes et 10 hommes).

les vieux quartiers de Rotterdam

Bien que différents entre eux, les vieux quartiers de Rotterdam ont des traits communs. A l'origine, ce sont des quartiers ouvriers, nés de la croissance rapide du port de Rotterdam. Ces trente dernières années, ces quartiers ont totalement changé avec l'arrivée d'un flot d'immigrants. Les Néerlandais plus fortunés partent vers les faubourgs laissant la place aux Espagnols, Yougoslaves, Portugais, Turcs, Marocains, Cap-Verdiens, Surinamiens, Antillais... Des églises sont fermées ou démolies par manque de pratiquants et de moyens pour les entretenir. A leur place, on construit des mosquées. Le pourcentage de chômeurs est très élevé, tant chez les Néerlandais que chez les immigrés, mais les Néerlandais sont en général plus âgés. Les réfugiés, toujours plus nombreux, ne trouvent de logement que dans les vieux quartiers. La toxicomanie et la criminalité y provoquent un grand sentiment d'insécurité et les partis d'extrême-droite s'y renforcent.

Cette description pourrait sembler donner une image trop négative de la réalité. En fait, on prend aussi beaucoup d'initiatives. Des habitants collaborent pour rendre leur quartier plus propre et plus sûr et s'entraident pour toutes

sortes de petits travaux. Ils organisent des fêtes et des services comme l'aide aux personnes âgées, l'accueil permanent, les maisons de quartier... Ils plantent des fleurs au milieu du béton et accrochent des ampoules aux endroits obscurs. Ils aménagent une petite place ou une aire de jeux pour les enfants et en assurent la surveillance. Ils cherchent à s'en tirer avec un revenu minimum... Partout les habitants affrontent les difficultés de la vie en commun avec des gens du monde entier.

les objectifs

La PVQ veut agir à la fois dans les quartiers et dans les Eglises. *Dans les quartiers*, inspirée par l'Évangile, elle offre son aide aux personnes et aux groupes qui luttent pour rétablir et maintenir leur dignité et leur responsabilité dans les affaires déterminantes pour leur existence. On retrouve dans cet objectif les points de départ de la Mission Urbaine : « La mission de Dieu commence par les hommes ; la mission commence par la conscience de ce que sont les hommes ; organiser les gens pour les rendre forts. »

Les besoins et les intérêts des gens déterminent la méthode de travail, car le monde des Vieux Quartiers de Rotterdam ressemble beaucoup à un vague ramassis de gens hors service : personnes âgées, anciens malades psychiques, étrangers, personnes en concurrence sur le marché du logement et du travail. Dans la vie urbaine, la situation de pauvreté favorise la dissolution des communautés, car la lutte pour la survie, dure, rapide et compliquée, exige toute l'énergie des individus. Par ailleurs, la PVQ travaille pour qu'à l'intérieur des Eglises établies, de l'argent et des moyens soient mis à la disposition des gens et qu'on leur offre des possibilités de se développer à partir du quartier. De plus, pour soutenir ce travail à la base, les Eglises sont invitées à mettre en place et à entretenir avec les habitants un réseau national et européen.

activités et priorités

Les intérêts et les besoins des habitants des quartiers déterminent le travail des permanents. Ils participent à l'embellissement des rues, à la sécurité, aux fêtes de quartiers. Ils organisent l'arrivée et l'accueil des nouveaux venus, particulièrement des personnes âgées et isolées. Ils assurent des cours à domicile pour les femmes musulmanes. Ils aident les organisations d'immigrés, les associations de mosquées et les organisations féminines. Ils prennent des contacts individuels avec les habitants, accompagnent et forment des

coopérants volontaires. Ils participent aux célébrations ecclésiales et aux commissions de quartier...

L'agenda du travailleur PVQ est donc souple et déterminé par l'histoire et les événements. Par exemple, dans le quartier Bloemhof, depuis des années, l'équipe PVQ a de bons contacts avec les associations de mosquées turque, marocaine et pakistanaise. Au début, il s'agissait de demandes d'aide sociale de toutes sortes. On en est venu à rechercher ensemble les moyens d'une réelle insertion sociale afin de mieux gérer, en conformité avec la législation, les intérêts des gens dans les domaines de la santé, de l'enseignement, du logement, des loisirs et des activités socio-culturelles. Ainsi a démarré un processus de formation qui permet aux dirigeants des associations de mosquée de mieux saisir la problématique de leur quartier et d'entrer en dialogue avec les institutions sociales et les partis politiques. Autour de ces dirigeants, quinze personnes de trois nationalités se sont impliquées, et deux d'entre elles sont maintenant sur la liste électorale du quartier.

collaboration avec d'autres instances

Dans les Vieux Quartiers, beaucoup d'autres instances sont au service du mieux-être des habitants : le service social, la police, l'œuvre du progrès, les maisons de quartier, l'aide aux personnes âgées... Le plus souvent, la PVQ collabore en bonne harmonie avec elles. Parfois, les contacts sont difficiles car les Néerlandais sont souvent majoritaires dans les organisations d'habitants. Dans le passé, les options affirmées de la PVQ en faveur des immigrés et de leurs organisations ont, assez souvent, fait surgir des conflits. Longtemps les associations de mosquée ont été ignorées par les œuvres sociales laïques. Les dirigeants des mosquées, et parfois les imams, cherchaient d'eux-mêmes le contact avec les travailleurs ecclésiastiques.

Vers la fin des années 70, par le jeu des relations, des organisations d'assistance ont vu le jour. Elles ont pu atteindre la plus grande partie de la population immigrée. Un rapprochement s'est peu à peu effectué entre des associations de mosquées et les organisations de résidents où quelques Turcs se sont engagés. De même, des contacts sont maintenant recherchés avec la communauté marocaine qui éprouve de grandes difficultés à s'insérer. Peu à peu, des instances néerlandaises osent passer outre au soupçon qui pèse sur toutes les associations de mosquée accusées d'avoir des opinions politiques de droite.

La PVQ s'efforce de garder son caractère propre en s'intéressant particulièrement aux problèmes personnels de ceux qui ne font partie d'aucun groupe. Des contacts dans la rue, des visites à domicile ou d'autres circuits mènent parfois à de longs cheminements avec des gens bloqués et isolés. Ces contacts demandent au travailleur beaucoup de temps et d'énergie. Il est l'intermédiaire qui permet de rejoindre un petit groupe dans le quartier. Une personne qui avait de sérieuses difficultés financières disait : « Mille florins d'assistance sont un sou comparés à la rencontre d'un homme qui écoute et qui essaie de me comprendre. »

formation de la communauté

Au cours des années sont nés de petits groupes de volontaires. Progressivement, le travail devient moins dépendant des seuls professionnels. Ces volontaires viennent aussi bien du quartier que des Eglises. Dans l'attention aux personnes et par des réunions d'équipe, ils sont pris en charge et accompagnés dans leurs activités : l'accueil, les clubs de dîner, les cours de langue.

Chaque semaine, ou toutes les deux semaines selon les quartiers, de petits groupes se réunissent pour prier, célébrer la vie, chanter, écouter la Parole et célébrer la Cène. La composition de ces petites communautés est œcuménique. Les Blancs y sont encore en majorité. Bien que ces communautés soient appelées « Eglises de quartier », beaucoup de participants viennent d'ailleurs. Ils choisissent ainsi leur façon d'être Eglise et se veulent actifs dans le quartier concerné. L'existence de ces communautés nous amène à nous poser certaines questions. Est-il possible de faire de la vie du quartier le point de départ de l'expression religieuse ? Comment l'expérience nourrit-elle parole et sacrement ? Qu'y a-t-il à célébrer dans une situation de retard, de solitude, d'impuissance ? Comment, dans une telle situation, manifester que Dieu s'occupe des hommes ? Pourquoi Pâques est-il si loin et le Vendredi-Saint dure-t-il si longtemps ?

liens avec les communautés et les paroisses

Au départ, il s'agissait d'activités missionnaires à partir des maisons de jeunes et des quartiers. Des religieux y étaient engagés de leur propre initiative, par exemple dans l'œuvre des femmes immigrées. En 1976, l'Eglise Réformée a été la première à intégrer l'œuvre missionnaire des quartiers dans sa gestion. Les contacts se sont développés à la base entre les travailleurs PVQ, les religieux et les pasteurs des paroisses d'immigrés. En 1988, l'Eglise catholique, à l'invitation expresse de la PVQ, a commencé à collaborer struc-

turellement, d'abord en nommant un travailleur et, un peu plus tard, en reconnaissant ce travail et en y affectant deux religieux (un homme et une femme) déjà actifs de leur propre initiative depuis des années. Le plus souvent, les travailleurs PVQ sont officiellement attachés aux communautés ou aux paroisses où ils travaillent (les paroisses catholiques participent au salaire des travailleurs catholiques).

Au début, la PVQ s'est développée selon sa propre spécificité en prenant ses distances par rapport aux Eglises établies, orientées surtout vers les questions internes de leurs communautés. Le champ d'action des permanents étant le quartier, la rue, les hommes, il était difficile de répercuter à l'intérieur des Eglises les expériences des travailleurs PVQ. Les Eglises qui fournissaient les fonds nécessaires interrogeaient régulièrement la PVQ: « Ce que vous faites, n'est-ce pas uniquement de l'assistance sociale ? Faut-il être pasteur pour cela ? Qu'obtenez-vous d'un point de vue ecclésial ? ». Les Eglises sont encore peu habituées à donner sans recevoir, à envoyer hommes et argent en billet aller simple. Mais avec l'évolution ecclésiale et sociale des dernières années, les contacts entre la PVQ, les paroisses et les communautés se sont beaucoup améliorés et la collaboration se cherche.

défis et difficultés des travailleurs PVQ

Quand on entre dans un vieux quartier, par quoi faut-il commencer ? Comment prendre contact ? Comment faire ce voyage sans billet de retour ? A partir de quelle position se mêler à la vie et à la lutte d'hommes qui ne font pas partie de notre milieu de vie ? Comment des hommes sont-ils impliqués activement, dès le début, dans l'action à mener, en continuant à jouer le rôle principal sans devenir dépendants ?

Ces questions montrent que l'on doit d'abord investir beaucoup dans le travailleur PVQ lui-même. Il faut plusieurs années avant qu'il ou elle comprenne de l'intérieur ce qui se passe dans un vieux quartier. Il est particulièrement difficile d'entrer dans la vie de quelqu'un qui a grandi dans une société moderne ou qui y a été importé, faisant, durant de longues années, l'expérience de l'échec, de l'humiliation et du rejet, considéré comme trop coûteux, trop gênant, trop dangereux. Comment apprendre à écouter la manière dont Dieu agit dans la vie d'hommes sans voix ? Comment collaborer à l'action de Dieu en permettant à des hommes de se soutenir mutuellement, sous des formes parfois très fragiles et passagères de vie communautaire, dans le rire, la fête, le chagrin et... le combat ?

Il arrive que, de par sa formation théologique, le travailleur PVQ ne soit pas suffisamment préparé à entrer dans une situation où, sans statut ni position reconnue, il doit trouver son chemin vers les hommes. Il doit souvent changer totalement et laisser la réalité des habitants chambarder ses idées acquises. On peut considérer les anciens quartiers comme le laboratoire où une société multiculturelle est en fermentation. Dans les organisations sociales et politiques comme dans les Eglises, il n'y a que peu de laborantins qualifiés. Il faut évidemment croire que Dieu aime le quartier et ses habitants et qu'il veut vivre avec eux une histoire de salut. Il faut y croire soi-même et aimer le quartier, mais cela ne suffit pas. Créer et entretenir des contacts, travailler avec des hommes de cultures et de religions diverses, gérer l'impuissance, sentir les évolutions sociales, rester enthousiaste dans une réalité dure, où l'individualisme réduit au minimum solidarité et participation, tout cela exige beaucoup du travailleur. Quelles sont alors les sources qui lui donnent la possibilité de tenir ?

Pour cela, il est né à Rotterdam un Institut de Formation et d'Accompagnement. Un travailleur a été libéré à mi-temps pour organiser cette formation et cet accompagnement. Le but visé est d'apprendre à regarder, à écouter, à ressentir, en vue d'acquérir une bonne méthode de travail et une bonne attitude. Cette formation porte aussi sur l'analyse critique de l'évolution sociale et de ses conséquences pour l'établissement de priorités d'action, le développement d'une spiritualité missionnaire personnelle et le travail en équipe. Comme partout, les travailleurs(euses) PVQ ne sont pas des surhommes et les problèmes ne manquent pas tant sur le plan personnel que collectif.

accompagnement administratif des Eglises

A la base, on a toujours travaillé dans un cadre œcuménique. Au début, la PVQ dépendait de l'Eglise Réformée. La collaboration avec les Eglises luthérienne et catholique conduit petit à petit à une forme d'administration interecclésiale, mais la concertation se fait à une allure de tortue. Il est difficile de comprendre comment des Eglises qui rêvent du Royaume soient en même temps si lentes à unir leurs efforts et manifester ainsi quelque chose de ce rêve. Nous n'avons cependant pas à nous plaindre à Rotterdam car la pastorale des quartiers y est organisée de façon œcuménique.

Maintenant que les Eglises se vident, qu'il y a moins d'ecclésiastiques et de moyens, on doit faire des choix. Il n'est pas impensable que le souci de sauvegarder sa propre Eglise et les stratégies de survie à l'intérieur des Eglises mutilent le Corps du Christ en l'amputant de son organe mission-

naire. Un travail catégoriel comme la Mission Urbaine se trouverait alors dans le pétrin. L'Eglise marcherait-elle avec des béquilles ?

contexte théologique

Des travailleurs(euses) PVQ sont nommés et envoyés par les Eglises pour donner forme à la « Missio Dei » dans des quartiers urbains. Ils croient que Dieu travaille dans le monde, dans la ville, dans la vie des hommes, et qu'il a une prédilection pour les sans-voix. Il existe une union mystique entre Dieu et ces hommes: « J'ai vu la misère de mon peuple, je l'ai entendu crier sous les coups de ses chefs de corvée : oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour délivrer mon peuple » (Ex 3,7-8).

Chez le travailleur ou la travailleuse, cela se traduit par un effort pour « voir, entendre, connaître et aller vers », pour être présent avec le cœur et le sentiment et avec la capacité d'analyser des situations sociales et d'y réagir méthodiquement. D'autre part, nous sommes marqués par notre position ecclésiale et sociale (formation, classe moyenne), notre propre histoire en Eglise et notre manière de croire. Pouvons-nous nous dépouiller de cela et nous ouvrir suffisamment de l'intérieur aux expériences de foi vécues par les habitants des quartiers ? Dans le chaos où nous vivons avec les hommes et soumis à des pressions de toutes sortes, nous intéressons-nous à la présence de Dieu ?

A Rotterdam, cœur économique des Pays-Bas qui bat irrégulièrement mais rapidement, d'immenses bâtiments de banques et d'assurances élèvent le trône de Mammon bien au-dessus des hommes. Il y émerge aussi des lieux où cohabitent des personnes du premier et du tiers monde. Ce sont les laboratoires d'une nouvelle culture, laboratoires où beaucoup de couleurs, de conceptions de la vie et de la foi, d'odeurs, de styles de vie et d'options politiques (de l'extrême gauche à l'extrême droite) se mêlent au chômage, au manque de logement, à la solitude, au manque de formation et d'argent, à l'insécurité et au mécontentement, des laboratoires où la richesse des différences n'apparaît pas parce que, aux yeux de l'establishment, cela coûte trop cher. Peu de gens sont au fait de ce qui fermente dans ces vieux quartiers de ville.

Comme travailleurs(euses) PVQ, nous voulons essayer d'être proches des habitants des quartiers, de les voir et de les entendre afin de chercher avec eux des moments et des lieux où la vie devient « plus intacte », où elle se sanctifie. Dans ce contexte, l'Esprit peut-il nous remettre Jésus en mémoire, dans notre façon de penser et de sentir ? Les Eglises qui nous envoient nous demandent aussi : « Que rapporte votre travail (pour l'Eglise) ? » La question

est compréhensible et peut-être légitime, vue d'une Eglise qui lutte pour sa survie dans ce monde occidental. Mais ne devons-nous pas croire que, si les Eglises paient le petit « billet aller simple dans le quartier », Dieu lui-même paiera le billet de retour ? Quel est donc le but du voyage ?

La vision de la statue de Zadkine évoquée au début de cet article continue de nous accompagner. Rotterdam demeurera une ville sans cœur, si le cœur n'est pas là où des habitants sont dans le besoin. Dieu n'est pas absent de la ville. Il habite auprès de ces hommes. Autrefois, des missionnaires portaient d'Europe dans le monde entier. Maintenant dans notre ville, entre les grands palais vitrés, habitent des hommes du monde entier. Les hommes que nous cherchions naguère très loin cohabitent maintenant avec nous. Et le fait que les paroisses les plus vivantes de notre ville sont les paroisses d'immigrés n'est-il pas aussi un signe pour nous ?

conclusion

Toutes sortes de questions continuent à nous accompagner et nous voulons les partager avec vous :

- où l'Esprit nous mènera-t-il ? Irons-nous vers un contact encore plus profond avec les hommes du quartier, ou bien reculerons-nous parce que nous dérivons de notre place intime dans l'Eglise et dans la société ?
- comment la spiritualité et l'engagement social se fécondent-ils mutuellement et engendrent-ils une force qui nous aide à tenir ?
- comment peut naître une relation créative, source d'inspiration mutuelle entre la PVQ et les paroisses et communautés existantes au service de la ville ?
- le « pouvoir établi » des instituts ecclésiaux s'émiette, heureusement. Comment cette impuissance peut-elle devenir à son tour une force au service des hommes sans voix ? Quelles en sont les conséquences sur la parole, les sacrements et la fonction dans l'Eglise ?

Nous ne prétendons pas tout savoir. Vous aussi, vous vous posez sans doute bien d'autres questions que nous recevrons volontiers. Nous voulons apprendre de ceux qui sont engagés dans des actions du même ordre.

*Jack Sier
Leo van Lanen
Herman Ijzerman*

*Urban Mission
Sara Burgerhartsingel 215
3813 NH Amersfoort - Nederland*

DAGOUDANE-PIKINE

par Gérard Vieira et Jean Daviet

Gérard Vieira et Jean Daviet, spiritains, évoquent pour nous la naissance de Dagoudane-Pikine. Nous avons là un exemple typique de la façon dont des communautés chrétiennes, très minoritaires, s'organisent en Eglise pour répondre de façon originale aux besoins qui se manifestent.

NAISSANCE D'UNE VILLE ET D'UNE ÉGLISE

Né de la volonté des autorités coloniales, Pikine s'est développé à partir de 1952. Les premiers « déguerpis » se sont installés sur d'anciens terrains militaires au lieu-dit Dagoudane non loin des villages lébou traditionnels. En 1950, il y avait 200 habitants sur cette zone. Vingt ans plus tard, Pikine comptait 150.000 habitants. C'est à cette époque que s'accroît le déferlement des « déguerpis », comme on appelait alors les arrivants de Dakar. On en comptait entre 50 à 80.000 par an. Un programme d'assainissement de la capitale obligeait les habitants des quartiers malsains à partir devant les bulldozers. Au recensement de 1992, la Préfecture de Pikine atteignait 1.200.000 habitants !

En 1952, la zone commence à être visitée par les prêtres de Dakar. Mais c'est seulement en 1954 qu'un Spiritain est détaché en vue d'une fondation. Son premier travail sera de construire une petite chapelle couverte en paille. Elle est brûlée le soir même de sa finition. En Alsacien têtu, il se remet au travail dès le lendemain et cette fois, il construit en dur. La paroisse est érigée en 1955 sous le vocable de Notre-Dame du Cap Vert. Une deuxième chapelle, plus grande, ainsi que le presbytère sont terminés en 1957. L'église actuelle qui peut contenir un millier de personnes date de 1962. Après le départ du fondateur en 1967, deux prêtres spiritains

sont chargés de cette ville en extension et commencent à s'intéresser aux quartiers.

En 1971, Pikine compte 150.000 habitants. C'était déjà beaucoup pour deux prêtres. Au sortir de Vatican II, avec la « réhabilitation » du rôle des laïcs, membres à part entière de l'Eglise, chargés de « mission » eux aussi, il n'était plus possible de mener une pastorale calquée sur le passé où le curé était un peu le « pape » de sa paroisse, et l'on s'oriente vers un travail avec les laïcs en dépassant le binôme habituel: prêtres/catéchistes. C'est ainsi que la première communauté de quartier est née en janvier 1971. Elle regroupait une vingtaine de familles, pour rester à échelle humaine et permettre à quelques-uns de ses membres de se révéler comme animateurs. L'idée a été accueillie avec faveur. Nous ne savions pas alors que, dans d'autres pays et même dans une autre paroisse de Dakar, des essais semblables se faisaient. J'y vois un signe du travail de l'Esprit.

Les deux premières années, on s'est surtout efforcé de mettre les familles en relation les unes avec les autres et d'accueillir les nouveaux venus qui, souvent, se croyaient les seuls chrétiens parmi les musulmans. Nous avons travaillé à faire passer l'idée d'une **Eglise-Famille**, dépassant les frontières ethniques, à faire comprendre ce qu'est une communauté chrétienne.

En 1974, devant l'afflux de la population qui avait doublé en trois ans, nous nous sommes lancés dans *certaines « ministères » plus spécialisés* à partir des besoins découverts dans la communauté. Prenons l'exemple des baptêmes d'enfants: comment faire pour qu'ils ne soient plus un acte formaliste mais l'occasion d'une éducation de la foi? Il était évident que les prêtres ne suffiraient pas pour que le travail soit bien fait¹. La réponse a consisté à susciter des « *préparateurs de baptême* » et à les former. Chaque quartier devait avoir les siens, au moins dans chacune des langues principales. Au début, ils participaient à l'une ou l'autre préparation faite par un prêtre. Nous avons en même temps créé *des schémas d'animation* pour ces réunions dont le cœur est une Parole de Dieu, préparée, expliquée, priée. Ces schémas varient nécessairement selon la situation de la famille: on ne dit pas la même chose à une famille pratiquante et mariée à l'Eglise, à une famille non baptisée, non catéchisée, non mariée à l'Eglise, ou encore à un homme et une femme (souvent jeune) qui ont eu un enfant « par accident » et qui ne peuvent se marier. Chaque cas est à considérer et les responsables laïcs ont appris à le faire.

^{1/} En 1979, avant la création d'une nouvelle paroisse, Pikine comptabilisait 900 baptêmes (adultes et enfants).

Il était aussi important *d'intéresser les parents à la catéchèse de leurs enfants*. Il y a, bien sûr, les réunions... Nous avons suggéré que chaque communauté ait un responsable qui ferait le lien entre les groupes de catéchisme (enfants ou adultes) et les familles. Ce peut être un retraité qui a du temps et qui sait parler aux adultes. Il s'enquiert des présences et des absences, rappelle les cotisations nécessaires, informe les parents, donne à la communauté de quartier les renseignements voulus sur les étapes de l'initiation chrétienne.

La Mission s'est aussi rapidement déchargée des **distributions de secours**. Chaque communauté de quartier a créé sa Caritas. Plutôt que de compter sur l'aide venue des Pères, il s'agissait de se poser une question nouvelle: que pouvons-nous faire déjà à notre niveau ?

Les responsables des communautés se sont retrouvés dans le Conseil Paroissial, devenu depuis *Conseil Pastoral*, et ont ainsi remplacé sans douleur les vieux membres à vie de l'ancien conseil. Un jour, en 1975, quelqu'un a posé la question : « Qu'est devenu le Conseil Paroissial ? ». La réponse est venue toute spontanée de l'assemblée : « Mais c'est nous ! ».

AUJOURD'HUI

En 1994, la paroisse de Notre-Dame du Cap Vert compte environ 600.000 habitants. 80% de la population est de religion musulmane. L'influence des confréries est considérable, comme dans le reste du Sénégal. Au Cap Vert, c'est la confrérie des Layènes qui est la plus influente. On estime le nombre des chrétiens à 25.000. Leur origine ethnique est variée: Mandjaques de Guinée-Bissau, Diolas et Mankagnes de Casamance où la religion traditionnelle reste vivace, Sérères du Sine et de la région de Thiès. En plus de ce pluralisme ethnique et religieux, la population se caractérise par une très grande mobilité.

Pikine, pour ce qui concerne la prise en charge pastorale, forme une seule paroisse: Notre-Dame du Cap Vert. Les chrétiens sont regroupés au sein de trente communautés de quartiers, elles-mêmes regroupées en cinq secteurs qui équivalent chacun à une paroisse avec ses lieux de rencontre, de culte et de formation. Cinq prêtres sont affectés à la paroisse, dont deux à mi-temps mais qui vivent ensemble. Quatre communautés de religieuses ont la responsabilité de quatre des secteurs. Elles y assurent l'accueil, la visite des familles, la catéchèse. Dans trois secteurs, elles assurent le fonctionnement d'un dispensaire, et dans un secteur un jardin d'enfants.

l'animation des communautés de quartier

C'est notre grande préoccupation et la priorité est donnée à *la formation des responsables*. Les sessions de formation ont lieu le dimanche après la messe de 8 h 30. Elles concernent les responsables de communauté, les préparateurs de baptême, les catéchistes des adultes, les catéchistes des jeunes, les responsables de la Caritas de quartier, les responsables des mouvements, des chorales, sans oublier le Conseil Pastoral de la paroisse. Toutes ces rencontres commencent par une lecture et un partage de la Parole de Dieu. Nous constatons, avec le temps, que cet effort porte des fruits : qualité des partages d'Évangile, référence plus fréquente à la Parole de Dieu lorsqu'il s'agit de faire des choix communautaires ou personnels. Le plus difficile est que *la Parole de Dieu soit le moteur d'engagements plus concrets dans la vie sociale*, les problèmes de la vie de tous les jours. Nous voudrions tellement que les chrétiens soient moteurs d'un mieux-vivre.

la Caritas

Prenant conscience que nous avons une intelligence, des bras, la volonté de faire quelque chose de grand de notre vie avec ce que nous sommes, il est possible de prendre des initiatives. Pour le Carême, un responsable de quartier a trouvé une formule devenue presque un slogan : « La Caritas, c'est toi, c'est moi, c'est nous ! » Chaque dimanche on détermine le produit à collecter : riz, huile, sucre, mil... Nous avons été émerveillés par ce que les gens apportaient. Les communautés elles-mêmes se chargent de redistribuer les dons aux pauvres de leur quartier. Il faut faire le dur *apprentissage du discernement* pour savoir qui est vraiment pauvre. Il faut faire taire ses préférences, ses relations, ses amitiés... Quelqu'un résumait la situation en disant : « Il est plus facile de donner que de partager ! »

Jusqu'à ces dernières années, la Caritas diocésaine était davantage tournée vers le milieu rural. Elle a mis sur pied nombre de projets agricoles : puits, maraîchages, élevage de bovins, moutons, chèvres, poulets, lapins... Actuellement, un gros travail de réflexion est en route pour *faire face aux problèmes spécifiques de la ville et des banlieues*. En ville, l'argent a remplacé les produits que l'on peut immédiatement collecter, stocker et partager. Et l'argent ne se manie pas de la même manière. Pour répondre progressivement à cette particularité, on s'oriente vers la création de caisses de quartiers gérées par les membres de la Caritas. Ce n'est qu'un début...

l'action avec les non-chrétiens

Disséminés dans les quartiers, les chrétiens doivent apprendre à vivre avec des hommes et des femmes, adeptes de l'Islam, religion différente de la leur mais qui imprègne la société à laquelle ils appartiennent². Chaque jour, chrétiens et musulmans se côtoient, se demandent des services, se saluent, se rencontrent lors de cérémonies de baptême, de mariage, ou lors des funérailles. Ils ne peuvent pas ne pas vivre ensemble³.

Pourtant les relations ne sont pas faciles. Dans la vie de tous les jours, dans le quartier, des solidarités existent. Mais les chrétiens constatent, bien souvent, que les musulmans, lorsqu'ils mettent en place des structures, font rarement appel aux chrétiens pour y être présents. Il faut user de diplomatie ou s'imposer par ses connaissances, son savoir-faire, pour que l'on fasse appel à vous. D'où la tentation chez certains : « Organisons-nous entre chrétiens et montrons au pays que nous sommes capables de gérer des entreprises, des commerces. »

Malgré cela, nous réfléchissons avec les chrétiens pour qu'ils avancent sur le chemin du « faire ensemble ». Nous sommes persuadés que la démocratie dont on parle tant se forge là : se mettre ensemble pour faire un Sénégal où il fait bon vivre.

prise en charge des enfants

Une chose frappe très vite celui qui circule à travers Pikine : le nombre d'enfants qui se trouvent dans les rues, les allées, les cours. C'est un cauchemar pour les automobilistes. Que font ces enfants toute la journée ? Ils jouent, ils mendient ou ils font les poubelles. En fait on s'est aperçu que la plupart de ces enfants étaient seuls toute la journée : le papa est au loin, en ville à la recherche de travail, la maman est au loin, comme bonne, ménagère, ou encore sur un marché.

Les chrétiens se sont organisés, par quartier, pour répondre à ce besoin. Ils cherchent une maison assez grande pour recevoir quinze à vingt enfants. On bâtit des toilettes s'il n'y en a pas. On cherche un garçon ou une fille du niveau de troisième pour être moniteur ou monitrice. Leur formation sera

2/ C'est ainsi qu'un certain nombre de chrétiens ont tendance, pendant le carême, à jeûner à la façon des musulmans.

3/ Dans les années 1975, des réunions régu-

lières se tenaient entre chrétiens et musulmans. L'un ou l'autre iman y a même participé. Mais les autorités diocésaines ont demandé l'arrêt de l'expérience.

assurée par une religieuse deux fois par semaine et les enfants iront à l'école quatre jours par semaine.

Il s'agit d'initier les enfants à la vie en société quelle que soit leur race. On les éveille aussi à l'écriture, à la lecture. Il ne s'agit pas de jardins d'enfants. Nous restons dans le secteur purement informel. Ce qu'il faut, c'est donner à ces enfants la possibilité d'entrer dans la vie avec quelques chances de réussite. Lors d'une fête organisée par l'une de ces écoles, j'étais assis à côté d'une maman. Fascinée par son enfant de cinq ans, elle s'est tournée vers moi et me dit : « Je n'y comprends rien. A la maison, mon fils est infernal. Je ne peux rien en faire. Ici, ça fait une demi-heure qu'il est assis, là, sans bouger, tranquille. » Cette initiative a fait tache d'huile. Il y a douze écoles de ce genre sur la paroisse.

autres problèmes de société

Le diocèse de Dakar, désirant faire face au sida et apporter sa réponse, a mis en place « Sida-Service » avec des médecins, des magistrats, des assistants sociaux, des religieux et religieuses, des pères et mères de famille. L'initiative en revient à l'Association des Dispensaires privés catholiques du Sénégal qui assure la gestion des dispensaires privés catholiques du pays ainsi que la formation du personnel.

« Sida-Service » a comme premier objectif l'information dans les lycées, collèges, quartiers, mouvements, etc. Avec les associations de quartiers regroupant musulmans et chrétiens, il organise des débats à partir de montages audiovisuels. Des émissions radio sont assurées, en particulier la nuit car on écoute beaucoup la radio la nuit dans les quartiers, surtout quand il fait chaud.

Dans une telle agglomération, on ne peut pas ne pas se poser la question de la régulation des naissances. Une réponse s'ébauche également à partir des communautés de quartier.

conclusion

Ces quelques exemples montrent l'évolution toute naturelle (pas toujours facile cependant) qui s'est produite à partir de la prise de conscience que l'Eglise est peuple de Dieu. L'urgence devient alors la formation des laïcs. Au fur et à mesure que les problèmes deviennent clairs, des réponses concrètes sont cherchées ensemble et mises en place. Il faut évidemment que

le curé de la paroisse accepte de faire confiance, au risque parfois d'être trompé, qu'il ne cesse d'encourager, car les responsables rencontrent aussi des réactions négatives de la part d'autres chrétiens : « Tu n'es pas meilleur que moi ! ».

Tout un travail de décentralisation est à faire. L'implantation de communautés de religieuses dans les différents secteurs de la paroisse va dans le même sens... et suppose évidemment beaucoup de concertation. Rien n'est jamais gagné d'avance car beaucoup de choses dépendent de la conception de l'Eglise qu'ont les prêtres, de la valeur des personnes, prêtres, religieuses, responsables laïcs..., et se heurte à la fréquence des déplacements des uns et des autres...

« En toi est la source de la vie, par ta lumière nous voyons la lumière »
(Ps 36,10)

Le projet pastoral de Pikine se résume à ceci : semer la vie, faire grandir la vie: la Vie puisée dans l'écoute et le partage de la Parole de Dieu; la Vie célébrée à l'Eucharistie du dimanche en action de grâce avec le Seigneur; la Vie qui grandit chaque jour par de petits gestes dans la vie du quartier; la Vie qui redonne le sourire aux enfants de la rue lorsqu'ils chantent et lisent; la Vie qui mûrit chez les militants dans les mouvements au jour de leurs promesses; la Vie qui déborde lors des grands rassemblements diocésains ou nationaux; la Vie qui fait espérer contre toute espérance. « Je suis venu pour qu'ils aient la Vie et qu'ils l'aient en abondance. »

Gérard Vieira
Jean Daviet

BP 5087 – Dakar
BP 18004 – Pikine
Sénégal

PASTORALE URBAINE

EN AMÉRIQUE LATINE

Du 17 au 19 mai 1993, à Brasilia, la Conférence Episcopale Latino-Américaine (CELAM) a organisé un séminaire consacré à la promotion humaine dans les mégapoles, en s'appuyant sur les signes des temps élaborés par la Conférence de Santo Domingo. Nous présentons ici quelques-unes des conclusions de ce Séminaire. Elles représentent un remarquable effort d'analyse en vue d'orientations pastorales qui peuvent inspirer bien d'autres diocèses urbains.

Dans son introduction, Mgr Raymundo Damasceno Assis, évêque auxiliaire de Brasilia, secrétaire général du CELAM, a bien précisé **les enjeux du séminaire.**

« En quelques décades, l'Amérique latine est devenue l'une des régions du monde les plus urbanisées avec 72,3% de population urbaine (316 millions de personnes sur les 445 millions d'habitants). En Argentine, au Chili, en Uruguay et au Venezuela, plus de 85% de la population est urbaine. Bien que le taux de croissance des villes ait diminué dans les années 80, on prévoit qu'en 2025, 84% des Latino-américains et des Caribéens vivront dans les villes.

Le passage d'une société rurale à une société majoritairement urbaine n'entraîne pas seulement des transformations et des problèmes démographiques et quantitatifs, mais avant tout des changements qualitatifs qui touchent tous les domaines de l'activité humaine. «Le fait même de vivre en ville limite presque toujours les relations *avec la nature* au processus de production de biens de consommation. Les relations *entre les personnes* deviennent généralement fonctionnelles et les relations *avec Dieu* passent par une crise aiguë parce qu'il y manque la médiation de la nature, si importante

dans la religiosité rurale, et parce que la modernité même tend à enfermer l'homme à l'intérieur d'un monde immanent. La relation de l'homme urbain avec lui-même change également parce que la culture moderne fait qu'il valorise en premier lieu sa liberté, son autonomie, la rationalité scientifico-technologique, sa subjectivité, sa dignité humaine et ses droits» (Santo Domingo 255).

Le pape Paul VI se demandait si le surgissement d'une civilisation urbaine n'est pas un véritable défi à la sagesse de l'homme, à sa capacité d'organisation, à son imagination prospective. C'est la réalité. En effet, l'urbanisation bouleverse les modes de vie et les structures habituelles de l'existence: la famille, le voisinage, le cadre même de la communauté chrétienne (*Octogesima Adveniens*, 10). Le Pape rappelait aussi à tous les chrétiens que c'était «leur responsabilité de construire la cité, lieu d'existence des hommes et de leurs communautés étendues; de créer de nouveaux modes de proximité et de relations; de découvrir une application originale de la justice sociale; de prendre en charge ce futur collectif qui s'annonce difficile... » (OA 12).

Dans ce Séminaire, nous voulons mieux connaître la réalité des grandes villes latino-américaines, réfléchir à la lumière de l'Évangile et de la doctrine sociale de l'Église sur les principes d'orientation qui pourraient nous aider à discerner les nouveaux signes des temps, et chercher des formes concrètes d'action pastorale. Notre objectif est d'arriver au diagnostic le plus précis possible, à son interprétation, et à un ensemble d'orientations théologico-pastorales qui puissent aider à discerner des stratégies d'évangélisation dans la grande ville. Il ne s'agit pas seulement d'élaborer des diagnostics, mais d'approfondir dans une perspective pastorale les résultats et les défis posés par le développement continu et la croissance des grands centres urbains du continent.»

CONCLUSIONS DU SÉMINAIRE

FAMILLE

La famille a changé. Sous l'influence déterminante des phénomènes sociaux, économiques et culturels propres à la ville, la famille rurale est devenue une réalité nouvelle et cette situation entraîne des défis nouveaux. Il ne s'agit pas de porter des jugements de valeur sur ce qui est «meilleur» ou ce qui est «pire». Il s'agit d'analyser les «lumières» et les «ombres» de cette réalité humaine nouvelle.

En fait, d'une manière ou d'une autre, la famille continue à constituer la « cellule première et vitale de la société » (AA 11). Elle continue à être « l'école du plus riche humanisme » (GS 52) et le « fondement de la société » (GS 52). Elle est le lieu où la personne « reçoit les premières notions sur le bien et la vérité, apprend ce que veut dire aimer et être aimée, et donc ce que veut dire concrètement être une personne » (CA 39).

situation de la famille

L'énorme majorité des familles latino-américaines vit dans des situations de pauvreté et de misère. Les changements culturels ont créé de nouvelles formes de vie familiale : une nouvelle vision de la sexualité, un plus grand accès de la femme au marché du travail, de nouvelles formes de relation entre parents et enfants, une plus grande instabilité, des familles temporairement séparées pour des raisons de travail, des enfants indépendants... Les moyens de communication sociale influencent les modèles et l'échelle des valeurs familiales. La pastorale n'atteint pas les grandes masses, surtout dans les secteurs les plus pauvres et marginalisés; elle est trop moralisante.

lignes pastorales

Il s'agit entre autres de développer une pastorale familiale plus concrète, plus efficace, promouvant le protagonisme des familles elles-mêmes, annonçant dans un langage nouveau la bonne nouvelle du mariage, développant une éthique conjugale et familiale plus personnaliste, orientée sur une culture de la vie et des adoptions. Il faut créer des cellules familiales ouvertes à la communauté, où l'on mette en pratique l'économie de la solidarité et la mise en commun des biens. Les couples et les foyers en situation difficile ou irrégulière réclament une attention particulière. Il convient enfin de promouvoir des politiques publiques de défense de la famille.

ENFANTS DES VILLES

Le pape Jean-Paul II a manifesté sa préoccupation pour « le grave problème des enfants qui vivent continuellement dans les rues des grandes cités latino-américaines, minés par la faim et la maladie, sans aucune protection, sujets à tant de dangers, y compris la drogue et la prostitution » (DI 18). Enfants et adolescents sont les victimes innocentes d'un modèle de société économique hostile à l'émancipation économique, à la promotion sociale et à la liberté culturelle de vastes secteurs de la population. Un grand nombre d'entre eux

subsiste sans les moindres conditions de bien-être et de dignité, victimes des omissions et des transgressions de leurs droits fondamentaux. Dans notre région, la doctrine de la *situation irrégulière* est à la base de presque toutes les législations concernant les mineurs. Elle entraîne pratiquement les Etats à une approche indiscriminée des enfants et des adolescents démunis, abandonnés et transgresseurs, à travers les mécanismes du contrôle social et non du développement social.

principes d'orientation

Le premier droit de tout être humain, et donc des enfants, est le droit à la vie, y compris dans les différentes étapes de son développement. Par ailleurs l'enfant est appelé à développer toutes ses potentialités à l'intérieur d'un milieu digne et approprié.

défis

La doctrine de la situation irrégulière est à remplacer par celle de la *protection intégrale*, selon la Convention internationale des droits de l'enfant. Il s'agit donc de changer le panorama légal et de restructurer les institutions publiques et privées pour qu'elles s'alignent sur le nouveau paradigme des droits de l'enfance et de la jeunesse. On peut agir sur trois points fondamentaux : la formulation et le contrôle des politiques publiques, la collaboration avec des ONG pour des actions d'attention, de témoignage et de dénonciation, et enfin la lutte juridique avec des avocats pour rendre effectives les conquêtes de l'Etat démocratique en faveur de l'enfance.

lignes pastorales

Il faut promouvoir les programmes qui favorisent la survie et le développement psychosocial des enfants, surtout dans les secteurs les plus vulnérables. On veillera à articuler le témoignage, la dénonciation et l'action directe en faveur de l'enfant, de l'adolescent et de la famille. Il s'agit de voir l'enfant, «non pas comme un problème mais comme une solution ». Dans les programmes comme dans les actions, on se rappellera que l'enfant a droit à la vie en famille et en communauté, que l'éducation scolaire est la base du développement personnel et social et que la récréation et le jeu font partie des « droits de l'enfant ».

On ne se limitera pas à des actions ponctuelles mais on appuiera les processus de mobilisation sociale plus vastes. Il s'agit de dépasser l'assistantia-

lisme, en favorisant un travail social et éducatif émancipateur, basé sur la notion de citoyenneté considérée comme « le droit d'avoir des droits ». L'enfant comme l'adolescent sont en effet détenteurs de tous les droits que possèdent les adultes, dans la mesure où ils sont applicables à leur âge, et en plus, ils possèdent des droits qui leur sont propres, compte tenu de leur condition.

ÉCOLOGIE

Le développement urbain actuel est irrationnel et désordonné, entraînant la détérioration de la qualité de la vie. De plus en plus de gens vivent dans les bidonvilles. Habituellement petites et peu appropriées, les maisons abritent des dizaines de personnes dans la promiscuité et le manque d'hygiène. Les véhicules automobiles contaminent l'environnement et causent diverses maladies. On manque de parcs et de jardins publics pour le jeu et le sport. Santo Domingo a dénoncé cette situation : « En Amérique latine et dans les Caraïbes, les grandes villes sont malades dans leurs centres détériorés et surtout dans leurs bidonvilles » (*SD 169*).

principes d'orientation

Dans les villes, la plupart des problèmes d'environnement ont des causes sociales. La seule manière de solutionner ces problèmes est donc de déraciner la misère. Pour cela il faut promouvoir un nouveau type de développement qui ne soit préjudiciable ni à la génération actuelle, ni aux générations futures. Ceci exige la démocratie et la solidarité de tous les pays afin de travailler main dans la main dans la même direction.

« La création est œuvre de la Parole du Seigneur et de la présence de l'Esprit qui dès le commencement soufflait sur tout ce qui fut créé » (*SD 169*). Dans la ville aussi il faut découvrir la présence de Dieu et stimuler la sensibilité religieuse de l'homme urbain.

lignes pastorales

Aujourd'hui le plus grand défi de l'humanité c'est de déraciner la misère. Pour cela, il faut à court terme améliorer la qualité de la vie des enfants de la rue, des personnes âgées abandonnées, des mendiants, des chômeurs... Il s'agit aussi de fortifier les villes petites et moyennes pour qu'elles offrent un milieu de vie de qualité et soient une alternative effective aux grandes villes.

On a besoin de législations actualisées qui protègent le milieu ambiant : respect des espaces publics, création et entretien de parcs et de jardins, juste répartition de la terre urbaine, planification appropriée à court, moyen et long terme... La pastorale doit donc conscientiser et éduquer la société à la problématique écologique, notamment en incorporant dans les programmes éducatifs, à tous les niveaux, une formation inspirée de la Doctrine sociale de l'Eglise.

LA TERRE

Dans nos pays, la reconquête de la démocratie n'a pas changé le processus de concentration des revenus et de la terre par la violence et l'impunité. Cette concentration entraîne une migration forcée vers la ville avec toutes ses conséquences de problèmes sociaux : pauvreté, misère, accroissement urbain effréné et effrayant, occupations, développement des zones et des bidonvilles, etc.

principes d'orientation

La terre est un droit originel et fondamental de l'être humain. Il est nécessaire de créer en milieu rural des conditions respectant l'attachement de l'homme à sa terre et conservant le dynamisme des villages. Habituellement en effet, l'exode vers les villes n'est pas spontané. Il exprime la recherche de la santé, de l'éducation et d'une vie meilleure pour les enfants.

défis

Il est urgent de lutter pour une juste réforme agraire, en créant ou en favorisant les structures qui maintiennent l'homme à la campagne, et en développant la culture rurale, sanctuaire de valeurs pour l'humanité. Cette réforme doit s'adresser d'abord aux occupants illégaux, déjà organisés et qui veulent produire. Il faut également mettre en route une réforme urbaine planifiée, développant les petites villes en assurant leur infrastructure sociale.

lignes pastorales

Les citadins doivent être évangélisés sur leur responsabilité envers leurs frères ruraux sans terre ou avec peu de terre. Une législation nationale et locale est nécessaire pour garantir les droits des paysans et la réforme agraire. En solidarité avec les ruraux, il s'agit de contrôler la croissance des méga-

poles en orientant les migrations vers les villages, en maintenant les petites villes et en accueillant les nouveaux migrants.

PAUVRETÉ ET SOLIDARITÉ

La misère atteint environ 40 % de la population totale et un tiers de la population urbaine. Un fossé grandit entre une ville moderne, technique, riche et ouverte au monde et une ville de poussière et de douleur, d'entassement et de promiscuité. Ce fossé accélère la détérioration de la qualité de la vie pour beaucoup, met en cause leur droit à la citoyenneté pleine aux plans économique, social et culturel, et handicape la possibilité d'un gouvernement démocratique.

Néanmoins, on observe aussi ces dernières années des formes renouvelées de solidarité et de vie communautaire pour permettre la survie, la subsistance et le développement. Des organisations d'urgence sont nées à la base, souvent avec l'aide de l'Eglise, parfois sous forme de mouvements sectoriels à caractère revendicatif. Ces initiatives sont centrées sur le travail humain et cherchent à développer des relations de coopération. Ces nouvelles formes de solidarité ont besoin d'être évaluées, appuyées et stimulées, sans triomphalisme mais sans méconnaître leur force pour la promotion humaine. En effet, en elles s'articulent solidarité et participation et elles rendent au pauvre le visage que le marché ou la bienfaisance publique ou privée lui refusent.

lignes pastorales

En approfondissant la doctrine sociale de l'Eglise, selon le magistère universel et local, nous devons redoubler d'efforts pour la promotion des pauvres, en veillant à ce qu'ils soient acteurs de leur propre développement. Les options, expériences et pratiques qui surgissent des communautés locales sont à valoriser et à renforcer par la systématisation et les échanges, et en développant leurs capacités propres. A l'intérieur du système économique global, il faut promouvoir la création d'un secteur d'économie solidaire pour que les gouvernements s'investissent réellement dans les ressources humaines. La misère peut disparaître si les Etats et le secteur privé ont une réelle volonté de s'engager dans un effort concerté.

POPULATION URBAINE ET MOBILITÉ

La haute technologie qui se développe aujourd'hui conduit à l'exclusion d'une masse de personnes et provoque de grands mouvements migratoires vers la ville, spécialement chez les jeunes. Il manque une prise de conscience de ce problème à tous les niveaux : local, régional, national et international. Le migrant apparaît dans la cité comme un « problème », aussi est-il marginalisé, repoussé, et souvent maltraité. Très peu de diocèses ont organisé une pastorale des migrants.

éclairage doctrinal

Face à cette mobilité des migrants, le chrétien est interpellé par sa foi. Même s'il manque de ressources économiques, le migrant est un être humain, fils de Dieu, sujet de droits et de légitimes aspirations. Jésus Christ est lui-même passé par l'expérience des déplacés (cf. Mt 2,13-23; SD 186). Dieu est présent dans la grande ville; elle a ses valeurs propres que le christianisme doit reconnaître, assumer et promouvoir. « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli. » Pour l'Eglise, personne n'est étranger, moins encore le migrant, puisqu'en lui l'Eglise voit se refléter son visage de pèlerin.

lignes pastorales

« L'attention pastorale aux migrants est la tâche de toute l'Eglise locale dans une attitude d'accueil et d'échanges réciproques » (Jean-Paul II). Les chrétiens sont donc appelés à appuyer les initiatives de promotion humaine qui contribuent à améliorer qualitativement la vie personnelle et communautaire des migrants dans la ville. On cherchera à promouvoir des espaces de rencontre et de solidarité entre eux. On renforcera leurs valeurs humaines et religieuses en conservant et en purifiant leurs traditions: fêtes, folklore, dévotions, religiosité populaire... Les jeunes migrants demandent un accueil particulier. Ils sont souvent victimes de la solitude, de la confusion et de la marginalisation... (Puebla 1191).

*« La Promocion Humana
en la Megapolis »*

*Bulletin du CELAM n° 256
Octobre 1993*

SYNODE SPÉCIAL DES ÉVÊQUES POUR L'AFRIQUE

Le temps n'est pas encore venu de faire un bilan complet de cette assemblée. Il a pourtant semblé important à Spiritus de lui consacrer une rubrique dans ce numéro, le premier à paraître après un événement dont nous mesurons l'importance pour l'Eglise d'Afrique.

Nous avons recherché les points de vue de trois participants : un Africain anglophone, Mgr Onaiyekan, archevêque d'Abuja au Nigeria, un Africain francophone, Mgr Tshibangu, évêque zairois et un missionnaire expatrié, le Père Schouver, supérieur général des Spiritains. Chacun, à partir de ses responsabilités et de ses préoccupations, retire de ce synode des perspectives d'avenir.

Le Père Schouver nous fait part des réflexions et des questions qui ont été les siennes tout au long de ces semaines d'écoute mutuelle. Mgr Onaiyekan centre son évaluation du synode sur la responsabilité missionnaire de l'Eglise d'Afrique. Théologien, Mgr Tshibangu s'efforce de dégager les tâches qui attendent les théologiens.

Le Synode spécial des Evêques pour l'Afrique n'avait pas la prétention de donner une réponse définitive aux questions qui se posent aujourd'hui à l'Eglise d'Afrique. On peut regretter que tel ou tel point ait été passé sous silence. Cependant, le Synode a mis en évidence certaines urgences et souligné des priorités. Les trois contributions qui suivent peuvent nous aider à en saisir l'importance.

Spiritus

CHRONIQUE D'UN SYNODE

par Pierre Schouwer

Pierre Schouwer, Supérieur général des Spiritains, était délégué au Synode pour l'Afrique. Il nous fait part de ses réactions au fil des interventions : impressions et interrogations qui rejoignent, sans doute, les préoccupations de bien des « missionnaires ».

Un bon départ ! La messe d'ouverture à Saint-Pierre voit l'introduction dans cette auguste basilique d'éléments de liturgie africaine. C'est une première. Le Pape lui-même aurait bousculé les hésitations des cérémoniaires. La célébration sera appréciée dans et hors les murs.

Ce n'est pas la jeunesse qui caractérise notre assemblée. Comment pourrions-nous parler aux jeunes du continent le plus jeune du monde ? Ne faudrait-il pas que les évêques se réunissent habituellement avec des représentants des jeunes ?

Dans son rapport d'ouverture le cardinal Thiandoum s'interroge : « Dans un continent saturé de mauvaises nouvelles, comment le message chrétien est-il **Bonne Nouvelle pour notre peuple** ? » Ainsi le Cardinal lie-t-il le sens de l'évangélisation au contexte de l'Afrique « saturée de problèmes : ... une misère épouvantable, une mauvaise administration des rares ressources disponibles, une instabilité politique et une désorientation sociale... L'Eglise doit être en dialogue constant et en solidarité amicale avec la société dans laquelle elle se trouve ». *Le rapport ouvre des portes* : « Notre proclamation doit toujours être faite avec humilité... La ressource la plus importante pour l'évangélisation c'est le peuple... Le projet d'une théologie africaine doit se poursuivre avec dynamisme et un engagement soutenu... La théologie doit être enseignée dans les langues indigènes...

L'émergence de rites comme le rite zaïrois est un droit et pas une concession... Un dialogue approfondi s'impose avec la religion traditionnelle africaine... ».

Mgr Mundu, président de la Conférence des Evêques de Zambie, met en évidence les exigences d'un style de vie engagée au service de la justice et de la paix : « L'engagement pour la justice et la paix n'est pas seulement l'engagement pour un projet ou un programme, c'est **l'engagement pour un style de vie**. C'est un engagement d'amour qui suit la conversion à l'Evangile... C'est un style de vie qui comporte une compassion spirituelle pour ceux qui souffrent, une solidarité sociale pour rendre plus forts les pauvres et les opprimés, un effort politique pour changer les structures injustes, et un engagement culturel pour la non-violence. Un tel style de vie doit être enseigné, en commençant par la catéchèse de base pour les enfants, et doit être un point central de la formation chrétienne des adultes... ».

L'intervention de Mgr Sarr, président de la Conférence des Evêques du Sénégal, m'intéresse parce qu'elle nous interroge sur **la place de l'éducation** dans notre mission. Il y a 9.225.000 élèves du primaire et du secondaire dans les écoles catholiques du continent. L'éducation joue un grand rôle dans l'évangélisation, non pas sous forme de prosélytisme, mais comme témoignage pour la Bonne Nouvelle, dialogue, promotion de justice et de paix, communication sociale.

Le cardinal Arinze, préfet du Conseil pontifical pour le **dialogue interreligieux**, invite les diocèses à avoir une connaissance précise de la présence des musulmans dans leur région, à informer et former les chrétiens pour améliorer leurs relations avec eux. Il pense le temps venu pour la création d'un Centre Catholique pour études islamiques en Afrique noire. Mais rien ne remplace l'action personnelle de tous pour de meilleures relations. *Je pense aux confrères qui consacrent leur vie à développer des relations évangéliques avec des personnes qui resteront dans le cadre de leur religion...*

Pour Mgr Pengo de Dar-es-Salaam, **la dichotomie entre vie et foi** se révèle dans les situations où la vie humaine est menacée : maladie grave, mariage stérile. Elle se situe au niveau de l'option fondamentale des chrétiens et engendre ainsi de grandes souffrances. L'inculturation devrait permettre aux chrétiens de reconnaître, dans le message chrétien qui les a attirés, le chemin de la vie, même dans les situations les plus menaçantes pour un Africain. *Missionnaires venus du Nord, nous ne nous rendons pas suffisamment compte de ce qui est vital ou angoissant pour ceux qui nous accueillent.*

Le cardinal Edward Idris Cassidy attire notre attention sur l'œcuménisme : « Toute Eglise particulière, quel que soit son état ou son développement, ne saurait... négliger de jouer sa part **pour la promotion de l'unité des chrétiens**, car il ne s'agit pas là d'une option, mais d'un élément essentiel de la mission évangélisatrice de l'Eglise, pour que le monde croie. » *Bien qu'en beaucoup d'endroits l'œcuménisme ne soit pas vu comme une priorité, il ne s'agit pas d'un problème pour Eglises établies qui peuvent se permettre d'y investir des comités, mais d'une question vitale : l'évangélisation est rassemblement.*

Pour Mgr Albert Kanana Obiefuna, président de la Conférence des Evêques du Nigeria : « L'Africain est généralement conditionné par les intérêts du clan et de la tribu... L'adage 'Le sang est plus épais que l'eau' prévaut sur le concept chrétien de l'Eglise-famille. Et par 'eau' on peut entendre aussi celle du baptême. » Il en appelle donc à **une catéchèse approfondie sur l'Eglise comme famille**, mais surtout au « témoignage de vie des évangélisateurs. La stratégie de l'évangélisation est claire... C'est l'amour. Ce que les Africains veulent, c'est une présence, une présence, une présence. La présence devient intimité et l'intimité est amour. » *Qui ne signerait ces mots à partir de son expérience ? Nos attitudes ruinent parfois tout ce que nous investissons comme compétence, travail et moyens !*

Mgr Albert Tsiahoana d'Antsiranana, présente **l'expérience d'un séminaire nouveau style**, où les candidats vivent dans des maisons modestes, au milieu des gens. Ils gagnent en partie leur vie en cultivant leurs propres rizières. Les candidats restent proches du peuple malgache, solidaires de ses conditions d'existence. La réflexion théologique part de ces réalités. *Une recherche à contre-courant qui a les honneurs de l'aula synodale !*

Mgr Jean Zoa, archevêque de Yaoundé, relit la parabole du Samaritain : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho ; il tomba sur les bandits qui, l'ayant dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort »... N'est-ce pas ainsi que se présente notre vaste continent?... Le Synode donnera-t-il l'occasion au « prêtre » et au « lévite » africains, guettés par l'enfermement cultuel et culturel, **d'arriver près de l'homme, de le voir... et de prendre soin de lui ?** » *J'ai vu beaucoup de bons samaritains en Afrique, du pays ou d'ailleurs, ces hommes et femmes inattendus qui ont été pris de compassion et ont poussé la solidarité très loin. J'aimerais dire leurs noms à haute voix ici. De toute façon, ils sont déjà inscrits au livre de vie.*

A l'ouverture de la séance du 13 avril au matin, le Président délégué lit « **Un appel urgent » pour le Rwanda**. Il y a aussi un échange de fax avec le Secrétaire général de la Conférence des Evêques du Rwanda dont les délégués n'ont pu venir. *Ne faudrait-il pas faire beaucoup plus ?*

Mgr Benedict Sekey de Gbarnga au Libéria fait une amère constatation: « Les quatre dernières années et demie ont été un cauchemar indicible... Les fruits de décennies d'effort évangéliste... se sont vus détruits du jour au lendemain... remplacés par des mensonges institutionnalisés, par un mépris total pour la sainteté de la vie humaine... Dans ces cas, on demande souvent ce **que font les évêques**. C'est une bonne question. » Mais personne ne les écoute avant. Quand la crise est là, les gens demandent : « Qu'avez-vous à dire ? » Il faudrait que, là où l'Eglise est bâillonnée, le reste de l'Eglise d'Afrique se lève et parle en son nom. *Je pense à notre situation actuelle par rapport au Rwanda. Comment se lever et parler ?*

Mgr Peter Turckson de Cape Coast, relève **un aspect important des médias** : « L'Afrique que beaucoup ont connue et qu'ils connaîtront toujours, est celle de la radio, des journaux, des livres et de la correspondance de personnes cherchant une aide. Il serait donc utile que les personnes qui sont derrière ces «mind-maker » montrent un certain sens de responsabilité. »

J'attendais quelque chose du Synode dans ce sens : une manifestation plus vraie de l'Afrique pour les Africains et à la face du monde. J'ai depuis longtemps le sentiment que les clichés encombrant l'image de l'Afrique en dehors du continent. Même des expatriés vivant en Afrique peuvent rester en cercle fermé. Ils se confirment entre eux dans une vision simpliste qu'ils exportent aussi à l'étranger où ils passent pour des experts. Nous avons accueilli en Afrique, à travers les circuits de nos instituts, des groupes de jeunes pour des séjours d'un mois et plus. Certaines de nos communautés en Europe sont des lieux de rencontre internationale où logent aussi ou que fréquentent des étudiants africains. Rien ne vaut les contacts directs dans un contexte fait pour la rencontre.

Le cardinal Achille Silvestrini de la Congrégation pour les Eglises orientales souligne *l'originalité et le rôle de l'Eglise orthodoxe éthiopienne* : « La tradition alexandrine, quand elle s'est diffusée en Ethiopie, a pris un caractère à soi, plus profondément africain. C'est pourquoi c'est à cette tradition liturgique et à cette discipline que devraient plus naturellement faire référence les populations limitrophes qui embrassent la foi chrétienne. » Et il appelle l'œcuménisme à l'aide pour l'Eglise orthodoxe éthiopienne. *Je pense à nos*

confrères qui collaborent avec cette Eglise, y compris pour une évangélisation conjointe.

Du cardinal Laurent Rugambwa, archevêque émérite de Dar-es-Salaam, un appel surprenant, venant de cet homme de plus de 80 ans, pour **une éducation de haut niveau** des prêtres, religieux et laïcs : « L'investissement majeur de l'Afrique est son peuple. Son éducation déterminera l'avenir de l'Afrique et du monde en général ». *Aujourd'hui, dans notre institut, les questions se posent ainsi : Quelles formules peuvent permettre à des jeunes de familles plus modestes, en Europe et en Afrique, de bénéficier de l'éducation de qualité de nos collèges ? Comment continuer cette œuvre malgré la chute des effectifs spiritains ? Faut-il pousser nos jeunes provinces et fondations dans cette direction ?*

Mgr Ndingi, de Nakuru au Kenya, propose de reconnaître, à certaines conditions, **le mariage traditionnel** comme une forme de mariage valable pour les chrétiens.

Le cardinal Maurice Otunga de Nairobi, attire l'attention sur **les populations en déplacement** : affluence de réfugiés au Kenya depuis 20 ans, pastorale des nomades, personnes du Kenya sans domicile fixe par suite de violences tribales, victimes de discrimination qui vont de place en place à la recherche d'un emploi. *Il y a là un appel pour nous, c'est notre vocation.*

Mon intervention porte sur notre engagement missionnaire en Afrique aujourd'hui, à notre nouvelle place, aidant les Eglises locales à faire face à leurs tâches missionnaires, travaillant dans le sens de l'inculturation et pour la justice et la paix.

Depuis l'appel pathétique du Pape après la messe d'ouverture du Synode, la question de **la Conférence du Caire sur la population et le développement** revient sans cesse. Le cardinal Sodano résume ainsi les objections du Saint-Siège : les diverses références à l'avortement, de vagues définitions sur « différents types de famille », une vision individualiste de la sexualité et un modèle éducatif des jeunes contraire au modèle chrétien, le tout précisément pendant l'année internationale de la Famille. L'assemblée manifeste fortement le refus de ces interventions extérieures qui détruisent le sens de la famille en Afrique.

Quelques jours plus tard, Mgr Diarmuid Martin viendra donner un compte rendu très clair et précis sur ce qui est en jeu : « La stratégie de l'Eglise se

fonde sur quatre points : les politiques de santé, en ayant soin de ne pas les laisser aux seules mains de groupes y ayant des intérêts, le dialogue œcuménique et interreligieux, l'information visant à éclairer la société, l'intensification de la prière et du témoignage, en particulier de la part des couples et des familles. »

Mon propos n'était pas de rendre compte de toute la richesse des interventions. Cependant, sans majorer l'importance des statistiques, il n'est pas inintéressant de signaler la fréquence des sujets abordés : – Justice 40 – Inculturation 36 – Laïcs 30 – Petites communautés chrétiennes 27 – Dialogue 18 – Eglise 15 – Communications 14 – Mariage 13 – Familles 11 – Missionnaires 11 – Prêtres 9 – Religieux 9 – Jeunesse 4 – Ecole 4 – Bible 3 – Signes des temps 3 – Catéchistes 2.

quelques impressions

Une revue italienne a fait sur le Synode ce commentaire lapidaire : « Molto folklore, poca sostanza » (beaucoup de folklore, peu de substance). Je trouve cela bien désinvolte et injuste. Moi aussi, j'ai été frustré : j'aurais aimé plus de débat, une démarche plus attentive aux questions concrètes de la vie et des propositions plus précises. Mais il y a de la substance dans les textes des intervenants, du rapport d'ouverture, des propositions, du Message : intuitions, témoignages, orientations, projets, qui restent, bien sûr, à méditer et à mettre en œuvre.

Et puis, l'important, ce ne sont pas les textes. C'est aussi **l'expérience du Synode** : *une assemblée très représentative*, environ un évêque sur trois. Beaucoup de ces évêques ont payé de leur personne, s'engageant pour la justice et la paix bien au-delà de leurs tâches ecclésiastiques. *Ils ont parlé comme des témoins*. Et cela donne plus de substance que bien des considérations.

Envers et contre tout, ce fut *un moment d'espérance* : « Au moment même où tant de haines fratricides... déchirent nos peuples, nous... voulons dire un mot d'espérance... ; Christ, notre Espérance, est vivant, nous vivrons ! » (message final).

Expérience de communion et de consensus. Les évêques ont parlé à partir de leur expérience. Ils ont pu dire ce qu'ils ont voulu. Mais il n'y a pas eu de contestation. Ils ont trouvé dans les thèmes de l'inculturation, du dialogue, de justice et paix assez d'espace pour s'exprimer. Ils ont manifesté un consensus

sur ces grands points, de quoi avancer vers une Eglise plus africaine, plus ouverte, plus engagée encore dans la société.

Rencontre de la force des Eglises en Afrique avec celle des instances romaines. Quelqu'un m'a demandé : « Est-ce que les cardinaux de la Curie ont été transformés par la rencontre des évêques africains ? »

Il s'agit maintenant de **communiquer cette expérience** à tout le peuple de Dieu, de faire fructifier ce qui reste là en germe : toute l'Eglise est concernée, même en dehors de l'Afrique.

Le problème clé de ce synode a été sans doute de chercher **comment l'Evangile peut pénétrer plus profondément la vie des peuples d'Afrique**, la vie culturelle, mais aussi la vie sociale, politique, économique. C'est ce qui a été étudié sous les titres d'Inculturation et de Justice et Paix.

Dans le contexte de Rome, par souci de communion, il n'a pas été fait droit suffisamment à ce que dialogue, inculturation et engagement pour la Justice et la Paix portent avec eux de remises en question, d'invitations « à mourir », pour nous et notre monde ecclésiastique tout fait. « Si le grain de blé semé en terre ne meurt pas, il ne peut porter du fruit. »

Pierre Schouver

*Clivo di Cinna, 195
00136 Roma – Italie*

L'ÉGLISE DANS LA SOCIÉTÉ

A LA LUMIÈRE DU SYNODE AFRICAIN

par John Onaiyekan

Archevêque d'Abuja au Nigeria, Mgr John Onaiyekan, dans une conférence à la « Pontificia Universitas Urbaniana » (8 mai 1994), a donné ses premières réflexions sur le synode auquel il venait de participer. Nous la reproduisons ici en quasi-totalité.

une mosaïque d'expériences

Comme dans tous les synodes, les premiers jours ont été consacrés à l'audition de brèves interventions des Pères synodaux. Nous en avons entendu plus de 200 provenant de toutes les parties de l'Afrique. L'écoute de la variété des situations de l'Eglise et de la société sur notre continent a été une expérience très enrichissante. Nous avons été édifiés d'observer l'intérêt sincère de l'Assemblée pour ce que chacun avait à dire. L'Egypte était déjà présente, il y a 2000 ans, à la Pentecôte. Pourtant un évêque du Tchad a invité les Pères synodaux pour le centenaire du début de l'évangélisation dans son diocèse, célébration prévue en 2030 ! Dans des pays tels que la Mauritanie, Djibouti, la Libye, l'Eglise est présente sans plus, sans espoir et même sans intention de faire des conversions, tandis que dans quelques diocèses d'Afrique noire, on baptise chaque année des milliers de catéchumènes adultes.

L'Islam est un élément majeur en beaucoup de régions et ses rapports avec l'Eglise diffèrent d'un pays à l'autre. On peut les classer comme suit: « très bons » rapports au Sénégal, équilibre de forces au Nigeria, ministère toléré au Maghreb, survie de l'Eglise en Egypte, politique d'extermination des chrétiens au Soudan. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

l'histoire d'un succès

Dans l'ensemble, ce qui a dominé, c'est un chant de gratitude envers Dieu pour ce qui est généralement reconnu comme l'histoire du succès extraordinaire de *la croissance* rapide et de *la vitalité* de l'Eglise catholique en Afrique. Un historien de l'Eglise nigériane, C. Obi, a retracé l'histoire de l'évangélisation en Afrique et montré comment l'Esprit a agi selon « les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité » (Ac 1,7). Le cardinal Tomko, préfet de la Congrégation pour l'Evangelisation des Peuples, a souligné la rapidité avec laquelle se développe actuellement l'Eglise catholique en Afrique, particulièrement la rapidité avec laquelle les rôles de direction, détenus jusque-là par les missionnaires étrangers, passent à des autochtones, souvent jeunes. La composition de l'Assemblée synodale et la haute qualité de ses membres ont démontré de façon éloquente les progrès accomplis en quelques décennies.

la société dans son ensemble

Le Synode s'est ouvert avec l'horrible nouvelle des massacres fratricides au Rwanda, l'un des pays les plus évangélisés de l'Afrique. Des catholiques ont tué des catholiques. Parmi les dirigeants africains, dictateurs et corrompus, il s'en trouve qui se déclarent catholiques. Dans bien des pays, des évêques ont été sollicités pour servir de médiateurs à l'occasion des crises politiques profondes auxquelles leurs nations sont affrontées dans leur marche tâtonnante vers la démocratie. C'est un signe de la confiance que les gens placent dans le clergé catholique et spécialement dans sa hiérarchie. Mais cela soulève aussi la question du sens de la responsabilité politique des citoyens laïcs catholiques. Quelques pays progressent dans la voie d'une plus grande stabilité politique, mais la plupart sont encore mal, ou parfois très mal, dirigés.

Les crises politiques aggravent une situation économique déjà difficile. Au Nigeria, la classe moyenne a été pratiquement anéantie avec la dégradation générale du niveau de vie. Les services sociaux, les écoles et les services de santé, les programmes d'assistance sociale sont démantelés sous le couvert du programme d'ajustement structurel et les organismes financiers internationaux, FMI et Banque Mondiale, félicitent nos dirigeants pour leur bon travail. L'homme de la rue entend dire que nous sommes lourdement endettés, mais il se demande ce que nous avons acheté et ne comprend pas pourquoi il doit payer pour les erreurs ou la cupidité des autres. La jeunesse n'a guère d'avenir à espérer. Elle est peu motivée à travailler avec ardeur. Beaucoup de jeunes munis de diplômes de haut niveau en sont réduits à errer oisifs dans les rues ou

ont dû s'exiler volontairement à l'étranger. Nous avons appris au Synode que cette situation est celle de la plus grande partie du continent. La nouvelle de la réussite du déroulement des élections en Afrique du Sud a été un souffle d'air frais dont nous nous réjouissons et remercions le Seigneur. Mais le tableau général reste encore celui d'une désintégration générale et de la misère.

Eglise et société

Le Synode a abordé carrément le défi d'*être l'Eglise dans la situation concrète de l'Afrique* aujourd'hui. Comment le message évangélique peut-il être « bonne nouvelle » dans un continent si plein de « mauvaises nouvelles » ? Que doit être l'Eglise afin que « son message soit pertinent et crédible » ? Les statistiques ne peuvent rendre compte que d'une partie de la réalité. Il est important de compter le nombre de convertis et de nous en réjouir. Mais il est encore plus important d'apprécier l'impact du message chrétien sur la vie quotidienne de nos peuples et la façon dont les valeurs évangéliques de paix, de justice et d'amour se développent.

ÉVALUATION

Deux concepts clés, l'évangélisation en tant que notre mission et l'Eglise en tant qu'agent de cette mission, retiendront notre attention dans cette évaluation.

une évangélisation intégrale

L'évangélisation a été le thème principal du Synode et le facteur unifiant qui liait les diverses questions figurant à son programme. Le Synode a insisté sur l'importance et la priorité de la proclamation explicite de la Bonne Nouvelle du Christ à tous ceux qui ne l'ont pas reçue dans la foi. Mais il a aussi été renforcé dans la conviction que l'évangélisation en Afrique aujourd'hui impose une attention soutenue à l'inculturation, l'ouverture au dialogue, spécialement avec les autres croyants en Christ et en Dieu, et un engagement total dans la promotion de la justice et de la paix. De plus, la communication sociale, soit avec des moyens modernes, soit avec des moyens traditionnels, n'est pas simplement un instrument pour l'évangélisation, mais aussi un monde à évangéliser.

Au cours de cette discussion, on a fréquemment fait référence aux grands documents missionnaires du Magistère : *Ad Gentes* de Vatican II, *Evangelii*

Nuntiandi de Paul VI et *Redemptoris Missio* de Jean-Paul II. L'unanimité a été aisément acquise en ce qui concerne la complexité des tâches d'évangélisation mentionnées ci-dessus et leurs relations mutuelles. Pour ce qui est de l'Eglise d'Afrique, l'ère des polémiques et des débats sur le champ de l'évangélisation semble révolue.

l'Eglise, agent d'évangélisation

Beaucoup d'attention a été apportée à l'étude de l'Eglise telle qu'elle existe actuellement en Afrique, avec ses points forts et ses faiblesses. Dans l'ensemble jeune et vibrante, elle est pleine de l'enthousiasme et de l'optimisme que lui confère l'expérience de sa croissance. Par ailleurs, elle a besoin d'approfondir ses convictions spirituelles, de rechercher la pleine connaissance de la vérité de l'Evangile et de se mobiliser toujours plus efficacement pour la mission dans un esprit de coresponsabilité et de collaboration. La valeur irremplaçable du témoignage de vie pour tous les membres de l'Eglise, clergé, religieux, laïcs, a été soulignée. Le témoignage des laïcs dans la vie de tous les jours a été reconnu comme essentiel pour que l'Afrique puisse profiter du message rédempteur de l'Evangile.

Dans les documents présynodaux déjà, le concept de l'Eglise considérée comme famille de Dieu était apparu comme une image de l'Eglise particulièrement adaptée à l'Afrique en raison de ses riches traditions familiales. Dans les comptes rendus du Synode, ce concept est apparu encore plus clairement comme une image qui met l'accent sur l'attention à l'autre, la solidarité, la chaleur dans les relations, la compréhension, le dialogue et la confiance. Il manifeste aussi comment l'exercice de l'autorité est un service accompli dans l'amour. Le souhait a été exprimé qu'une ecclésiologie africaine émerge bientôt sur les bases de ce concept d'Eglise en tant que famille, concept qui n'est pas sans fondement biblique.

Les petites communautés chrétiennes, bien connues dans les pays d'Afrique orientale, et qui se répandent maintenant dans de nombreuses autres parties de l'Afrique, ont été proposées comme modèle concret de la manière dont l'ecclésiologie de l'Eglise-Famille peut être directement mise à la portée des gens au niveau de leur vie quotidienne.

une Eglise missionnaire

Malgré la croissance phénoménale de l'Eglise en Afrique, il reste beaucoup à faire pour apporter le message chrétien à tout le monde sur le continent,

d'où la nécessité pour l'Eglise en Afrique d'être missionnaire avec dynamisme. On nous a rappelé les paroles prophétiques du pape Paul VI en 1969 appelant les Africains à être les missionnaires de l'Afrique. Le travail et les réalisations des missionnaires étrangers ont été, à juste titre, reconnus en termes chaleureux et le rôle qu'ils continuent à jouer a été souligné. Mais la participation des Africains au programme missionnaire de l'Eglise chez eux et à l'étranger, au sein d'instituts missionnaires soit africains, soit internationaux, a été cause de joie et signe d'une Eglise qui atteint sa majorité. La conscience missionnaire doit être développée davantage à tous les niveaux dans l'Eglise.

Des plaidoiries passionnées ont insisté pour que les missionnaires africains aillent travailler dans les régions qui en ont le plus besoin : l'Afrique du Nord dominée par les musulmans, les Afro-américains d'Amérique latine et des Caraïbes, les communautés d'immigrants et de réfugiés africains qui se développent en Europe. Comment une Eglise pauvre doit-elle faire face aux coûts financiers de la mission en terre étrangère ? C'est là une question qui demanderait plus ample réflexion. Il faudrait la considérer comme un aspect de la question plus large de l'interdépendance financière de nos Eglises. En tout cas, nous devons encourager nos peuples à soutenir les missions à partir même de leur propre pauvreté, spécialement là où certains sont plus pauvres que d'autres.

LES TÂCHES SPÉCIFIQUES DE L'ÉVANGÉLISATION

Après avoir traité de la proclamation de l'Évangile et dans ce contexte, le Synode a réfléchi longuement sur les quatre autres tâches de l'évangélisation mentionnées dans les documents présynodaux. Nous avons noté que, à mesure que se déroulait le Synode, l'accent était mis de plus en plus sur la proclamation, par rapport aux quatre autres tâches. Je crois que c'est là aussi une façon correcte d'aborder la hiérarchie des priorités. Par exemple, des 62 propositions formulées comme résumés des travaux du Synode, 26 ont été consacrées à la proclamation. Les autres se sont réparties ainsi : 10 pour l'inculturation, 6 pour le dialogue, 12 pour Justice et Paix, 7 pour la communication sociale. Beaucoup de questions importantes ont été soulevées.

inculturation

Ce sujet a été abordé d'une manière très responsable et sérieuse. Sa base théologique a été clarifiée en termes de concepts fondamentaux tels que la Trinité, l'Incarnation et le Mystère pascal. On a souligné l'importance d'éta-

blir un rapprochement entre foi et vie et de ne pas offrir une forme de christianisme facile et bon marché. Les domaines habituels de la liturgie, de la formulation théologique et du mariage ont été discutés. Mais pour ceux qui attendaient des idées extravagantes ou une « percée majeure » en ces matières, le Synode aura été une déception. Il y avait plutôt unité de vue sur la continuité avec la tradition au niveau des principes, tout en recommandant fortement l'attention pastorale, les études sérieuses et l'exploitation courageuse des domaines où la recherche est libre. Là aussi la différence est nette d'une région à l'autre, en ce qui concerne non seulement les défis dans la pratique mais aussi les progrès déjà réalisés.

dialogue

La discussion sur le dialogue a suivi le fil directeur des documents présynodaux, avec une insistance significative sur la nécessité de cultiver un esprit de dialogue et de le mettre systématiquement en pratique à l'intérieur de l'Eglise. Cependant, davantage de temps a été consacré au dialogue avec les religions africaines traditionnelles et avec l'Islam.

En ce qui concerne *les religions traditionnelles africaines*, on peut dire, en définitive, que le Synode a réhabilité la religion de nos ancêtres, reconnaissant pleinement les valeurs religieuses authentiques qu'elle contient. C'est cela qui rend l'Africain si ouvert au message évangélique. Les interprètes autorisés et les adeptes fervents de ces religions méritent le respect.

On a beaucoup parlé de *l'Islam*. De sérieux problèmes de relations se posent en beaucoup d'endroits où règnent l'intolérance et l'oppression et où, parfois, des violences et des meurtres sont perpétrés par des personnes qui déclarent défendre ou promouvoir l'Islam. De tels problèmes constituent des défis qui doivent être affrontés dans la foi, l'humilité et l'amour. Nous avons réfléchi ensemble sur la manière de répondre par une attitude évangélique à la provocation et à la violence. Il y faut la prière et le dialogue de l'amour et de la vie. Mais il faut aussi une action efficace à tous les niveaux, religieux, politique, diplomatique. L'essentiel est que le Synode ait refusé de répondre à la violence par la violence. Dans les cas limites, les principes de légitime défense et de désarmement d'un agresseur injuste ont été évoqués. Nous devons continuer à insister sur le fait que la liberté religieuse est un droit fondamental de l'homme et nous demandons instamment à tous les gouvernements, y compris aux nations islamiques, de respecter ce droit.

justice et paix

L'accent a été mis sur la responsabilité de l'Afrique et de ses dirigeants pour développer un climat politique plus stable, mettre fin à la mauvaise gestion et au détournement des maigres ressources publiques et éviter les conflits fratricides et les guerres. On a aussi mis en lumière les implications étrangères : le poids du passé colonial, les structures injustes du commerce mondial, des affaires et des finances internationales, le poids de la dette, le trafic d'armes et la collusion des escrocs étrangers et locaux pour piller les richesses de nos nations.

Les Eglises locales doivent poursuivre leur rôle prophétique, intensifier les activités en faveur de la justice et de la paix et montrer par l'exemple ce que devrait être une société juste. Le Synode a aussi invité les Eglises locales des pays riches à se faire les avocats d'une plus grande justice dans les relations internationales auprès de leurs gouvernements et des organisations internationales.

communication sociale

Ce sujet a, sans doute, été celui qui a le moins retenu l'attention quant au nombre des interventions, mais ce qui a été dit est très important. Les documents présynodaux contiennent la plus grande partie de ce qui a été discuté : la nécessité de prêter attention à la fois aux médias modernes et aux médias traditionnels, la puissance des moyens modernes de communication, le monde des médias à la fois sujet et objet d'évangélisation. Des questions pratiques importantes ont été soulevées : projet de station de radio continentale pour l'Afrique, évangélisation sur une grande échelle au moyen d'émissions de télévision par satellite, liberté pour les journalistes et nécessité d'insister pour que tous les médias, publics et privés, soient au service des peuples.

conclusions

En premier lieu, au cours de ce Synode, on a fait l'expérience d'une communauté d'esprit admirable en dépit de la grande variété du continent africain. En particulier, en ce qui concerne les principes, tant dans le domaine de la foi que dans celui de la morale, il ne s'est présenté aucun cas de divisions prononcées. Même sur le plan des perceptions pastorales et des suggestions d'actions concrètes, les différences de positions ont été accueillies comme représentant des réponses différentes à des défis différents. Le but principal, à savoir promouvoir l'évangélisation dans les différents contextes de l'Eglise

en Afrique, nous a unis en un chœur commun, chantant en harmonie avec des voix et des instruments divers.

En second lieu, j'ai été personnellement édifié par les manifestations de solidarité et de « sympathie » (au sens étymologique) à l'égard des Eglises en proie à des difficultés dramatiques: guerre au Rwanda, persécution religieuse au Soudan, Eglise réduite à un rôle de figurante dans les nations islamiques. Nous nous sommes tous sentis provoqués à partager les fardeaux et les souffrances les uns des autres. Telle est peut-être aussi la raison pour laquelle le Synode fut une si joyeuse célébration du Seigneur ressuscité qui règne dans l'Eglise et dans le monde.

John Onaiyekan

*PO Box 286
Abuja - Nigeria*

L'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR)
de l'Institut Catholique de Paris propose pour 1994-1995 une série de cours
sur les grandes traditions religieuses :
religions africaines, hindouisme, bouddhisme, traditions chinoises, islam;
des approches du phénomène religieux :
philosophie, anthropologie, sociologie, histoire ;
une réflexion de fond sur
le dialogue interreligieux, la mission, l'inculturation du christianisme.

Pour les étudiants ayant les diplômes théologiques suffisants,
il prépare à la maîtrise canonique.

On peut s'inscrire comme étudiant en préparation du
diplôme de l'Institut, ou pour tel ou tel cours particulier.

Renseignements et inscriptions à :
Secrétariat de l'ISTR, 21, rue d'Assas, 75270 Paris Cedex 06.
Tel: (1) 44 39 52 55.

TÂCHES POUR LES THÉOLOGIENS

par Tharcisse Tshibangu

Mgr Tharcisse Tshibangu, évêque de Mbuyi-Mayi au Zaïre, est un théologien bien connu par ses publications, entre autres : « La théologie africaine. Manifeste et programme pour le développement des activités théologiques en Afrique » (Saint-Paul 1987). Il a donné à la « Pontificia Universitas Urbana » (12 mai 1994) une conférence intitulée : « Le synode spécial pour l'Afrique et les tâches de la théologie africaine » dont nous reproduisons ici de larges extraits.

« Votre mission est grande et noble au service de l'inculturation qui est le grand chantier où s'élabore la théologie africaine. Le synode sait que sans l'exercice consciencieux et dévoué de votre fonction, quelque chose d'essentiel lui aurait manqué. Il vous dit sa reconnaissance et son encouragement à travailler dans la distinction des rôles, certes, mais dans la communion avec vos Pasteurs, pour que les richesses doctrinales qui sortiront de cette Assemblée soient approfondies au bénéfice de nos Eglises particulières et de l'Eglise universelle » (Message du Synode n° 56).

la théologie africaine et son propos

Au plan scientifique, les principales sources de la théologie africaine sont déterminées à partir de :

- la référence à la Parole de Dieu dans la révélation biblique
- l'héritage de la tradition chrétienne
- l'étude approfondie des religions traditionnelles africaines
- l'anthropologie africaine
- la contextualisation, c'est-à-dire la prise en compte des réalités qui posent aujourd'hui des questions de valeurs et d'éthique.

Au sein des théologies du tiers monde, la théologie africaine se veut « théologie du salut intégral de l'homme » qui se développe en « théologie de l'inculturation » et en « théologie de la promotion humaine et socio-économique ».

Jusqu'à présent, l'effort théologique en Afrique s'est porté sur les points suivants :

- études et essais christologiques ;
- recherches en ecclésiologie: Eglise comme famille, Eglise comme Esprit, et leurs conséquences sur le statut et le fonctionnement de l'Eglise ;
- examen des questions éthiques spécifiques au regard de la tradition culturelle africaine ;
- la liturgie, le développement des rites et des sacramentaux ;
- les ministères nécessaires pour répondre aux besoins de l'Eglise et des communautés chrétiennes ;
- la question de la « libération politique » et des conditions du développement intégral ;
- le droit canonique pour structurer de manière plus appropriée et plus pertinente l'organisation ecclésiale.

l'apport du synode

Le principe fondamental de **l'inculturation** apparaît comme le nœud central des éléments retenus par le synode comme exigence et norme de l'évangélisation. L'incarnation du christianisme et l'inculturation de la foi chrétienne postulent une assimilation doctrinale et une expression originale. Cela nécessite que dans les « jeunes Eglises », on opère une reprise de l'intelligence théologique et, lorsque cela paraît s'imposer, une remise en question des données de la révélation en vue de la comprendre plus profondément. C'est tout simplement la recommandation du concile Vatican II :

« Pour obtenir ce résultat, il est nécessaire que dans chaque grand territoire socio-culturel, comme on dit, une réflexion théologique de cette sorte soit encouragée, par laquelle, à la lumière de la tradition de l'Eglise universelle, les faits et les Paroles révélés par Dieu, consignés dans les saintes Ecritures, expliqués par les Pères de l'Eglise et le Magistère, seront soumis à un nouvel examen. Ainsi on saisira plus nettement par quelles voies la foi, compte tenu de la philosophie et de la sagesse des peuples, peut chercher l'intelligence, et de quelles manières les coutumes, le sens de la vie, l'ordre social peuvent s'accorder avec les mœurs que fait connaître la révélation divine » (AG 22).

thèmes de recherche

Les thèmes particulièrement importants et urgents à approfondir à la suite du synode peuvent être regroupés selon l'articulation des sujets examinés par l'Assemblée synodale.

Annonce et témoignage

- L'évangélisation doit toujours être centrée sur la rencontre avec la personne vivante du Christ.
- La sainteté, expression vivante de la conformité au Christ, est la finalité de l'évangélisation.
- L'Eglise, agent et cadre de l'évangélisation, est considérée comme « Famille de Dieu ». Elle favorise des relations dans la confiance et le dialogue entre tous ses membres. L'autorité est exercée comme un service. Le synode encourage explicitement les théologiens à développer la théologie de l'Eglise-Famille avec toute sa richesse potentielle et en tenant compte de ses limites.
- Les « communautés ecclésiales vivantes » (CEV) ou « communautés ecclésiales de base » (CEB) sont les lieux théologiques d'une théologie contextualisée. Il convient d'approfondir le fondement théologique de leur action d'évangélisation.
- Le statut et le rôle des laïcs, aujourd'hui et en vue de l'avenir, la nature de leur être spécifique, les engagements qui leur incombent dans la société doivent faire l'objet d'une réflexion spécifique.

Inculturation

- « Jésus Christ, fils de Dieu fait homme, crucifié et ressuscité dans la gloire, est le centre et le modèle de tous les aspects de la vie chrétienne. » « Chaque culture a besoin d'être transformée par les valeurs de l'Évangile à la lumière du mystère de Pâques. » Ces deux propositions doivent être approfondies comme base théologique de l'inculturation.
- Le synode retient deux critères essentiels : la compatibilité avec le message chrétien ; la communion avec l'Eglise universelle.
- Le synode décrit ainsi les buts de l'inculturation : « Elle vise à permettre à l'homme d'accueillir Jésus Christ dans l'intégralité de son être personnel, qui se réalise et s'accomplit dans différentes dimensions : culturelle, sociale, économique et politique. »

– L’inculturation concerne tous les domaines : théologie (foi et morale), liturgie (sacrements et sacramentaux), vie et structure de l’Eglise (ecclésiologie, statut de la vie consacrée, normes et lois).

– Quelques points sont particulièrement urgents: la liturgie, les problèmes du mariage tant du point de vue théologique, sacramentel que liturgique et canonique, la légitimité de la vénération des ancêtres, la croyance au monde des esprits bons ou mauvais, et les liens avec le phénomène de la sorcellerie.

justice et paix

En ce domaine, il faut élaborer en Afrique une théologie approfondie et contextuelle du rôle prophétique et des devoirs de tous les membres de l’Eglise, des évêques jusqu’aux laïcs, en passant par les prêtres et les personnes consacrées. Une véritable et grande théologie du salut intégral de l’homme dans ses conditions concrètes de vie doit être étudiée en profondeur et être clairement exposée à l’attention de tous.

Le synode a porté une attention spéciale au statut ecclésial et social de la femme, à son rôle indispensable dans l’Eglise et dans la société. Les théologiens doivent approfondir les orientations données par le pape Jean-Paul II dans son exhortation apostolique sur la femme et sa mission, en tenant compte de tous les facteurs religieux, culturels et sociaux qui affectent l’être et l’agir de la femme africaine.

éthique familiale et bioéthique

Des échanges du synode ressort une demande insistante pour la sauvegarde des valeurs familiales traditionnelles valables d’un point de vue chrétien, valeurs qui doivent assurer le salut de la famille, première cellule et patrimoine précieux de l’humanité. En lien avec tous ceux qui réfléchissent à ce sujet, les théologiens pourraient promouvoir des structures d’étude portant sur les aspects moraux et éthiques en rapport avec la vie conjugale, les politiques démographiques, le développement.

Il est urgent qu’en Afrique se mettent en place des commissions de bioéthique au plan national et continental, que les Africains pensent par eux-mêmes et ne soient pas résignés à suivre des principes de moralité sociale établis par les autres, sans les avoir critiqués, et qu’ils proposent eux-mêmes les principes de l’agir et les attitudes qui paraissent leur convenir.

les rapports internationaux

Le synode a dénoncé les injustices existant dans les rapports entre nations, spécialement entre les pays africains pauvres et demandeurs et les pays nantis, industrialisés, bailleurs de fonds, spécialement en ce qui concerne la question de la dette. Cela mérite, de la part des spécialistes des différentes disciplines socio-économiques et de tous les penseurs, dont les théologiens, un effort de proposition d'une code éthique devant régir à l'avenir les relations internationales.

moyens de communication sociale

Le rôle et l'impact des « mass-médias » pour l'évangélisation est une évidence dans notre monde. Il s'agit de mettre en évidence le principe de l'accès de tous aux moyens de communication sociale, à la liberté d'expression, dans le respect des lois. Il s'agit aussi de rappeler les principes de moralité à respecter par tous dans l'usage des « mass-médias ».

rapport à l'église universelle

Traçant les voies de l'avenir et déterminant les champs de recherche urgents et prioritaires, le synode nous amène à réfléchir aussi à ce que les efforts des théologiens africains peuvent apporter de constructif et de positif à l'ensemble de l'Eglise du Christ. Cela est particulièrement vrai dans le domaine de la doctrine des sacrements, l'œcuménisme, la question de la sécularisation et l'inculturation.

suite et retombées du synode

La dynamique d'un événement ecclésial et spirituel aussi important que le synode pour l'Afrique demande une suite, en premier lieu en ce qui concerne les propositions à caractère doctrinal. Par ailleurs, même si cela n'a pas fait l'objet d'un examen approfondi, il semble normal de prévoir, à plus ou moins long terme, l'instauration de structures et institutions nouvelles pour rendre opérationnelles les recommandations synodales.

Des rencontres à des niveaux plus restreints ou plus larges sont prévues pour faire le point sur les acquis du synode et envisager les moyens de mettre ses recommandations en œuvre.

Tshibangu Tharcisse

*Evêché – B.P. 65
Mbuyi-Mayi – Zaïre*

LA THÉOLOGIE AFRICAINE

A PROPOS DE DEUX LIVRES DE KÄ MANA

Théologie africaine pour temps de crise. Christianisme et reconstruction de l'Afrique. Paris, Karthala 1993, 205 p. (cité sous le sigle TA).

Christ d'Afrique. Enjeux éthiques de la foi africaine en Jésus-Christ. Paris, Karthala; Yaoundé, CLE; Nairobi, CETA; Lomé, Haho, 1994, 287 p. (cité sous le sigle CA).

par Eugen Ezukwu

Passionnant et courageux, muni d'un solide bagage philosophique et théologique, le pasteur Kä Mana fait entrer la polémique grecque et la vitalité bantoue dans la recherche théologique en Afrique. Assumant avec réalisme le fait de « notre défaite par l'Occident » (Eboussi Boulaga), il a décidé, pour redynamiser l'Afrique en pleine crise, de s'instruire à la raison et à la pratique de ceux qui ont su nous « vaincre sans avoir raison » (Hamidou Kane). Ses deux livres sont remplis de protestations et de controverses et jettent les jalons pour la nouvelle théologie de reconstruction de l'Afrique. Sa contribution à la recherche théologique en Afrique est importante, aussi je répartirai mes remarques en trois parties : son choix philosophique, sa thèse théologique et l'application de cette thèse à l'Eglise et à la société.

Le choix philosophique s'inscrit dans une nouvelle rationalité africaine que l'on peut qualifier d'*âge de la lucidité responsable*. En raison de notre défaite par l'Occident, la raison, l'efficacité économique et la rationalité doivent prévaloir sur les tendances et les mentalités culturelles qui paralyseraient l'Afrique. On doit renoncer à la prépondérance d'une vision spirituelle, relationnelle, communautaire, vitaliste et émotionnelle du monde, avec ses conséquences lourdes de l'absence de la maîtrise technique (TA 29, 122; CA 243, 232, 94). Les choix de l'auteur se basent sur des emprunts philosophiques : aux grecs, il emprunte le concept d'être, aux chrétiens, le concept du Verbe, et à l'Afrique le concept de la vie (TA 123-124). Le choix philosophique de Kä Mana va influencer ses jugements sur les mouvements religieux, philosophiques et théologiques en Afrique. La théologie d'identité culturelle (adaptation, incarnation ou inculturation) et de la libération (théologie noire de l'Afrique du sud ou de l'Amérique, et la théologie critique post-coloniale) sont, d'après lui, incapables de résoudre les problèmes de l'Afrique puisqu'elles participent d'une même « volonté de se mesurer à l'Occident dans un antagonisme qui peut être mortel ou bénéfique pour nos pays ». Tandis que le choix de la théologie de la reconstruction « relève de la volonté de mesurer l'Afrique et l'Occident à l'aune de l'amour » (TA 42-43).

La thèse théologique de Kä Mana est construite autour du programme de la CETA (Conférence des Eglises de toute l'Afrique), programme de la reconstruction. Aux concepts philosophiques déjà énoncés, viennent s'ajouter quelques exigences concrètes de l'incarnation sociale de la foi chrétienne: celles de l'incarnation, de la remise en question et de la résistance, de la libération et de la novation. Le texte préféré pour asseoir sa nouvelle théologie et sa christologie est celui qui est cher à toutes les tendances de la théologie de la libération : Esaïe 61,1-2, repris par Luc dans son évangile (4,18-19). Il le reproduit intégralement trois fois dans un seul chapitre de « Christ d'Afrique » (CA 41-61).

A la question du Jésus historique « Qui dites-vous que je suis ? » vient s'ajouter notre question à Jésus: « Que dis-tu que nous sommes ? ». Le Christ recrée l'Afrique et l'Afrique recrée le Christ. En l'occurrence, le Christ se manifeste « comme nous-mêmes devenus forces de novations et énergies d'invention et de construction d'un monde nouveau dans le souffle de l'humain » (CA 103). Une expression chère à Kä Mana, reprise souvent dans sa christologie, une christologie qui fait de l'Eglise, du chrétien, un témoin responsable de la Parole de Dieu vécue dans le contexte. L'Eglise, issue de cette christologie, doit assumer la fonction de contestation et de remise en question, de l'incarnation et de la libération, et finalement de la transformation de notre manière d'être et de vivre.

Après avoir souligné ces principes et les notions d'éthique fondamentale qui en découlent, Kä Mana, dans ses deux ouvrages, se donne la mission prophétique de **dénoncer les Etats africains post-coloniaux, de décréter le comportement honteux des Eglises locales africaines**, principalement les compromissions des ministres de ces Eglises. La Faculté de Théologie Catholique de Kinshasa et les tenants de la « théologie africaine » deviennent la cible particulière de sa colère prophétique. La vie privée, les rumeurs ou « radio-trottoir » sont convoqués pour juger tel ou tel philosophe, tel ou tel théologien, tel ou tel évêque. L'auteur endosse sans gêne le manteau d'un certain prophète Jérémie. « Vois, aujourd'hui même, je t'établis sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et renverser, pour exterminer et démolir, pour bâtir et planter » (Jr 1,10). Chez Kä Mana, la démolition est plus cohérente que la plantation. Le courage et la témérité s'enlacent. Martin Luther réincarné? D'un coup de balai, il envoie à la poubelle les philosophies et théologies africaines d'avant Kä Mana.

Mais on doit ici se féliciter de la contribution protestante à la théologie africaine. En conformité avec l'option de Luther et des réformateurs, la Parole de Dieu, comprise par Kä Mana comme la norme ultime, fait irruption dans toutes les situations ou conditions humaines, opérant une rupture radicale avec les coutumes des hommes pour réussir la guérison d'un monde pécheur. Pour montrer la surabondance de la grâce ou de la Parole consolatrice, il faut d'abord montrer le destin sans issue de la « massa damnata ». Chez Kä Mana, le récit de la tyrannie du mal en Afrique est exposée dans tous ses détails. Il démontre que la crise sociale, économique et politique, dénoncée par les dirigeants des Eglises africaines (catholiques ou protestants), découle

d'une maladie spirituelle fondamentale de l'imaginaire africain. La façon dont chaque chapitre du « Christ d'Afrique » insiste sur ce point, inscrit indélébilement ces maux dans la mémoire malheureuse de l'Afrique.

Heureusement, la Parole de Dieu est là pour nous guérir: une Parole, un Christ, qui sont en nous-mêmes et qui deviennent nous-mêmes. Mais la description de ce que peut cette Parole est loin d'égaliser celle des malheurs de l'Afrique. On reste sur sa soif. Peut-être manque-t-il à son exposé le récit des tentatives faites **pour vivre cette parole** en communautés chrétiennes. Ses recommandations restent des programmes vagues. Il est évident que la pratique implique l'incarnation du Verbe dans la culture et l'histoire des peuples qui entrent en dialogue avec la Parole et qui l'accueillent. Cette incarnation entraîne donc de grandes difficultés et de grands dangers. Cela apparaît clairement dans la critique acerbe de la « christologie de la vie en abondance » des liturgies africaines, des enseignements des évêques africains et des discours de « la théologie africaine » tenus par ces « adolescents attardés qui s'appellent théologiens » à la Faculté Catholique de Kinshasa. Ces difficultés n'échappent pas à sa théologie de la reconstruction à tendance éthique. Notre pasteur fait écho aux échecs qu'il a connus dans les lieux où il a travaillé. La théologie « prophétique » de la protestation doit ici reconnaître ses limites.

limites d'une protestation

Sans minimiser l'importance de la contribution de Kä Mana à la recherche théologique en Afrique, on doit affirmer que le programme de la reconstruction en Afrique peut se faire à partir du passé de l'Afrique: les Negro Spirituals, les Eglises indépendantes, les théologies de l'adaptation, de l'incarnation ou de l'inculturation, les théologies de la libération ou les théologies noires, ainsi que toutes les études historiques sur le passé africain. Le témoignage des Martyrs de l'Ouganda, les petites communautés chrétiennes au Zaïre, en Afrique de l'est, la vie du cardinal Malula, de Julius Nyerere, de Nelson Mandela, de Martin Luther King peuvent révéler, bien qu'imparfaitement, cette étincelle de la reconstruction de l'Afrique terrassée par les méfaits des nombreux dictateurs, des dirigeants de l'Eglise, des élites ecclésiastiques et politiques, décrits en détail par Kä Mana. Il n'est pas nécessaire de réduire notre passé en cendres pour affirmer une originalité douteuse. Il n'est pas nécessaire d'être masochiste pour être théologien prophétique. Tout en restant protestant, un théologien africain doit dépasser la méfiance du culturel affichée par un certain protestantisme.

Prenons comme exemple la critique des fléaux du tribalisme ou de l'ethnocentrisme, sacrifiant à l'autel des dieux du sang et du sol. Dans le gouvernement des Etats et des Eglises en Afrique, ces fléaux se traduisent en pouvoir pharaonique oppressif. La Parole de Dieu juge et condamne ces dieux, ces fléaux et ce pouvoir. Mais Kä Mana lie aux dieux du sol et du sang toute recherche théologique ayant tendance à l'identité, depuis le rite zaïrois jusqu'à la christologie du Christ-ancêtre, maître de l'initiation, les prières émotionnelles ou irrationnelles des sectes ou des Eglises indépendantes, bref tout effort d'inculturation. Le sol et le sang sont certes à dépasser ou plutôt à

transformer en éléments créateurs de la fraternité au-delà du clan. Mais la destruction du concept du sol et du sang va réduire la religion à un discours intellectuel. La promesse faite à Abraham implique le sang (la descendance) et le sol (la terre promise). Le Yahvisme prophétique a combattu le baalisme en Israël par la transformation des fêtes cananéennes en fêtes de Yaweh (Yahweh est vêtu des caractéristiques de la divinité du sol : fêtes de moissons, d'azymes, etc.). La généalogie de Jésus paraît très importante pour Luc et Matthieu (le sang) ; Luc relie Jésus à Adam. Les Pères de l'Eglise l'ont bien dit: ce qu'Il n'a pas pris, Il ne l'a pas sauvé. L'alliance faite dans le sang du Christ dépasse le lignage et le peuple d'Israël (solution de la question de la circoncision); mais l'Eglise, née du côté du Christ, est le nouvel Israël et les nations doivent rencontrer Israël pour une conversion mutuelle, une nouvelle communication (parler en langues: voir surtout le récit de Luc sur Corneille, Ac 10-11). La coexistence de l'universel et du particulier s'impose. L'Eglise, le nouvel Israël, n'est pas un peuple idéal, mais s'enracine dans le concret. Elle est un rassemblement où l'Esprit du Christ témoigne du dépassement du sang et du sol (ni juif, ni homme, ni femme, etc.).

Ce dépassement est impératif pour les Eglises et les Etats africains. L'histoire de l'Afrique précoloniale, prééclavagiste, l'a connu de plusieurs manières. Par le mariage on lie les lignages et les ethnies ; par des traités on arrive à maintenir les réseaux de commerce et de communication qui relient le nord à l'ouest et au centre; par les cultes mystiques (comme le Lyangombe en Afrique de l'est et du centre), les ethnies différentes trouvent une nouvelle fraternité par le pacte du sang. Les Etats artificiels africains doivent, pour affronter le monde moderne, prendre au sérieux les différences ethniques, négocier leur avenir en tenant compte des intérêts et des objectifs d'une Afrique unie à tous les niveaux et en fonction des peurs et des richesses ethniques. Les Eglises africaines doivent témoigner de la construction de la fraternité au-delà de l'ethnie.

Finalement, la recherche théologique en Afrique doit aujourd'hui apprendre à dépasser les limites linguistiques. Comment parler des fondateurs de l'Afrique moderne en se limitant à la seule francophonie ? Comment parler des droits de l'homme et de la démocratie en Afrique sans mentionner la presse très combative du Nigeria, du Ghana et du Kenya? Le programme de la reconstruction de l'Afrique va s'enrichir en dépassant les divisions coloniales artificielles aussi bien que les divisions ethniques et religieuses. L'interpellation de Kä Mana nous montre que l'œuvre théologique en Afrique implique l'engagement de l'Eglise et du théologien. Mais la mémoire radicale et sereine de l'ensemble du passé africain est l'acte fondamental et créateur des structures de la reconstruction de l'Afrique.

Eugen Uzukwu

*SIST, Enugu, Nigeria
Institut Catholique, Paris*

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

L'Eglise dans la ville africaine.

par *Aylward Shorter*

« Toute l'entreprise chrétienne en Afrique est menacée par l'urbanisation », écrit A. Shorter. Anthropologue et théologien ayant travaillé un quart de siècle en Afrique, il décrit le préjugé anti-urbain de nombreux missionnaires chrétiens, cause d'une négligence habituelle à l'égard de la ville. Il montre que la force du christianisme rural tend à se dissiper sous l'impact de la sécularisation urbaine. A mesure que se développent les villes africaines avec leur immoralité, elle exercent une influence antichrétienne sur toute la nation. Cependant, l'auteur voit au-delà des tristes perspectives de la corruption urbaine : violences, abus contre les enfants, sida, déshumanisation. Les conditions mêmes qui produisent ces maux fournissent aux chrétiens une belle occasion de démontrer l'actualité de l'Évangile. Pour l'illustrer, Shorter décrit les communautés de base catholiques romaines en Afrique de l'Est. Selon lui, ces petits groupes répondent aux besoins des Africains urbanisés, souvent en réaction contre toute hiérarchie et qui possèdent pourtant un sens communautaire puissant. Ces communautés permettent aussi aux chrétiens d'incarner les valeurs bibliques dans leur contexte local. Les responsables chrétiens devraient étudier avec soin les remarquables réflexions du P. Shorter.

L'auteur souligne qu'il écrit d'abord d'un point de vue catholique romain. Cela peut expliquer pourquoi il n'examine pas les raisons du développement rapide des « Eglises locales » évangéliques, habituellement anti-hiérarchiques et qui répondent au fort sentiment communautaire.

Le livre souligne bien les implications sociales de l'Évangile, mais le lecteur ne doit pas oublier une autre implication qui s'impose

à tout chrétien: être sel et lumière dans la ville africaine par une nouvelle naissance personnelle. A travers le continent, les vrais disciples de Jésus Christ donnent « une âme à la ville africaine » (p. 148).

W. Harold Fuller

Orbis Books, Maryknoll, New York

G. Chapman, Londres, 1991.

Villes africaines en crise. Gérer la croissance urbaine au sud du Sahara.

sous la direction de R.E. Stren et R.R. White avec la collaboration de Michel Coquery.

Des chercheurs, pour la plupart africains, ont fait le point critique sur les problèmes de gestion de la croissance urbaine rapide dans certains pays : Abidjan (Côte-d'Ivoire), Kinshasa (Zaire), Lagos (Nigeria), Dakar (Sénégal), Dar-es-Salaam, Karthoum (Soudan) et Nairobi (Kenya). La prolifération de l'habitat précaire irrégulier, non planifié, avec la difficile gestion des déchets, la détérioration des services de santé, des transports publics et la montée du chômage, sont ici étudiés avec des propositions de solutions à ces graves problèmes.

Beaucoup d'études ont déjà été réalisées sur les villes africaines. Mais, pour la première fois, sont confrontées et comparées des situations afférentes à des pays de langues et de cultures différentes, aux héritages coloniaux diversifiés, aux caractéristiques géographiques contrastées, aux traditions d'urbanisme distinctes, aux ressources inégales. Ces études, grâce à un regard croisé et multidisciplinaire, jettent une lumière nouvelle pour la compréhension du phénomène urbain accéléré en Afrique noire.

L'Harmattan 1993

P. Féderlé

The catholic doctrine of non-christian religions according to the second Vatican Council

par *Mika Ruokanen*

Mika Ruokanen enseigne la théologie dogmatique à l'université d'Helsinki. Dans la série

«Etudes sur la Mission Chrétienne » , éditées par Marc R. Spindler, il nous offre le volume 7 consacré à l'étude de l'enseignement de Vatican II et de la théologie conciliaire sur les autres religions non chrétiennes comme moyens de salut.

Tout en étudiant la théologie des religions contenue dans le décret du Concile sur les relations de l'Eglise envers les religions non chrétiennes (*Nostra Aetate*), il analyse aussi les autres documents sur la mission (*Ad Gentes*), sur l'Eglise (*Lumen Gentium*) et l'Eglise dans le monde (*Gaudium et Spes*).

Il éclaire l'enseignement conciliaire par le contexte de la théologie thomiste concernant la grâce et la nature sous-jacente à tout document romain sur le salut. L'auteur remarque avec raison deux éléments de cet enseignement : d'abord la conviction que cette grâce est à l'œuvre dans un champ plus large que celui de la foi chrétienne explicite et ensuite la préoccupation d'éviter tout relativisme.

L'enseignement de Vatican II sur l'importance de la dimension missionnaire de l'Eglise et la nécessité de trouver l'activité divine en dehors du christianisme sont bien exposés. Ce livre n'est pas une théologie des religions non chrétiennes, mais une remise en question de la position des chrétiens de toute dénomination.

E.J. Brill, Leiden 1992

P. Féderlé

« Au-delà de la Conférence Nationale, pour les Etats-Unis d'Afrique »

par Hubert Kamgang

Les conférences nationales tenues en Afrique francophone font toujours l'actualité. L'expérience a réussi au Bénin, moins bien au Congo; au Zaïre et au Togo, c'est l'échec total. Pendant ces conférences, on a assisté à la libération de la parole que la dictature des partis uniques avait confisquée. Pour beaucoup, les conférences nationales sont le début d'un renouveau dans les pays africains néocolonisés.

Hubert Kamgang, économiste, mathématicien et éducateur camerounais, voit les choses autrement. Pour lui, la conférence nationale est un divertissement; au mieux, elle est accessoire à la

vraie tâche d'affronter les défis de l'Afrique néocoloniale et de faire face au risque réel qui guette l'Afrique d'être physiquement éliminée par ses ennemis. Les conférences nationales n'ont pas réalisé le grand rêve de l'Afrique une et indivisible, de l'Afrique forte, riche et développée. Elles ont dépensé inutilement de l'énergie pour « faire le bilan de la gestion des hommes qui ont occupé le pouvoir et, pire encore, pour les juger » (p. 13).

Kamgang a, lui aussi, fait le bilan de cette faillite. Mais son intérêt, ou plutôt sa passion, est de montrer que les « états lilliputiens » d'Afrique n'ont aucun lendemain. Il faut faire le grand rêve des panafricanistes, tel Kwame Nkrumah: l'Afrique doit s'unir. Elle doit s'unir politiquement pour se développer économiquement. Les conférences nationales n'ont qu'un rôle accessoire.

A la suite de panafricanistes comme W.E. du Bois, Padmore, Cheik Anta Diop et surtout Nkrumah, Kamgang insiste sur le fait que « les Etats africains doivent s'unir, ou alors se vendre aux impérialistes et aux colonialistes pour une assiette de soupe, ou encore se désintégrer individuellement » (p. 162). Faute de cette unité, le néocolonialisme va continuer. L'union politique de l'Afrique passe avant l'union économique. La description du rêve d'une Afrique unifiée est saisissante : « En s'unissant, l'Afrique sera le premier continent à s'ériger en un seul pays, avec une nationalité unique, une défense unique, une monnaie unique, une diplomatie unique, une douane unique pour le commerce extérieur de l'Afrique, une fiscalité unique, y compris les codes d'investissement » (p. 169).

L'auteur en définit les contours sur le modèle des Etats-Unis d'Amérique. Mais il se veut avant tout éducateur. Il faut former les jeunes, leur montrer comment redécouvrir leurs propres forces, les faire sortir de la prison de la nation qui profite aux dictateurs. Il n'existe qu'une seule nation, les Etats-Unis d'Afrique. Kamgang est tellement pris par son souci d'éducation des jeunes que son livre devient une suite de conseils, de dictons, de sermons. Mais son système pédagogique est intéressant.

Les jeunes Africains sont appelés à travailler avec rigueur et continuité. Ils doivent éviter la tricherie, l'achat de diplômes, et ils doivent apprendre à faire les sacrifices nécessaires.

D'après Kamgang, le sevrage économique de l'Afrique est une chance. L'Afrique n'a pas besoin d'aide. L'aide est aliénante. L'Afrique a besoin de la volonté de se prendre elle-même en charge, d'être autocentrée au lieu de continuer dans la piste coloniale de l'extraversion. Si l'Europe veut nous aider, qu'elle nous débarasse des chefs d'Etat qu'elle nous a infligés depuis la fin du colonialisme.

Le livre de Kamgang est intéressant. Pour sortir de l'afropessimisme, il faut créer un optimisme culturel et réaliste. Il faut faire de grands rêves, ajouter les sacrifices nécessaires, se lancer dans la sous-consommation pour investir dans l'avenir de la jeunesse au lieu d'hypothéquer la vie des générations à venir par la dette. Il faut développer l'Afrique; la loi implacable de développement, c'est la démocratie, et la démocratie est meilleure à taille optimale. Seule une Afrique démocratique et unie peut réaliser de grandes choses dans l'histoire de l'humanité.

L'Harmattan, 1993, 252 pages *E. Uzukwu*

Alliance avec le Christ en Afrique. Inculturation des rites religieux au Zaïre

par François Kabasele Lumbala

Dans cette étude, Kabasele Lumbala nous présente la liturgie de la consécration des vierges dans quelques communautés religieuses du Zaïre. La liturgie est une mise en scène. Le récit et le commentaire de Kabasele nous introduit dans des célébrations qui sont une véritable mise en scène de l'inculturation. Il s'agit de tentatives qui rejoignent le profond désir du regretté cardinal Malula à qui le livre est dédié. Le document sur le renouveau de la vie religieuse de Vatican II a prévu des adaptations dans la pratique des conseils évangéliques selon les différentes aires culturelles. Le rite de la consécration des vierges nous donne la clé de voûte de la vie religieuse au Zaïre.

Kabasele nous présente des expériences liturgiques très osées au plan de la créativité. Dans le registre symbolique, les symboles bantous comme le kaolin blanc, la salive, la noix de kola, la peau de léopard, le bananier,

la corde, etc. ont la première place. Dans leur signification, ils prennent la place des symboles du mariage romain et des pratiques matrimoniales francogermaniques qui ont influencé les rites anciens de la profession religieuse. Le formulaire de profession est retravaillé. Au lieu de parler de vœux, on préfère se lier à Dieu par serment et au lieu de dire : « Moi, ..., fais les vœux de chasteté... » , les Mères de Béthanie (Ngandanjika) disent : « Moi, ..., je me lie par serment... que je fais en mettant mon 'mukaya', en vue de me garder uniquement pour mon Seigneur... » Le « mukaya » est l'habillement intime d'une femme.

La bénédiction des parents apparaît comme la partie la plus osée de ces rituels. Kabasele y voit une façon de resserrer le lien avec les ancêtres (nommés pendant la bénédiction) et de les intégrer dans le plan du salut en Christ. Ce lien avec les ancêtres se retrouve dans le rite zaïrois de la messe. Plus contesté, mais aussi plus saisissant, est l'introduction du pacte du sang comme rituel d'union intime et d'amitié entre la religieuse et le Christ. Nous avons là un rite qui bouscule le modèle ancien de la consécration des vierges. Dans ce partage du sang, s'exprime en profondeur l'union mystique de la religieuse avec le Christ et la solidarité nouvelle se crée dans la vie de la communauté. Chaque sœur a donné son sang comme semence de vie évangélique. Les critiques doutent de la nécessité de piquer le doigt de telle ou telle religieuse pour ce rite. Et que penser du fait de manger le pain consacré marqué du sang de la religieuse? Ne suffirait-il pas d'utiliser un produit de couleur sang comme cela se pratique dans cette aire culturelle pour le culte Lyan-gombé? Mais les religieuses croient que ce rituel les engage plus profondément.

Une question reste posée: faut-il investir dans le rite ou bien dans le témoignage rendu au Royaume impliqué dans la vie religieuse? Dans une Afrique de misère et déchirée par les guerres interethniques et les dictatures, quel témoignage les religieuses doivent-elles donner pour la transformation de la société? Le rite, en tant que mise en scène de la vie chrétienne, appelle toujours un engagement éthique. L'implication de la famille dans le rite de la consécration des religieuses, d'après Kabasele, appelle une nouvelle manière d'être Eglise qui ne doit pas se limiter aux seuls concepts. La chaleur humaine et la solidarité qui sont vécues en famille doivent être assumées dans la

communauté religieuse et dans l'Eglise qui dépassent la famille naturelle, l'ethnie et la race. Il y a continuité et rupture dans la gestion de cette image de la famille. Le lien familial dans le Christ est tissé avec tous ceux qui écoutent la Parole de Dieu au-delà des divisions ethniques et raciales. Dans le pacte du sang, l'intimité mystique et la fidélité au Christ se traduisent concrètement dans l'amour et le sacrifice qui rendent la communauté et chaque religieuse disponibles pour le service évangélique du monde. Ces rituels ont de fortes chances d'interpeller les religieuses dans le témoignage qu'elles rendent au Royaume.

Dans son style simple, Kabasele nous fait rencontrer les anciens et les nouveaux rites de l'Eglise. Il nous montre que l'inculturation implique des choix. Il y a des continuités et des ruptures. Loin de rendre les choses faciles, l'inculturation nous demande une connaissance profonde de la tradition africaine et de la révélation de Dieu en Jésus Christ vécue à travers l'histoire.

Cette nouvelle édition est illustrée. Malheureusement, il n'y a pas d'index pour faciliter aux lecteurs l'accès au volume. Pire encore, les sous-titres de la table des matières ne se retrouvent pas dans les pages correspondantes du livre. Malgré cette faiblesse, l'ouvrage de Kabasele reste une contribution importante pour l'inculturation de la liturgie en Afrique.

Karthala, 1994, 379 p.

E. Uzukwu

Livres reçus à la rédaction

Une sagesse au fil des jours, par Joan Chittister. *Le Cerf 1994, 248 p.*

Comme un sauvetage, par Paul Dominique Dognin. *Le Cerf 1994, 116 p.*

La vive flamme d'amour, de saint Jean de la Croix. *Le Cerf (Foi vivante) 1994, 166 p.*

Prières avec les enfants, par Elie Maréchal. *Le Cerf (Foi vivante) 1994, 186 p.*

Toute ma vie j'ai cherché Dieu, par le Cardinal François Marty. *Le Cerf (Foi vivante) 1994, 186 p.*

Prier Dieu avec les psaumes, saint Augustin, textes choisis par A.M. Besnard. *Le Cerf (Foi vivante) 1994, 208 p.*

Le discernement spirituel, par John Caroll Futrell. *Le Cerf (Foi vivante) 1994, 126 p.*

Saint-Benoît-sur-Loire, par Alphonse de Saint-Vincent. *Beauchesne 1994, 336 p.*

La Bouenza. Les sources de l'Eglise au Congo, par Mayeul de Dreuille. *Beauchesne 1994, 140 p.*

L'Eglise et les religions non chrétiennes, par Henry Van Straelen. *Beauchesne 1994, 324 p.*

Le système des tontines en Afrique, par Célestin Mayoukou. *L'Hannattan 1994, 144 p.*

L'intelligence en Afrique, par Tapé Gozé. *L'Hannattan 1994, 254 p.*

Le message de sainte Rita, par Agostino Trapé. *Médiaspaul 1994, 208 p.*

Le cas du Padre Pio, par Gerardo Di Flumeri. *Médiaspaul 1994, 316 p.*

Charismes dans l'Eglise pour le monde. La vie consacrée aujourd'hui. Congrès international, Rome, novembre 1993. Union des Supérieurs Généraux. *Médiaspaul 1994, 300 p.*

Jésus, Fils de David, par Frédéric Manns. *Médiaspaul 1994, 190 p.*

Pour accueillir le soir, par André Sève. *Centurion 1994, 180 p.*

La vie religieuse, par Michel Rondet. *Desclée de Brouwer 1994, 150 p.*

Petite vie du Père Damien, par Bernard Couronne. *Desclée de Brouwer 1994, 144 p.*

La vie au-delà de la vie, par Michel Hubaut. *Desclée de Brouwer 1994, 230 p.*

Prier 15 jours avec Pierre Teilhard de Chardin, par André Dupleix. *Nouvelle Cité 1994, 124 p.*

Prier 15 jours avec François d'Assise, par Thaddée Matura. *Nouvelle cité 1994, 126 p.*

Des sectes à notre porte, par Yves de Gibon et Jean Vermette. *Chalet 1994, 64 p.*

informations... informations... informations...

Le Chapitre Général des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny a procédé à l'élection de son nouveau Conseil Général. La Supérieure Générale sortante a été réélue : Sœur Marie-Noël Lefrançois. Elle sera assistée de huit sœurs originaires de tous les continents. Nous les assurons de notre fraternelle prière.

Colloque SPIRITUS « *La mission à la rencontre des religions* ». La préparation du Colloque se poursuit. Plus d'une centaine de participants sont inscrits, venant de tous les continents. Nous nous retrouverons à Chevilly, près de Paris, du lundi 12 septembre au soir jusqu'au vendredi 16 au soir. Le samedi 17, dans une salle de Paris, quelques-uns des intervenants du Colloque partageront leur expérience avec le grand public. Les Actes du Colloque seront publiés dans le n° 138 de *Spiritus* qui paraîtra à la fin février 1995.

Association Francophone de Missiologie. Le 23 avril 1994, une quarantaine de personnes engagées dans l'action et la recherche missionnaires ont constitué l'Association Francophone Oecuménique de Missiologie. L'AFOM rassemble des catholiques et des protestants de diverses familles, luthériennes, réformées et évangéliques. Elle est ouverte aux chrétiens de toutes cultures désireux de réfléchir sur la mission que Dieu confie à l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui. Siège social : 5, rue Monsieur, 75007 Paris. Président : Jean-François Zorn, Paris. Vice-présidents : Alphonse Quenum, Abidjan ; Bruno Hübsch, Lyon.

Lettre Inter-Eglises n°s 63/64 (5, rue Monsieur, 75007 Paris). Ce document du Centre de recherche théologique missionnaire contient de nombreux articles de valeur, notamment une étude de Joachim Wietzke sur la situation des Eglises en Europe de l'Est et en Asie centrale, une présentation d'une revue de recherche théologique à Madagascar, des réflexions sur la mission sans frontières et une vision orthodoxe de la mission comme liturgie après la liturgie.

Le Père Joseph Lévesque, au terme de 19 années de présence au CRTM, prend sa retraite. Qu'il soit remercié pour la richesse de son apport à la recherche missionnaire en France et hors de France, et particulièrement pour sa collaboration amicale et fidèle à *Spiritus*. Le nouveau Directeur du CRTM est le Père Olivier de Berranger, Fidei Donum pendant 17 ans en Corée. Il sera en même temps directeur des OPM (en remplacement de Mgr Delorme) et secrétaire de la Commission Episcopale des Missions à l'Extérieur (en remplacement du Père Olivier Gaignet).